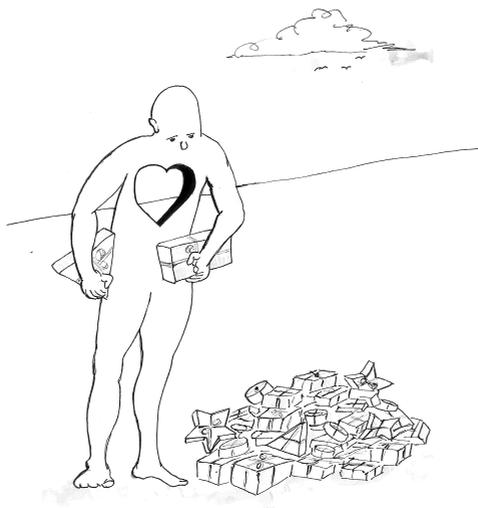


Consoland

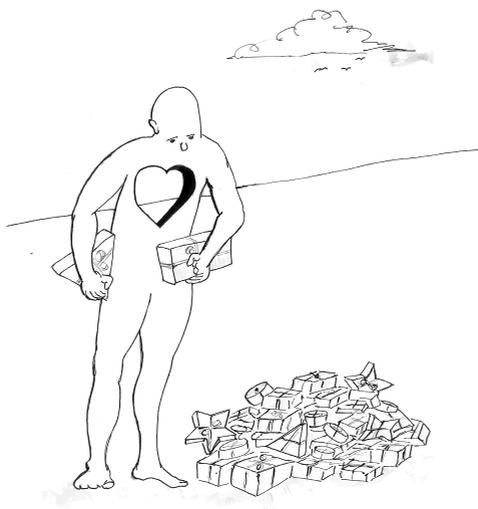
Jean-Claude Decourt



Le capitalisme
et ses désastres sociaux et écologiques
pérennisé
par nos peurs et nos manques

Consoland

Jean-Claude Decourt



le capitalisme
et ses désastres sociaux et écologiques
pérennisé
par nos peurs et nos manques

Merci ...

à Brigitte.

A mes enfants Elsa, Boris et Léo,
nés en hiver dans une maison des Cévennes,
qui feront certainement mieux que moi.

A toutes celles et ceux qui aspirent profondément
à une société plus juste et plus tendre,
en harmonie avec la nature.

*« Il faut se tenir à distance de l'abattement
comme de l'espoir ».*

Georges Bataille

*« La bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté,
si elle n'est pas éclairée ».*

Albert Camus

*« Chaque chose porte en elle sa réponse, ce qui prend du temps
ce sont les questions ».*

José Saramago

Chapitres

- 0 Merci
- 1 Avant-avant propos
- 2 Avant-propos. A la découverte de nouvelles pistes
- 3 Avant propos. Pourquoi ?
- 4 Capitalisme totalisant. Racket légitime organisé
- 5 Capitalisme totalisant. Bienvenue en Capitalocène
- 6 Capitalisme totalisant. La classe ouvrière ira-t-elle au paradis ?
- 7 Capitalisme totalisant. Travailler dur et vivre mou
- 8 Capitalisme totalisant. Les adieux au prolétariat
- 9 Ubu not dead. Merdre alors !
- 10 Croissance exponentielle.
- 11 Mon nom est Rebond.
- 12 La ruée vers rien et au-delà
- 13 La voiture, troisième testicule ?
- 14 E-Monde immonde
- 15 Libéralisme, néolibéralisme, ultralibéralisme et caetera
- 16 La reprise du travail aux usines Wonder
- 17 Désir et besoin.
- 18 Désir et besoin. Et bien non, tout n'est pas possible
- 19 Désir et besoin. Tuer le désir
- 20 Désir et besoin. Envier et imiter
- 21 Hiérarchie de fonction. Hiérarchie de domination
- 22 Ni dieu ni maître, ni contremaître ?
- 23 Soumission (partie 1)
- 24 L'homme capitaliste, comment être du côté du pistolet chargé
- 25 L'homme capitaliste devient ce qu'il a
- 26 L'homme capitaliste, le nez dans le guidon
- 27 L'homme capitaliste, tripalium et bougisme
- 28 L'homme capitaliste. Toujours courir...
- 29 L'évaluation, peut mieux faire
- 30 Au secours, voilà la cancel culture !
- 31 On va pas se prendre la tête. Garçon, l'addiction
- 32 Cet obscur désir de l'objet

- 33 Les bobos. Chapitre destiné à me faire des amis
- 34 Le tourisme de masse.
- 35 Vol au dessus d'un nid de doudous
- 36 L'ère du narcissisme généralisé, l'égosystème n'est pas en danger
- 37 L'ère du narcissisme généralisé. Infantilisation et doudous à gogo
- 38 L'ère du narcissisme généralisé. Narcisse se détache de ses émotions
- 39 Les peurs. Où il est bon de rappeler leur création par le pouvoir économique-politique
- 40 Les peurs. Où il est bon de découvrir que nous sommes (également) doués pour en créer
- 41 Peurs, sécurité et gla-gla
- 42 Altérité. Que savons-nous des autres
- 43 Rencontres ratées
- 44 Connectés. Qu'est-ce que c'est que ce bled où ça ne passe pas ?
- 45 Mêmeté et zombies
- 46 Il en faut du courage
- 47 Subjectivation
- 48 Subjectivation. Le développement personnel à la sauce libérale
- 49 Le temps de l'inauthentique
- 50 Hamsters
- 51 Où l'auteur apporte encore une fois des éléments déprimants !
- 52 Changer par en haut ? La politique est-elle intrinsèquement sale ?
- 53 Changer par en haut ? L'État, l'Europe et nous
- 54 Les alternatives, laboratoire des possibles
- 55 Faut-il avoir plus peur des fins de mois ou de la fin du Monde ?
- 56 Les « après-moi' déluge ». Est-ce ainsi que les hommes vivent ?
- 57 Et l'amour ?
- 58 Sexualité épanouie ?
- 59 La question écologique implique toutes les autres
- 60 Pourquoi changer est-il si difficile ?
- 61 Changer. Le cerveau coupable ?
- 62 Changer. Les biais cognitifs nous font marcher de travers
- 63 Bêtise. Généralités
- 64 Bêtise et capitalisme, le couple parfait

- 65 Trop nombreux ?
- 66 Je suis un vieux con... de gauche
- 67 Manipulation et domestication, la publicité nous lessive
- 68 Manipulation et e-domestication
- 69 Domestication. les médias et le discours capitaliste
- 70 Domestication. Injonction paradoxale, dissonance cognitive
- 71 Domestication. On nous prendrait pour des cons ?
- 72 Manipulation et domestication. Révolutions ratées
- 73 Manipulation et domestication. Voter ou aller à la pêche
- 74 Penser le capitalisme est penser l'homme
- 75 Penser les limites. Non, tout n'est pas possible
- 76 Penser techniques et technologies, avec ou sans ordinateur
- 77 Des pulsions au désir. Où il est question de sein
- 78 C'est la totalité de notre existence qui est gouvernée par l'inconscient
- 79 Soumission (partie 2)
- 80 Nature et beauté. Laisser disparaître la poésie des paysages
- 81 Nature et corps. La peur de l'organique
- 82 Nature et émotions. Nettoyez-moi tout ça !
- 83 Nous pensons nous connaître. La bonne blague
- 84 Je n'aime pas les gens. La gentillesse
- 85 Rosebud
- 86 CONSOLAND La consommation comme compensation
- 87 CONSOLAND La consommation comme consolation
- 88 CONSOLAND Nous sommes bien plus que des travailleurs-consommateurs
- 89 Plutôt la vie
- 90 Une époque formidable (et trois propositions)
- 91 Brigitte
- 92 Lectures

1

Avant avant-propos

J'ai toujours aimé les citations et regretté n'en n'avoir point noté lors de mes premières lectures.

Il y en a pas mal dans ce livre et Brigitte me soufflait à l'oreille que c'est parce que je n'avais pas confiance en moi.

Elle avait peut-être raison.

Mais, j'assume. Les citations (comme le dessin de presse) expriment de façon simple et souvent drôle des idées profondes, souvent mieux qu'on ne saurait le faire avec moult paragraphes.

En voici quelques unes (il y en aura moins dans le corps du livre, c'est promis), certaines montrent que nos préoccupations actuelles ne sont pas nouvelles...

« L'activité incessante des grandes communautés humaines spolie graduellement la surface de la Terre ».

Alexander Von Humboldt, explorateur, 1769-1859 (!...)

« L'homme par son égoïsme trop peu clairvoyant, par son penchant à jouir de tout ce qui est à sa disposition, en un mot par son insouciance envers l'avenir et ses semblables, semble travailler à l'anéantissement de ses moyens de conservation et à la destruction de sa propre espèce ».

Jean-Baptiste de Lamarck, naturaliste, 1744-1829 (!...)

« Le monde que constitue progressivement l'accumulation des moyens techniques [...] détruit, élimine ou subordonne le monde naturel, ne lui permet ni de se reconstituer ni d'entrer en symbiose avec lui [...]. Nous nous acheminons vers le moment où nous n'aurons bientôt plus de milieu naturel ».

Jacques Ellul, penseur de la technique et de l'aliénation, 1912-1994

« On ne peut plus concevoir de politique digne de ce nom sans préoccupation écologique majeure ».

Cornélius Castoriadis, philosophe, psychanalyste, 1922-1994

Des milliers de femmes et d'hommes, connu(e)s et inconnu(e)s agirent (et agissent) pour l'avènement de sociétés plus justes et plus tendres. Des milliers d'autres (parfois les mêmes) agissent aujourd'hui pour faire prendre conscience de la nécessité d'arrêter de vivre sottement, pour simplement... sauver la nature, dont nous faisons partie.

La pandémie de 2020/21, parce qu'elle toucha toutes et tous, et parce qu'elle donna (enfin) du temps pour penser sa vie, le social et l'écologie, fit prendre conscience à l'humanité de son universalité et de sa commune condition: la finitude.

Mais la prise de conscience des injustices et de l'imminence de catastrophes naturelles pouvant entraîner leur disparition n'entraîne pas de changements significatifs dans le comportement des hommes. On utilise sans scrupule les oxymores «développement durable», «croissance verte», «capitalisme moral»...

Une petite partie de l'humanité a commencé à vivre autrement, faisant écho à ce qu'écrivait Hans Jonas: *«Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur Terre »*, mais globalement, extractions, productions et consommation augmentent inexorablement, avec leurs cortèges de dégâts sociaux et écologiques.

Malgré quelques résistances et quelques alternatives, tout continue comme avant.

Déni et aliénation semblent l'emporter.

Pourquoi ?

2

Avant propos À la découverte de nouvelles pistes

«Je ne suis pas sûr d'avoir raison mais je suis sûr que ça doit être pensé» Jacques Derrida.

On écrit toujours à quelqu'un disait Cavanna. Je le fais, sans son talent, pour mes enfants et toutes celles et ceux qui se demandent pourquoi nous n'explorons pas plus de nouvelles pistes de réflexions.

Je ne suis pas arrivé aux présentes réflexions par plaisir ou par confort. Plus d'une fois j'ai dû chasser des idées que je savais fausses, mais qui... me rassuraient.

Les remises en question et les doutes furent fréquents.

Ce fut le même cheminement avec mes documentaires. Il aurait été plus facile de faire (après mes films sur la Simplicité Volontaire et la Décroissance) un énième film sur des « solutions clés en main », sur des alternatives, sur des réalisations pratiques, ici ou là.

J'y aurai gagné en notoriété (la plupart d'entre nous aime qu'on lui présente de beaux catalogues filmés ou imprimés), et pas mal de spectateurs y auraient gagné en tranquillité (ne pas se poser trop de questions profondes).

Les problèmes sont complexes et demandent qu'on s'y attelle, qu'on s'y coltine, c'est primordial.

Parler d'amour ou montrer des alternatives est loin d'être suffisant pour inciter au changement.

J'ai essayé d'être le plus honnête possible.

Me méfiant tout d'abord de mes idées reçues et névroses (quel boulot !), tâchant toujours de prendre de la distance, utilisant des sources très variées (vraies rencontres, anthropologie, histoire, sociologie, philosophie, psychologie sociale, psychanalyse...) et les croisant sans cesse. Ce qu'on nomme : transdisciplinarité.

J'ai également essayé d'être léger, d'aérer le texte, de ne pas écrire de phrases inutiles (n'apportant rien de plus à la réflexion), ou de mots trop techniques (compréhensibles seulement par les hommes et femmes de l'art).

Ce livre n'a pas pour but d'apaiser les inquiétudes.
Ni de les encourager.

Il dérangera comme il m'a dérangé.
Mais, n'est-ce pas nécessaire ?

A propos d'honnêteté avec soi-même et les autres, Cioran écrit : *« Si chacun de nous avouait son désir le plus secret, celui qui inspire tous ses projets et tous ses actes, il dirait : « je veux être loué ». Nul ne s'y résoudra car il est moins déshonorant de commettre une abomination que de proclamer une faiblesse aussi pitoyable et aussi humiliante, surgie d'un sentiment de solitude et d'insécurité dont souffrent avec une égale intensité les rejetés et les chanceux »*

Loué peut être remplacé par aimé.
Peut-être ai-je aussi écrit ce livre pour être aimé.
N'est-ce pas notre quête la plus importante ?

3 Avant-propos Pourquoi ?

Une foultitude de livres, de films, de conférences, développent le comment, très peu le pourquoi.
Voici une liste, non exhaustive, de pourquoi(s) pas ou peu abordés :

Pourquoi les combats sociaux et écologiques ont-ils si peu changé le Monde ?

Pourquoi les révolutions finissent-elles toujours en *eau de boudin* ?

Pourquoi penser est-il considéré comme une perte de temps (un acte masturbatoire) en opposition à l'action toujours survalorisée (y compris dans nombre d'alternatives) ?

Pourquoi les pauvres élisent-ils des riches ?

Pourquoi continuons-nous à détruire notre vaisseau alors que nous savons que nous le faisons ?

Pourquoi le grand nombre croit-il encore le Capitalisme compatible avec la nature et des vies authentiques ?

Pourquoi sont-ils si nombreux(ses) celles et ceux qui essaient de faire en petit ce que les très riches font en grand ?

Pourquoi les hommes s'éloignent-ils de la nature ?

Pourquoi les hommes s'éloignent-ils de leur nature ?

Pourquoi les dimensions psychiques sont-elles si souvent absentes des réflexions sur le social et l'écologie ?

...

Une petite pour finir (plus drôle): *«Si le seigneur ne voulait pas qu'on les tonde, pourquoi en a-t-il fait des brebis ?»*

(Le chef des méchants dans le western de John Sturges : *Les Sept Mercenaires*).

En 2024, le «pourquoi» n'est toujours pas «tendance».

On n'étudie pas ou très peu le capitalisme en profondeur. Les solutions pour en sortir (il le faut absolument) sont donc, le plus souvent, d'ordre technico-politico-économique.

Comme en allopathie, on s'attaque essentiellement aux symptômes, non aux racines. Et l'on observe qu'il se passe à peu près aussi peu de choses que dans une réunion des Jeunes du parti Renaissance.

On n'étudie pas (ou très peu), la domination (**les dominations**) et la soumission. En ex-URSS par exemple, l'appropriation par l'état des moyens de production n'empêcha pas l'apparition d'un nouveau système de domination (et de productivisme très destructeur).

La Russie : une Révolution, des millions de morts pour en arriver à... Poutine !

La fin du capitalisme n'en finit plus d'être annoncée.

Et pourtant il survit.

De rares économistes, philosophes, sociologues, psychanalystes travaillent sur les racines profondes de ce système, pérennisé nous le verrons, par nos maux, sottises et peurs. « Oncle Bernard » (l'économiste Bernard Maris tué à Charlie Hebdo) était de ceux là.

Il évoquait la nature mortifère du capitalisme.

Depuis des années, avec mes documentaires (*utopimages.fr*), et enfin cet essai, j'avance sur ce genre de piste.

Mais il est sans doute nécessaire, pour commencer, de faire un petit rappel sur la nature du système dans lequel nous végétons.

4

Capitalisme totalisant

« Le capitalisme, un racket légitime organisé par la classe dominante » (Al Capone)

« Quand un pauvre vole un riche, c'est un délit, mais quand les riches volent des millions de pauvres, c'est un système économique » (Philippe Geluck).

« Quand les riches volent les pauvres, on appelle ça les affaires: quand les pauvres se défendent, on appelle ça de la violence » (Marc Twain).

Si vous pensez qu'on peut réformer le capitalisme, ou bien lui demander d'y aller un peu moins fort, vous pouvez lâcher ce livre et attaquer les mémoires de Mitterrand (sa pensée nous manque tellement!). Mais vous allez être déçu(e) par le résultat.

Au fait, à qui demander d'y aller un peu moins fort ?

Qu'est-ce que le capitalisme aujourd'hui ?

Le Petit Robert dit: *« Régime économique et social dans lequel les capitaux, les moyens de production et d'échanges appartiennent à des personnes privées et sont gérés par des entreprises, des banques privées ».*

En France aujourd'hui, 5 personnes possèdent autant que 40 % de la population la plus pauvre !

Sur notre vaisseau, 100 Terriens possèdent autant que 4 milliards d'autres Terriens !

L'histoire du capitalisme ayant été largement traitée, je m'attacherai ici à essayer de comprendre comment il se pérennise, à quoi il s'accroche, comment il influence nos psychés (conscient et inconscient) et comment nos psychés l'influencent en retour.

Ne pas confondre niveau de vie et qualité de vie.

L'amélioration du niveau de vie due au système, mais surtout aux luttes sociales, au programme du CNR (Conseil National de la Résistance, 1946) notamment, est indéniable.

Le confort a augmenté, nous avons plus de trucs et de machins qu'au lendemain de la dernière guerre. La chambre d'un enfant d'aujourd'hui (surtout celle des enfants-rois), contient parfois plus de valeurs que n'en comptait une maisonnée entière dans les années 60. Mais la pauvreté augmente également avec son cortège de souffrances.

Le niveau de vie a augmenté.

La qualité de vie n'a pas augmenté.

Stress et agitation règnent en maîtres.

Dépression et consommation de drogues (autorisées ou non) explosent.

L'American way of Life.

Les années 50 voient se développer au « Nouveau Monde » un modèle que la Terre entière allait bientôt envier et copier: l'American Way of Life (Le mode de vie américain).

Après des années de pénurie, le Monde entier découvre des produits alimentaires, des musiques, des films... une délicieuse société d'abondance, et, emprunte cet attirant chemin (nous y sommes encore).

Les sociétés occidentales se mettent à croire que l'histoire a un sens (au sens de direction), une flèche, un but (une destinée) consistant en une amélioration constante et continue de leur sort.

La recherche du bonheur, sur la Terre, passe désormais par l'American Way of Life.

Nous sommes les sous-produits de ce chemin de vie, devenu religion. Sa destination était pourtant programmée au départ: le précipice, la consommation pour en finir avec les pénuries ayant cédé la place à la surconsommation sans limite.

N'est-il pas indispensable de comprendre cet enthousiasme moutonnier et suicidaire et ses pourquoi(s) ?

Ouiiiin!

JE VEUX TOUT DE SUITE
MON SMARTPHONE, MA TABLETTE, MA
POUSSETTE-SUV, ÉTOUSSA...
S'IL NON JE FAIS CACA PARTOUT !!



J'ai rencontré le futur
homme moyen moderne

Capitalisme totalisant **Bienvenue en Capitalocène**

Le capitalisme n'est-il pas plus (ou autre chose) qu'une accumulation, sans autre but ni fin ?

Ne joue-t-il pas d'autres rôles que cet absurde processus n'ayant d'autre projet que son imbécile et infinie reproduction ?

Dans la cage à hamster où presque tout le monde s'agite, les riches s'agitent aussi (leur cage est simplement plus luxueuse).

Ne passent-ils pas le plus clair de leur temps (leur seule vraie richesse) à chercher à obtenir toujours plus d'argent, alors que même en faisant des efforts, ils ne peuvent pas dépenser ce qu'ils possèdent déjà ?

Aspirent-ils vraiment à plus d'argent ? Apparemment non. Alors, quoi ? Plus de quoi ?

C'est ce que nous verrons dans un prochain épisode, car la frénésie des riches semble avoir gagné tout le monde... ou presque.

Capitalisme totalisant

Miguel Benasayag écrit : *Le Capitalisme a fait Monde* .

Marcel Mauss écrit : *Le Capitalisme est devenu un fait social total* .

Le capitalisme est totalisant, il a envahi tous les domaines de la vie, mais nous ne mesurons pas encore l'ampleur de cette nouvelle anthropologie. Ni ses conséquences.

Et nous n'en avons pas encore compris les pourquoi(s).

Notre ère a été baptisée **Anthropocène** « ...*époque qui caractérise l'ensemble des événements géologiques qui se sont produits depuis que les activités humaines ont une incidence globale significative sur l'écosystème terrestre* » (Wikipédia).

Elle peut également porter le nom de **Capitalocène**.

C'est le terme que j'ai choisi ici.

En effet, l'activité humaine menace de détruire notre planète, mais c'est l'activité humaine mise en forme par le Capitalisme (autre définition du capitalisme: régime économique et social dans lequel les capitaux et les moyens de production n'appartiennent pas à ceux qui les mettent en œuvre par leur travail), et j'ajouterai : ...et qui met la nature, et l'humanité qui en fait partie, en danger.

Naturellement, toute forme de productivisme et d'hyper-industrialisme, comme en URSS il y a peu de temps, produit le même effet. Mais était-ce autre chose qu'un capitalisme d'État?

La Chine d'aujourd'hui, n'est-elle pas en fait qu'une forme (terrifiante) de capitalisme de plus ?

Des millions d'individus ont intégré les valeurs du Capitalisme, son imaginaire. Ils participent ainsi (plus ou moins consciemment et plus ou moins fortement) à sa pérennisation.

Si en 2024 un être humain dort dans sa voiture, c'est certainement de sa faute disent (à voix basse) les « winners » de l'époque. La mentalité états-unienne a franchi l'océan plus vite que le Covid.

Comment en sommes-nous arrivés là ?

Il est fréquent (par exemple) de voir des individus portant ostensiblement (et gratuitement) des vêtements barrés de logos de marques. Il n'y a pas si longtemps on payait des gens pour ça (on les appelait: « hommes sandwichs »). Aujourd'hui ces individus paient (cher) des vêtements siglés pour les porter, et de plus, sont jugés et jugent les autres là-dessus !

J'ai vu plus d'une fois, chaussures siglées (d'une marque qui fait travailler des enfants pour moins de 2 dollars par jour) et tee-shirt Che Guevara, cohabiter sur la même personne !

La déroute actuelle n'est-elle pas également d'ordre intellectuel ?

6

Capitalisme totalisant La classe ouvrière ira-t-elle au paradis ?

On ne parle plus de classes sociales, ou très peu. Pourtant elles existent toujours. Mais ce n'est apparemment plus ce qui forme notre regard sur la société.

L'expression « classe ouvrière » est tombée en désuétude. L'individu moderne se veut « hors-classes ».

Est-ce à dire que règne l'horizontalité?

Hiérarchies sociales et dominations auraient-elles disparu ?

De fait, elles semblent avoir changé de forme, s'être complexifiées. Au « sommet », une **Surclasse** composée de dirigeants de multinationales et de grands actionnaires sévit partout, toujours plus furtive et insaisissable.

L'association Attac en sait quelque chose, qui a tant de mal à remonter les combinaisons compliquées et changeantes que celle-ci met en place pour échapper à l'impôt et aux colères populaires.

Le film « *Louise Michel* » (de Gustave Kervern et Benoit Delépine) illustre le propos.

Les salariés d'une entreprise ayant subi un « dégraissage » engagent une tueuse (Yolande Moreau) pour aller flinguer le ou les responsables.

Elle tentera vainement de remonter les méandres magouilleuses des constructions spéculatives.

Elle se retrouvera finalement devant des boites aux lettres quelque part en Irlande...

Le temps des « 200 familles » est bien loin.

Fini le « capitalisme à papa ».

Les nouveaux « maîtres du Monde » se baladent en jeans troués et baskets. Mais derrière cette apparence « cool », se cache un système de plus en plus prédateur et violent dont l'« Ubérisation » et la « GAFAMisation » sont actuellement les prémices inquiétants.

Toutefois, le système est de plus en plus en roue libre, à l'image de ces milliers d'ordinateurs (« Trading à haute fréquence » pour les initiés) qui spéculent automatiquement à des vitesses de plus en plus folles (des milliers d'opérations à la seconde), que de moins en moins de spéculateurs de chair et d'os sont capables de contrôler (ou alors en bougeant la tête très très vite...).

Un système de plus en plus diffus rend difficilement perceptible son organisation, accroissant les risques de crise soudaine, rendant difficile tout regard populaire.

Un système soutenu par les « élites » politiques de droite et, très souvent également, par les socialistes et sociaux-démocrates. Mélange que les *Inconnus* appelaient : « la Droiche ».

Un système qui aspire à se passer complètement de toute forme de contrôle.

De fait, quelques centaines d'entreprises (certaines plus riches qu'un état) dirigent le Monde, dictant leurs lois aux nations et aux peuples. Leurs liens étroits (véritable consanguinité) avec les « élites » politiques empêchant toute véritable régulation de leurs activités. La domination d'hommes sur d'autres hommes et d'hommes sur la nature n'a été aussi forte.

Ne faut-il pas une bonne dose de naïveté (ou d'hypocrisie) pour affirmer en 2024, que le capitalisme peut se « réguler » ?

L'horizontalité décrétée par l'homme moderne n'est-elle pas un mythe ?

Si le système capitaliste est en roue libre et se pérennise, n'est-ce pas parce qu'il a de très nombreux adeptes, à de très nombreux niveaux ?

Capitalisme totalisant **Travailler dur et vivre mou**

« La culture dominante est toujours la culture de la classe dominante » (Marx).

Mais n'est-elle pas également le fruit d'allers-retours incessants entre les individus et la classe dominante ?

La culture des dominants a fait Monde, appuyée sur nous tous (à des degrés différents). Son joug invisible est devenu « naturel » comme l'air qu'on respire, sans s'en rendre compte.

« Je ne comprends pas les hommes » écrivait Lawrence Durrell à Henri Miller, *« ils savent tout ce qu'il faut pour être heureux et ils font exactement le contraire ! »*

Alors quoi ? Toujours ce serait la pauvreté du pragmatisme marchand comme unique et définitif horizon ?

Qu'on me passe au cou une corde (en chanvre bio et local si possible), si cela se confirme !

Travailler dur et vivre mou

Même si d'énormes quantités d'argent sont réalisées apparemment à partir de rien (spéculations, capitaux virtuels), la source (même éloignée) en est encore le travail, la production d'objets et de services, d'informations.

Le temps de travail a diminué, mais celui pour s'y rendre a augmenté (et les frais et pollutions qui vont avec).

La vie tourne encore autour du travail.

En système capitaliste, le sentiment d'estime de soi est lié à sa « valeur marchande » (l'homme est une marchandise comme une autre), et, à sa capacité (plus ou moins importante) à se vendre et à s'entourer de trucs et de machins.

Presque tout le monde, désormais, se juge et juge les autres à l'aune de ces pauvres critères.

C'est d'ailleurs le roulement des objets qui compte vraiment.

La capacité à changer souvent d'intérieur, de vêtements, de PC, de voyages, de téléphone, de TV, d'auto...

Le grand philosophe Sarkozy (sa pensée nous manque autant que celle de Mitterrand !) l'avait compris qui proposait comme projet enthousiasmant et adapté à cette quête, de « travailler plus pour gagner plus ».

Pour le grand nombre, la souffrance au travail est immense.

Individualisation et parcellisation des tâches (et salaires !), disparition des savoir-faire (qui étaient gratifiants, apportaient de la fierté), perte de sens dans ce qu'on fait (et donc impression de perdre sa vie), sentiment d'être remplaçable à tout moment, de participer à des productions inutiles, polluantes, dangereuses, cadences infernales, harcèlement sexuel, harcèlement moral, petits chefs tyranniques...

Bien peu se lèvent chaque matin, la joie au cœur.

Qui a bien pu inventer l'expression « gagner sa vie » ? Nombreux sont celles et ceux qui la perdent, là.

Daniel Pennac écrit : « *Savoir ce qu'un boulot rapporte, mais savoir aussi ce qu'il vous coûte* ».

Compétition et concurrence (aujourd'hui partout) usent les corps et les esprits.

Pour beaucoup le travail est une corvée obligatoire pour assurer la survie, mais pour beaucoup d'autres l'occasion d'acquérir de quoi participer à la grande compétition des apparences et rivalités sociales (j'y reviendrai... souvent), qui est par nature: sans limites.

En découle le besoin (qui devient une croyance), d'une croissance économique infinie.

Une journée de travail de quatre heures ne permettrait-elle pas à tous de travailler, et surtout à chacun de développer tous ses possibles, toutes ses dimensions actuellement écrasées par la marchandisation de toutes choses ?

Mais il faudrait pour cela : consommer moins, changer de mode de vie.

Le problème n'est-il pas là ?

8

Capitalisme totalisant Les adieux au prolétariat

Entre la classe ouvrière qui ne dit plus son nom (les femmes de ménage ne sont-elles pas devenues des « techniciennes de surface »?) et la Surclasse, il y a ... les Classes Moyennes.

LES Classes Moyennes, car différentes selon la place qu'on y occupe (on qu'on croit y occuper).

Et, selon qu'on soit plus ou moins loin de la... Surclasse.

La démocratisation de la consommation commence dans les années 30 avec le « Fordisme » et s'étend rapidement à tous les domaines. Ford est le premier à comprendre que s'il veut devenir encore plus riche, il faut que ses ouvriers aussi, achètent ses voitures.

« Taylorisme » (voir Wikipédia) et « Fordisme » (idem), organisent alors le monde de la production-consommation de masse. Les ouvriers achètent, les « cadres » achètent encore plus. On s'embourgeoise un peu, beaucoup, passionnément.

Les Classes Moyennes apparaissent.

L'élévation du « niveau de vie » (ne pas confondre avec la « qualité de vie » qui elle, nous l'avons vu, diminue), l'État providence, la civilisation des loisirs, « déprolétarisent » (André Gorz) petit à petit, le monde du travail. Le fait le plus important étant l'intégration politique des classes ouvrières et leur disparition sur le plan symbolique. Incroyable pouvoir d'intégration du Capitalisme, à son imaginaire !

La conscience de classe se diluant, les luttes sociales ne sont plus menées que pour avoir plus de sous, de pognon, d'oseille, pour

acquérir toujours plus de trucs et de machins (il ne s'agit pas de nier la nécessité d'acquérir de quoi vivre décemment, nous le verrons). Les conquêtes sociales retournent à la sphère marchande : le samedi sert à faire les courses. Le dimanche est de plus en plus travaillé (et les boutiques ouvertes... Amazon n'est-elle pas une boutique ouverte en permanence ?). Les vacances débouchent sur une frénésie marchande, on dépense en quelques semaines ce qu'on a économisé en un an, dans l'espoir de se ressourcer et de trouver la force de retourner au travail...

Adieu aux objectifs de transformation profonde de la société.

Adieu à une société où les femmes et les hommes puissent développer tout leur être.

Le dernier soubresaut populaire est 68, avec un beau slogan parmi d'autres: « *plutôt la vie!* »

Le bonheur est désormais dans le prêt ! Adieu la vie.

Bonjour les pseudos-vies.

L'accès à des biens, à des voyages... jusqu'alors réservés à une « élite » signe « *les adieux au prolétariat* » (André Gorz). Tout le monde (ou presque) aspire à vivre comme les riches.

La destruction de la planète peut vraiment commencer, d'autant que les techniques modernes et l'augmentation du niveau de vie décuplent désormais les pouvoirs de destruction de chacun.

L'imaginaire capitaliste l'emporte. C'est ce que craignait les jeunes de 68, dont quelques-uns sont hélas devenus en vieillissant... de bons serviteurs d'icelui !

Quant aux pauvres, ils sont toujours là, et, de plus en plus nombreux.

On les appelle désormais les « exclus ».

De quoi ?

9

Ubu not dead Mordre alors !

Le « niveau de vie » (ne pas confondre avec la « qualité de vie ») s'étant élevé, les besoins vitaux (d'ordre physiologique: manger, boire, avoir un toit...) sont assouvis pour le plus grand nombre, même si misère et pauvreté progressent, thèmes importants et graves, qui ne seront ni développés ni dénoncés ici, cela ayant été fort bien fait ailleurs.

Enfant de l'American Way of Life, la société de consommation doit son extraordinaire essor à la nécessité pour le Capital (les riches introuvables de « Louise Michel») d'écouler ses marchandises qui seront alors transformées en capital qui sera alors transformé en trucs et machins afin de créer encore plus de pognon, afin de créer encore plus de bidules, afin de créer encore plus d'oseille... oseille qui ira dans les poches de ceux qui (parfois un pied déjà dans la tombe) n'ont rien trouvé de mieux à faire de leurs journées (manque d'imagination ? Névroses ? Peur de la mort ? j'y reviendrai), et nous polluent l'esprit et les rivières.

Situation ubuesque où l'on est sans cesse sommé de consommer pour soutenir la production et, de produire pour soutenir la consommation... Afin de soutenir (et faire augmenter) les actions des introuvables de Yolande Moreau.

Aparté : rappelons, pour ceux qui ne suivaient pas en histoire, que Louise Michel (la vraie), institutrice, écrivaine féministe et anarchiste, fut l'une des figures majeures de la Commune de Paris.

Louise Michel n'aurait pas renié Yolande Moreau.

Et la légende de la « croissance créatrice d'emploi » prend son envol. Certains croient encore (ou font semblant de croire) à ce mensonge. Il faudrait relancer encore et encore la croissance.

Il s'agit donc d'acheter n'importe quoi, mais d'acheter !
Produire n'importe quoi, mais produire !

Produire des voitures qui viendront s'empiler sur les trottoirs déjà pleins.

Produire des armes qui permettront à de pauvres gens de s'entre-tuer là-bas, or de notre vue où sont déjà fabriqués nos gadgets, par des miséreux, au milieu d'atroces pollutions...

Produire puis acheter (par exemple) une voiture pour aller travailler et travailler pour payer le crédit de la voiture...

Acheter une cuisine à l'américaine où l'on fera réchauffer du surgelé ou un plat préparé, par manque de temps...

Elle est pas belle la non-vie ?

La vie se transforme ainsi petit à petit en survie.

Contrainte absurde en forme de roue de hamster et cependant considérée (par le plus grand nombre) comme une fin en soi.

La vie ce serait donc ça !?

Serait-ce le stade ultime de la non-évolution de l'humanité ?

En quoi consisterait alors « l'homme augmenté » dont on nous rebat les oreilles ?

Ajouter de l'imbécilité artificielle à l'imbécilité classique ?

Avoir des capacités décuplées, des pouvoirs de super-consommateur (et de super-producteur) ?

Pour les membres les plus aisés des Classes Moyennes, les besoins vitaux sont satisfaits et ils sont passés à autre chose (les très riches de la Surclasse les ayant précédés), car, les questions existentielles surgissent...

N'est-ce pas cet autre chose qu'il nous faut étudier ?

Croissance exponentielle (et pourtant, 2 % ça n'a l'air de rien)

Dans les années 70, déjà, le rapport Meadows, le journal « la Gueule ouverte », des écologistes comme René Dumont nous alertaient :
Attention, nous allons nous casser la gueule, nous ne pouvons pas continuer à croître économiquement indéfiniment sur un monde fini !

Arrêtons-nous sur deux termes importants: exponentiel et effet rebond.

L'exponentiel est une croissance rapide et continue dans des proportions grandissantes en rapport avec les puissances des nombres. Une croissance économique de 2 %, par exemple, peut paraître faible.

Elle s'applique cependant sur une masse ayant déjà été augmentée de 2 % l'année précédente.

Et donc la croissance s'applique à une masse toujours plus grande d'année en année. Ainsi, une croissance économique de 2 % finit par représenter une masse considérable.

Pour être tout à fait clair, prenons un exemple, il est tiré d'un beau texte d'Albert Jacquard (1925-2013) biologiste, généticien et essayiste : « *L'équation du nénuphar* » :

« ... Imaginons un nénuphar planté dans un grand lac qui aurait la propriété de produire, chaque jour, un autre nénuphar. Au bout de trente jours, la totalité du lac est couverte et l'espèce meurt étouffée, privée d'espace et de nourriture.

Question : Au bout de combien de jours les nénuphars vont-ils couvrir la moitié du lac ? Réponse : non pas 15 jours, comme on pourrait le penser un peu hâtivement, mais bien 29 jours, c'est-à-dire la veille, puisque le double est obtenu chaque jour.

Si nous étions l'un de ces nénuphars, à quel moment aurions-nous conscience que l'on s'apprête à manquer d'espace ? Au bout du 24ème jour, 97% de la surface du lac est encore disponible et nous

n'imaginons probablement pas la catastrophe qui se prépare et pourtant nous sommes à moins d'une semaine de l'extinction de l'espèce...

Et si un nénuphar particulièrement vigilant commençait à s'inquiéter le 27ème jour et lançait un programme de recherche de nouveaux espaces, et que le 29ème jour, trois nouveaux lacs étaient découverts, quadruplant ainsi l'espace disponible ? Et bien, l'espèce disparaîtrait au bout du ... 32ème jour ! ».

Une économie qui connaît une croissance de 7 % par an, quadruple en 20 ans ! Si l'économie chinoise connaît une croissance de 7 % pendant les 50 prochaines années, nous nous retrouverions en 2069 avec 32 économies chinoises actuelles !

Le niveau actuel de la croissance mondiale est de 3 %.

A ce rythme, la production mondiale sera multipliée par 20 en moins d'un siècle ! 20 fois plus d'avions dans le ciel, 20 fois plus de touristes partout, 20 fois plus de camions et de voitures (electro-nucléaires) sur les routes, 20 fois plus d'extractions, de destructions de la nature, de productions infâmes (malbouffe, armement, nucléaire,...), de déchets, de pollutions...

Bien sûr avec de fortes disparités entre production matérielle et services, entre classes sociales, entre pays « développés » et pays « en voie de développement ».

Pour sauver la nature, pour que nous survivions (et pour que d'autres « croissent » et puissent enfin vivre dignement) il est indispensable que certains « décroissent » (je prépare la liste...). Nous n'avons pas d'autre choix.

Couper l'eau en se lavant les dents et éteindre la lumière en sortant y suffira t-il ?.

Mon nom est Rebond, James Rebond

La croissance économique est LE problème.

La plupart des hommes étant dans le déni, des solutions techniques émergent presque chaque jour pour tenter de remédier aux limites techniques et physiques imposées par la finitude de notre vaisseau... sans toucher à la croissance.

Mais les économies d'énergie ou de ressources prévues sont alors neutralisées en partie ou complètement par un comportement des individus: **l'effet rebond**.

Lorsque l'on invente une voiture qui consomme moins, le positif est aussitôt compensé par l'augmentation des ventes de voitures, l'ajout de gadgets inutiles (mais valorisants pour le pilote), l'augmentation de la taille et du poids du véhicule (valorisants pour le même), par le fait que le conducteur fera alors plus de kilomètres (il pourra par exemple habiter encore plus loin de son lieu de travail) ou achètera une seconde voiture, etc...

Les progrès n'auront pas eu d'impacts positifs.

Une voiture qui consomme moins n'incitera pas à s'en servir moins (comme n'importe quelle autre machine d'ailleurs).

La généralisation des lampes LED entraîne une moindre vigilance dans l'utilisation quotidienne, qui donc, supprime les économies envisagées.

Les économies réalisées pour des travaux d'isolation sont le plus souvent investies dans l'achat d'une plus grosse voiture, d'un voyage...

Une maison en paille ou en bois perd ses bénéfices (écologique et financier) si elle est trop grande.

La miniaturisation des technologies numériques (et la méconnaissance des ravages considérables provoqués par leur fabrication malgré leur petite taille) provoque l'explosion de la demande (et l'obsolescence programmée).

Un téléphone portable d'une centaine de grammes, c'est: 70 kg de matières premières (583 fois son poids), 150 kg de déchets, la pollution des sols et des eaux lors des extractions, des centaines de litres d'eau, 4 fois le tour du Monde avant d'arriver en boutique, etc...

Et ils sont remplacés tous les 2 ans en moyenne !

Les efforts pour sortir du nucléaire et développer les énergies renouvelables seront insuffisants si nous consommons de plus en plus d'énergie (la seule consommation énergétique d'Internet en France en 2050 sera équivalente à toute la consommation énergétique de la France en 2021 !

Une grande part des extractions de matières premières et des productions polluantes se faisant maintenant hors de nos frontières, nous conduit à consommer plus, puisque les conséquences ne nous sont pas visibles et ne nous touchent pas directement.

Notre confort existe au détriment d'êtres vivants surexploités, au coeur de pollutions effroyables, hors de notre vue.

L'effet rebond touche tous les secteurs, les particuliers, les entreprises. Et même: le temps.

Bien que nous essayions en permanence de gagner du temps grâce aux innovations technologiques (par exemple téléphoner en conduisant...), nous ne disposons pas plus de temps qu'avant pour vivre, voire moins.

Les patrons essaient aussi de gagner toujours plus de temps (n'est-ce pas de l'argent ?). Le film de Charlie Chaplin *Les temps modernes* illustre déjà cela de façon visionnaire, en 1936 !

On y expérimentait sur un ouvrier (Charlot) une machine-robot « permettant » de continuer à travailler sur la chaîne, tout en mangeant. La machine le forçait à manger, lui essuyant la bouche pendant qu'il serrait les boulons...

Il manque toujours du temps aux membres de la Surclasse pour faire toujours plus d'argent. Il manque toujours du temps aux hommes moyens modernes pour les imiter.

Nos problèmes sont-ils d'ordre technique ?

La ruée vers rien, et au-delà ...

Nous l'avons vu, le système dans lequel nous croupons actuellement est aux mains d'une Surclasse composée de grands actionnaires et de politiciens professionnels consanguins, à leur service.

Les membres de cette Surclasse exhibent assidûment des signes montrant que leur jouissance (ne pas confondre avec plaisir ou joie) et donc leurs possibilités d'affronter la vie (et la mort) sont supérieures à celle du commun, de la plèbe. Nous...

Ils sont talonnés par le haut des classes moyennes, lui-même talonné par le milieu des classes moyennes, lui-même talonné par le bas des classes moyennes, lui-même talonné par les gueux qui aspirent bien souvent à être de la partie (casaques et blasons de cette simili course hippique étant différents selon la place occupée dans la hiérarchie). Course de tous contre tous, donc.

Course aux apparences, aux signes ostentatoires (objets, voiture, intérieur, voyages, connaissances célèbres (ou croyant l'être), anneau dans un port,...) censés signifier à soi, mais surtout aux autres, une appartenance à tel ou tel milieu (ou au milieu qu'on espère bientôt atteindre, ou au milieu qu'on voudrait que les autres croient qu'on a déjà atteint...).

Pour les très riches, ce n'est pas SUV et maison d'architecte avec piscine mais île privée avec piste à jet.

Et chacun rêve de ce qu'il n'a pas et que d'autres possèdent.

Et en avant la croissance !

Croissance nécessaire (et jamais suffisante) à cette compétition absurde mue par l'envie et la jalousie (et souvent : l'ennui).

Le but premier étant qu'il en figure toujours « en dessous » (ne pas être rattrapé...).

Bien sûr cela ne concerne pas tout le monde, mais... beaucoup.

Car, il s'agit essentiellement d'un imaginaire.

Aujourd'hui, les modèles, sont des footballeurs décérébrés millionnaires, des chanteurs à gourmettes sans voix ni texte, des

influenceuses incultes hyper-liftées (elles font peur !) en quête de gloire éphémère ou bien un milliardaire rêvant d'aller bousiller d'autres mondes (au prix d'actuelles énormes pollutions)... et j'en passe, et des pires.

Et ils sont nombreux à perdre leur vie dans cette ruée vers rien, dans cette course folle aux apparences. Nombreux à accepter ce système stupide, comme le montrent la surconsommation galopante et l'actuelle droitisation de la France et de la plupart des pays « développés ».

Les très riches de la Surclasse et les légions de celles et ceux qui veulent les imiter, pérennisent un système mortifère saccageant tous les domaines de la vie, détruisant de plus en plus vite la planète.

On s'en prend, le plus souvent, aux très riches (qui, il faut bien le reconnaître, en proportion inverse de leur nombre, font un gros boulot en ce domaine).

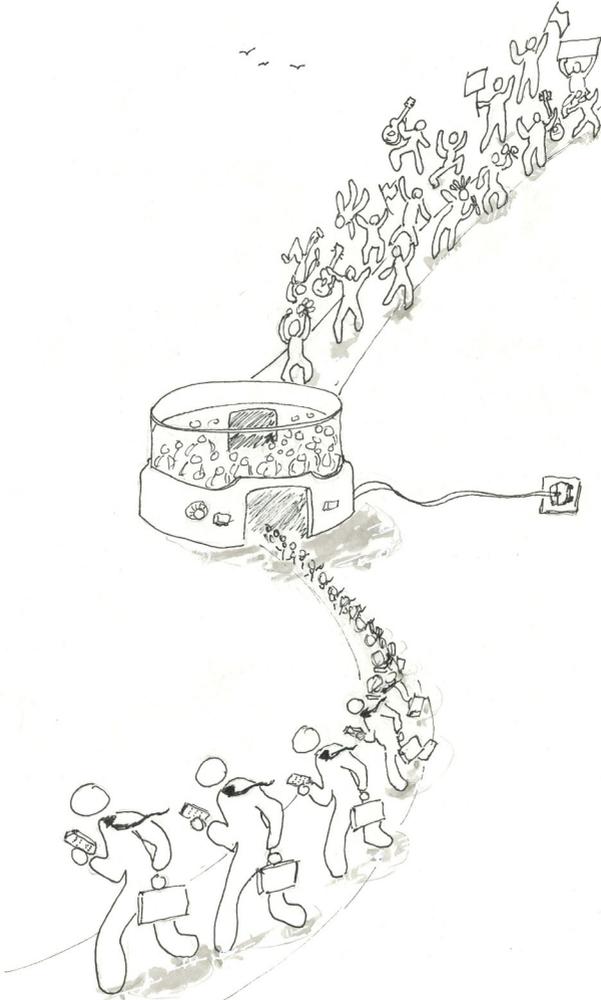
Mais, personne n'évoque les légions d'« imitateurs », qui ambitionnent d'en faire autant.

Pourquoi ?

A gauche (ce qu'il en reste), on préfère servir encore et encore la fable des méchants (les très riches... le loup) et des gentils (tous les autres... les trois petits cochons).

Ne nous faut-il pas étudier le pourquoi de cette habitude légèrement Disneyenne ?

« *Le loup et les trois petits cochons* » n'est-il pas plutôt un dessin animé de Tex Avery ?



La voiture, troisième testicule ?

La voiture a certes permis une grande liberté mais on peut désormais constater la part très importante qu'elle a pris dans la pollution, et dans l'intégration des valeurs capitalistes.

Une publicité sur quatre lui est consacrée, alors qu'il y en a déjà plein les trottoirs.

Elle renforce la croyance en l'émancipation, notamment par rapport aux autres...

Elle sert à aller travailler... pour pouvoir la payer.

Elle participe à la re-narcissisation, et symbolise encore la virilité imbécile.

Elle sert à échapper à l'enfer urbain (alors qu'elle en est le principal responsable).

Elle représente une formidable soupape de sûreté à toutes sortes de frustrations.

Elle flatte la vitesse et l'esprit de compétition (très valorisés en système capitaliste), alors qu'en considérant les embouteillages, les feux rouges, la recherche d'un parking, le temps passé au travail pour la payer et l'entretenir, elle avance moins vite qu'un vélo.

Elle a participé à tuer les petites lignes SNCF, et les transports en commun dans maintes régions.

Régions où, la disparition des transports en commun sert alors (par un retournement ubuesque) d'alibi : « je suis obligé de prendre ma voiture, parce qu'il n'y a pas de transports en commun ! »

La voiture a enlaidi et artificialisé les paysages (l'horreur répétitives des entrées de villes, les autoroutes, les parkings géants et supermarchés en tous genres partout).

Électrique, elle sert d'argument aux apprentis sorciers qui souhaitent prolonger la vie des centrales nucléaires moribondes tenant encore (mais pour combien de temps) avec du scotch, ou en construire d'autres...

La solution à nos problèmes n'est pas de construire des millions de voitures électriques (ou à hydrogène). Il s'agit seulement là, d'une

source providentielle de profits pour des industriels qui ne savent plus comment nous convaincre d'acheter encore et encore des voitures, et surfent comme tous les autres industriels sur le vert, n'y voyant que des sources de profits supplémentaires.

À quoi rime un SUV électrique de deux tonnes bourré de batteries électro-nucléaires, fonçant sur l'autoroute ?

Nos descendants (s'il y en a), nous traiteront de fous.

Ne pourrait-on pas, avec les mêmes outils, fabriquer, par exemple, des machines de co-génération (fabriquant à la fois de la chaleur et de l'électricité) ?

La voiture joue (encore) un rôle de marqueur social, de signe ostentatoire d'appartenance à telle ou telle catégorie sociale. Extension du conducteur, elle est donc de plus en plus grosse et de plus en plus prétentieuse (tout en ressemblant de plus en plus aux autres). La course aux apparences commence là.

Certains (j'en connais), n'hésitent pas à manger des nouilles plus que de raison, pour s'offrir une auto plus grosse que celles qui circulent dans leur « niveau social ».

S'agit-il de la rejeter complètement ?

Peut-être de la repenser, de penser les rôles qu'elle joue.

De repenser nos déplacements (rapprocher lieux de vie et lieux de travail, par exemple). D'en imaginer d'autres : transports en commun confortables et fréquents, pédibus, voiliers, péniches, dirigeables...

And last but not the least (et le dernier mais non le moindre): très souvent, lorsque l'homme (ou la femme) moderne monte dans sa voiture, il(elle)(iel) devient complètement con.

Mais peut-être l'était-il(elle)(iel) déjà ?

Immonde e-monde

Le numérique façonne le capitalisme en envahissant tous les domaines. Il médiatise désormais tous nos rapports aux autres, au Monde, à la nature. Toutes les autres formes de médiation, de dialogue, d'organisation, sont menacées de disparition.

Les aspects positifs (encyclopédie, promotion d'ouvrages, d'oeuvres, possibilité de connaître d'autres idées,...) cachent de nombreux désastres en cours et à venir :

Uniformisation des comportements, « infobésité » (sur-abondance d'infos impossibles à classer et penser), fake-news, complotisme, violence exponentielle dans les échanges (cancel culture, wokisme, racisme,...), surveillance généralisée (policier et commercial de plus en plus intrusif), dématérialisation des services publics (et donc déshumanisation de ces services), obligation de se conformer à un langage unique, aliénation par les écrans

(on y passe bien plus de temps que dans la nature ou avec sa famille et les gens qu'on aime).

Perte de repères entre réel et virtuel, croyance en la toute-puissance des nouvelles technologies, obligation de se soumettre à des équipements coûteux (et à leur renouvellement incessant par l'obsolescence programmée ou la mise à jour...), augmentation exponentielle de l'extractivisme et du productivisme.

Fragilisation de tous les réseaux privés et publics (piraterie), augmentation considérable de la consommation d'énergie, pollutions cachées lors des fabrications mais aussi pendant tous les fonctionnements (Data center géants), et le recyclage...

Concentration de pouvoirs énormes entre les mains des GAFAM, menace sur l'autonomie individuelle et donc sur la démocratie.

L'électronique et le numérique sont partout, même là où ils ne sont pas nécessaires, rendant les objets fragiles et coûteux, les rapports humains inconsistants, détruisant les liens sociaux (qui sont producteurs de sens).

De très nombreux enfants et adultes ne peuvent déjà plus se passer des gadgets électroniques, des écrans, qui semblent être devenus un besoin vital. Se trouver dans un lieu où « ça ne capte pas », est vécu comme un enfer. L'aliénation est profonde, profonde.

Des millions d'individus se sentent obligés d'être joignables partout, à tout moment (ils sont si intéressants, ils ont tant de choses passionnantes à dire, d'affaires à conclure...).

Sur les réseaux sociaux, des jeunes entrent en dépression quand ils ne se sentent pas assez aimés ou simplement pas assez contactés par leurs « amis » virtuels ! Ou quand il y a une panne...

Krishnamurti écrit : « *ce n'est pas une signe de bonne santé mentale que d'être bien adapté à un monde malade* ».

Il suffit de regarder les individus partout penchés sur leurs écrans, zombies ignorants des autres et du monde où ils évoluent, pour avoir le sentiment de vivre dans un film de SF pessimiste (pléonasme ?), et, douter de l'avenir.

Apparemment, les gadgets électroniques hypnotisent, ravissent et rassurent plus les hommes que ne le font la nature ou les autres hommes. De nombreux individus (pas tous) se replient donc sur eux-mêmes, leur petite tribu et leurs gadgets.

Le cyberspace envahissant tout, n'est-il pas « *une hallucination consensuelle vécue chaque jour par des milliards de participants volontaires* » (William Gibson in Neuromancien).

Ne s'agit-il pas de fuir la réalité ? De tenter de figer le temps ? De refuser altérité et vie collective (les algorithmes renvoient toujours vers du... semblable). De flatter les instincts les plus vils (une fausse nouvelle ou un drame se propagent six fois plus vite qu'une info normale...) ?

De belles catastrophes en perspective ?

Heureusement nous aurons de grands écrans en relief pour les admirer en direct...

Ne convient-il pas de penser (sans pour autant revenir à l'époque de Rahan) ce que cet e-monde, apparemment enchanteur, contient d'immonde, et d'apprendre alors à boycotter ?

Libéralisme, néolibéralisme, ultralibéralisme et caetera...

Dans cet ouvrage, je n'évoquerai pas tous ces termes, les réduisant à : Capitalisme. Il m'a cependant semblé nécessaire d'en faire une rapide présentation.

Le libéralisme est une doctrine datant du début du XIX ème siècle, selon laquelle la liberté économique et le libre jeu des entreprises ne doivent pas être entravés (par l'État ou qui que ce soit).

Une doctrine favorable aux libertés donc, mais des entreprises surtout.

Inauguré par la première ministre anglaise (Margaret Thatcher) et le président américain de l'époque (Ronald Reagan), le **néolibéralisme** en rajoute une couche dans les années 70, avec une grosse critique de l'État providence.

Ah ! ces chômeurs qui préfèrent rester à la maison avec une fortune, plutôt que d'aller travailler !

Ne dit-on pas *victime de l'ISF* et... *bénéficiaire du RSA* ?

Le néolibéralisme revendique une dérégulation totale des marchés (ils se réguleront tout seul...).

Avec le ferme rejet de toute justice sociale (rejet de l'égalité des droits et de la nécessité d'une solidarité collective, rejet de la Sécurité Sociale par exemple...).

Traduction : loi du plus fort.

Il est intéressant de noter que lorsque les banques ou grandes entreprises vont mal, elles appellent au secours l'État qui s'empresse de les renflouer avec son argent (c'est à dire, le nôtre).

État dont, nous venons de le voir, ces entreprises et banques déclarent ne pas vouloir entendre parler.

Ne l'ont-elles pas baptisé *État providence* quand il soutient les chômeurs ?

Gonflé non ?

Le néolibéralisme se caractérise surtout par une haine du social et de la solidarité.

Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour qu'il demande à ses copains de l'État de lui vendre la Sécurité Sociale (pour en faire un système à l'américaine) par exemple.

Il est intéressant (et drôle) de noter que Thatcher et Reagan (voir plus haut) finirent leurs pauvres vies (au sens du sens, bien entendu) au service des très riches, en ayant totalement oublié qu'ils avaient été respectivement première ministre d'Angleterre et président des USA !

On est bien peu de choses tout de même!

Céline écrit : « *Invoquer sa postérité, c'est faire un discours aux asticots* ».

Il est moins drôle de voir que l'Europe n'entrave en rien (ou si peu) la liberté des entreprises et des banques d'exploiter, polluer et blanchir de l'argent.

Si j'étais mauvaise langue (Dieu m'en garde), je dirais même qu'elle a été bâtie pour elles plutôt que pour les millions de femmes et d'hommes qui y vivent.

Vous aurez noté que le terme libéralisme (et tous ses préfixes) concerne essentiellement la liberté pour les très riches de pouvoir faire tout ce qu'ils souhaitent, sur le dos des peuples et de la nature.

Le libéralisme profite de la pseudo « horizontalité » dont on nous rebat les oreilles aujourd'hui.

Il n'y aurait plus, selon lui, de verticalité, de pyramide de hiérarchie de domination. Sans blague ?

L'ultralibéralisme, celui que nous subissons actuellement, se caractérise par tout ce qui précède, en pire.

Il est considéré par certains comme un terme insultant.

Je me demande bien pourquoi...

Mais, au fond, libéralisme et capitalisme ne sont-ils pas des avatars de notre humanité ?

La reprise du travail aux usines Wonder.

Ce qui me fit quitter le militantisme syndical et politique fut de m'apercevoir qu'il y avait là aussi des hiérarchies de pouvoir et que l'on n'y tenait pas compte des opinions de tout le monde de la même façon. Ce fut aussi la lecture du livre d'Henri Laborit « *Eloge de la fuite* », mais je ne vais pas me mettre à raconter ma vie...

En 1968, les syndicats ayant obtenu des succès revendicatifs (augmentation des salaires, libertés syndicales...) sifflent la fin de la grève générale. Des millions de femmes et d'hommes sont alors encore dans l'action. Ils ont compris que rien n'allait changer vraiment, que tout allait continuer comme avant.

« *La reprise du travail aux usines Wonder* » (1968), formidable documentaire de Jacques Willemont (assisté d'étudiants en cinéma), illustre ce fait et fut pour moi, dans les années 80, un vrai choc.

On y voit une jeune femme, pressée par des contremaîtres et des délégués syndicaux de rentrer dans l'usine et de reprendre le travail.

En pleurs, elle refuse.

Extraits : « ... *non, je ne rentrerai pas là-dedans, je mettrais plus les pieds dans cette tôle... rentrez-y vous... allez voir le bordel que c'est, on est dégueulasses jusque là (produits chimiques)... on est toutes noires...* » Le délégué syndical : ... « *on peut pas tout avoir d'un seul coup, ils ont augmenté les salaires de 10 %, il faut savoir arrêter une grève...* »

Elle : « *on a été trompé... on est des vrais charbonniers quand on sort de là dedans... on n'a même pas d'eau chaude pour se laver... !* »

Le contremaître : « *je vous demande de rentrer dans le calme...* »

Elle : « *même pour aller aux chiottes on n'a pas le droit !* »

...

La plupart des ouvriers rentrent. L'exploitation reprendra chez Wonder, comme partout. Cadences infernales, intoxications, mains aux fesses des petits chefs,... Pauvre et vaine compensation : plus d'argent pour consommer plus.

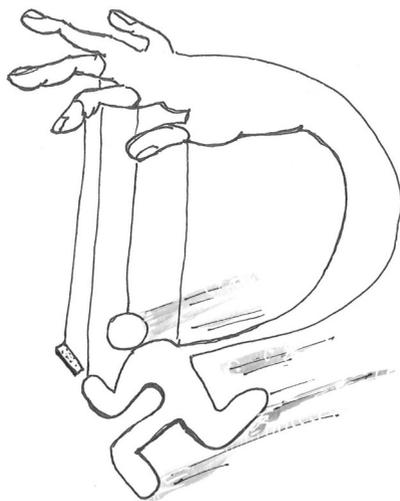
En 1975, Charles Bukowski écrit : « *Un homme peut-il se réjouir d'être réveillé à 6h30 du matin par une alarme, bondir hors de son lit, avaler sans plaisir une tartine, chier, pisser, se brosser les dents et les cheveux, se débattre dans le trafic pour trouver une place, où essentiellement il produit du fric pour quelqu'un d'autre, qui en plus lui demande d'être reconnaissant d'avoir cette opportunité ?* »

Il ne s'agit pas de nier la nécessité d'obtenir les moyens de vivre décemment, mais de constater que le capitalisme avait gagné, la société de consommation était en route.

Le slogan « *plutôt la vie !* » n'était plus qu'un souvenir.

Les revendications seront dès lors de plus en plus corporatives et pécuniaires. Le système économique, ses rouages et ses horreurs, de moins en moins dénoncés. Tout (ou presque) se passe désormais dans la cour de récréation du Capitalisme.

Pourquoi avons-nous laissé passer, en 68, l'occasion de « changer la vie », l'occasion de re-imaginer et recréer tous les domaines de la vie écrasés par le pragmatisme marchand et sa misérable vision des hommes et de la nature ?



Désir et besoin**Désires-tu ce gros 4x4, ou bien en as-tu besoin ?**

Le **besoin** est vital.

Il est d'ordre physiologique.

Boire, manger, avoir un toit. Il appelle une satisfaction immédiate.

Le **désir** est d'ordre psychologique.

Il a besoin de fantasme, d'imagination, de rêverie... Il n'est pas vital au sens biologique mais joue un rôle très important. Le désir est désir de désir. Désir de quelqu'un ou quelque chose, il est en lien direct avec nos pulsions, notre manque à être, notre rapport à la mort.

Le système capitaliste, transforme les désirs en besoins.

Les besoins ne peuvent être repoussés dans le temps, ils réclament l'urgence.

Les désirs (vouloir un nouveau smartphone, une nouvelle tablette, une montre «connectée»...) peuvent alors être ressentis comme des besoins vitaux.

Un système uniquement au service des besoins ne serait pas assez rentable pour des malades cherchant à accumuler toujours plus d'argent sur le dos d'autres malades ayant «besoin» de la consommation pour tenter d'aller mieux (j'y reviendrai, longuement).

Oyé ! Oyé ! Si vous n'achetez pas ce gros 4x4 c'est que vous n'êtes pas un bon père de famille. Vous protégez mal votre petit clan ! (de plus, votre voisin vous regardera de haut et avec mépris, lui, qui en aura acheté un !). Il y a beaucoup plus de 4x4 à Marseille qu'en haute montagne...

La pub est très importante dans ces processus:

Mark Twain écrit : « *Plus d'une chose insignifiante a pris de l'ampleur grâce à une bonne publicité* ».

La publicité

Joue sur les désirs profonds de puissance, de pouvoir, de ré-assurance.

- Crée du manque, une excitation permanente, en inventant sans cesse du « faux nouveau ».
- Stimule et amplifie envie et jalousie (inhérentes à l'humanité ?).
- Détruit l'esprit critique, rend passif.
- S'adressant à des millions d'êtres en même temps, pour les mêmes objets, elle uniformise les comportements..
- Encense le narcissisme et le désir de beaucoup de se sentir « différent », voire « supérieur », tout en les rassurant sur le fait qu'ils font tout de même partie de la société. Deux vœux apparemment opposés mais très répandus.
- Crée des normes participant grandement à l'intégration des valeurs du capitalisme (compétition, vitesse, arrivisme, esprit de supériorité, égoïsme, égoïsme, snobisme, cynisme, individualisme...).
- Crée du désir mimétique (voir plus loin).
- Infantilise (ce qui plaît à beaucoup). Donne l'impression (comme dans l'enfance) que tout est possible et qu'on peut ne pas avoir de responsabilités, de devoirs.
- Mais, elle crée aussi un (pseudo) cocon protecteur pour les plus fragiles, les plus seul(e)s, en jouant sur les manques et les émotions.

William Bernbach (fondateur de l'agence de pub DDB) écrit :

«Gardez-les simples et stupides et ils deviendront de bons consommateurs».

Tout un programme !

Des millions d'êtres humains (de tous sexes et genres) se sont mis à essayer de vivre comme dans les pubs, créant ainsi un univers artificiel et violent où l'on doit sans cesse désirer et être désiré.

Un univers où ne s'arrête jamais la compétition, où l'on ne peut jamais cesser de paraître.

S'en indigner suffit-il ?

Désir et besoin Et bien non, tout n'est pas possible.

Un **désir** fondamental nous définit, même s'il reste souvent enfoui dans l'inconscient.

Il est lié à notre manière originale d'être au monde, à nos intérêts essentiels, à notre façon de voir et d'agir. Il est lié à notre histoire personnelle.

Pas de vie humaine sans désir. Pas de vie singulière sans un désir singulier puissant dans lequel nous pouvons nous reconnaître.

Se subjectiver, s'autonomiser, s'individuer (je reviendrai sur ces termes dans un chapitre sur la singularité), devenir soi, pour faire simple, demande connaissance de son désir (et donc exploration de notre inconscient).

Car le désir est loin d'être réductible aux désirs « fabriqués » (sans rapport avec notre histoire personnelle) et bombardés par la société marchande. Bombardement quotidien, véritable viol des consciences (et de l'inconscient) qui a comme principale conséquence de détourner chacun d'entre nous de la recherche de soi et de son propre désir (mais nous verrons que cela peut hélas, plaire à beaucoup...).

L'hédonisme marchand contemporain fabrique en permanence des désirs bidons (à partir de désirs supposés communs à tous, transformés en besoins vitaux) et promeut un impératif de jouissance.

Le slogan de 68 « jouissez sans entraves ! » ré-interprété, est devenu le bréviaire des marchands de pacotille ! Au secours !

Il y a là quelque chose de mortifère, vouloir jouir de tout, tout de suite et sans fin, ne peut conduire qu'à la mort. Et tout d'abord à la mort du désir (qui n'a pas mangé trop de chocolat jusqu'à ne plus pouvoir en regarder une tablette ?).

Il est intéressant d'observer que les grandes plateformes (Amazon et Cie), proposant déjà tout ce que l'homme capitaliste peut désirer, organisent désormais leur promotion sur les délais de livraison. Pourquoi ?

D'où provient, chez l'homme moyen moderne, ce besoin grandissant d'obtenir tout ce qu'il désire, et ... de plus en plus rapidement ?

Ne serait-ce pas (entre autres) parce que la nécessité de combler quelque chose se fait elle aussi de plus en plus pressante ?

Un «capitalisme pulsionnel» s'est mis en place, bannissant le refoulement (mécanisme inconscient contre les pulsions difficiles à supporter pour la conscience), ouvrant toute grande la Boîte de Pandore des pulsions (force biologique, état d'excitation... exemple : pulsion sexuelle, pulsion de meurtre,...).

Tout serait dorénavant possible.

Toute limite ressentie comme une atteinte à la liberté individuelle.

Et en avant la croissance (nécessaire à toute cette folie) !

Et en avant la sur-consommation et les sur-profits !

Et en arrière la bio-diversité, les écosystèmes, un véritable développement poétique humain.

Et bien non !

Tout n'est pas possible et l'humanité en fait depuis quelques décennies (mais, pas assez vite), le constat.

Le règne déchaîné des passions (terme parfois employé pour pulsions, notamment en philosophie), conduit au même résultat qu'une répression de celles-ci : au néant .

Alors, pourquoi tout cela fonctionne-t-il ?

19

Désir et besoin.

Tuer le désir ?

Se constituer comme source de soi-même est un processus singulier, personnel, sans modèle.

Et pourtant les librairies regorgent de bouquins de développement personnel, écrits par des « coachs », des conseillers en tous genres... énorme business.

Le système capitalisme aime le développement personnel. Du moins, une certaine forme d'icelui.

Ne fait-il pas, par exemple, la promotion de la méditation ? Ne permet-elle pas (également) à l'homme moyen moderne de supporter l'insupportable, et d'être encore plus performant dans un monde déshumanisé ?

Nous l'avons vu, le système capitaliste transforme les désirs en besoins, les rend vitaux, urgents. Mais la transformation reste fictive, ne concerne que l'importance et l'urgence données à l'objet. Au fond, le désir reste désir.

Il a simplement été manipulé. De fait, il ne connaît ni apaisement, ni satisfaction. Il est infini (sans cela nous deviendrions des pierres). Chacun peut le vérifier qui a acheté un objet un jour et ne le regardera même plus quelques jours après, l'envie d'un nouvel objet se faisant alors sentir, surtout si l'on va mal (merci Amazon !).

La recherche de singularité, d'autonomie, nécessite de s'extraire des tendances égoïstes, de s'ouvrir à l'altérité (la sienne et celle des autres), d'apprendre à se connaître, à connaître son désir.

Des millions d'êtres croient vivre selon leurs désirs et, de plus, confondent jouissance (immédiate, non pérenne) et satisfaction (pérenne, apaisante, harmonieuse). Il est important pour le système marchand qu'il y ait jouissance immédiate, mais que la satisfaction apaisante ne soit jamais au rendez-vous.

Et cette jouissance doit s'afficher, s'exhiber (sinon, à quoi bon?).

Jean-Pierre Lebrun écrit : « *Nous sommes passés d'une civilisation basée sur le renoncement à une civilisation basée sur l'exhibition de la jouissance* ».

Charles Melman écrit : « *les sociétés contemporaines sont passées d'une économie du désir régulée par la rareté et l'interdit, à une économie de la jouissance qui correspond au besoin illimité de trouver une satisfaction immédiate dans les objets qui existent en abondance...* ».

Le désabusement doit être continu. Le système se pérennise ainsi, promouvant sans cesse de « nouveaux » objets de jouissance (et de compensation-consolation, nous verrons cela au chapitre Consoland).

Un exemple parmi d'autres : la montre « connectée ».

En avons-nous vraiment besoin ? Ne pouvons-nous pas nous en passer ? La fabrication d'un désir-besoin n'est-elle pas ici, flagrante ? Alain Souchon écrit : « *On nous inflige des désirs qui nous affligent...* ».

Le système marchand inflige, mais la demande ne vient-elle pas (trop souvent) d'une grande partie des « foules sentimentales » ?

La jouissance permanente exhibée à tous les coins de rue, finit par tuer le désir. L'hyper-sollicitation permanente entraîne indifférence, apathie, hébétude... Le pire ne serait-il pas d'être comblé ? (l'objet dont je crois avoir absolument besoin arrive chez moi dès que je l'ai commandé (Amazon, bientôt), rejoignant bientôt un tas d'autres objets abandonnés).

Que signifie le succès d'Amazon et des autres plateformes ?

Pourquoi la consommation de drogues (autorisées ou pas, et de plus en plus puissantes), et les dépressions sont-elles en augmentation ?

20

Désir et besoin.

Envier et imiter.

L'e-monde (prononcer immonde) capitaliste propose à ceux qui ont déjà les moyens d'assurer leurs besoins vitaux (et même aux autres en leur ouvrant moult crédits), une jouissance permanente, un hédonisme de supermarché, une « joie de vivre » basée sur des achats sans limites.

C'est : « *le bonheur à tempérament* » (Raoul Vaneigem).

Il s'appuie sur la nature pulsionnelle de l'homme. La pulsion ne sait pas ce que veut dire interdit ou limite.

Les besoins de première nécessité étant assouvis pour le plus grand nombre, celui-ci s'équipe « au-delà » et... sans limites (« parce qu'il le vaut bien », « parce qu'il est unique », « parce qu'on n'a qu'une vie »...). Chacun enviant et imitant les autres (avec des exceptions ici ou là, j'y reviendrai).

Pour tenter d'être soi, il faut avoir imité.

Nous l'avons tous fait dans l'enfance et l'adolescence. L'enfant grandit essentiellement par mimétisme, en observant les adultes.

L'ennui est que nombre d'enfants continuent à le faire longtemps après l'adolescence. Ces « adulescents » (refusant de grandir, de se responsabiliser) sont de plus en plus nombreux. Personnalités « faibles », voire inexistantes, ne pouvant qu'imiter les autres (qui en font de même le plus souvent).

Voici le jeu des rivalités sociales (qui existe depuis longtemps) érigé en rapport social unique. Mon voisin me toise du haut de son SUV, j'en aurai un aussi. Caprice d'enfant au supermarché... Ils sont appelés à grandir, grandir, grandir (les SUV, pas les enfants).

Chacun se met à envier, à jalouser ce que l'autre a, ou semble avoir.

Ne semble-t-il pas profiter plus (que moi) de la vie ?

N'a-t-il pas l'air plus décontracté (que moi) ?

Cela ne lui permet-il pas de supporter mieux (que moi) la difficulté à être, les peurs, les souffrances, l'éphémère, l'angoisse...?

Cela provient peut-être de cette période de l'enfance où le petit d'homme découvre la jalousie en comprenant que sa mère n'appartient pas qu'à lui seul et qu'il peut donc perdre son attention, son amour, voire mourir.

Si les « adulescents » ont bien sûr d'autres causes (et conséquences, j'y reviendrai) et ne sont pas les seuls responsables du capitalisme, la rivalité mimétique est une des principales armes d'icelui pour se pérenniser.

L'adulescent (souvent ex-« enfant-roi ») n'est pas quelqu'un qui désire ardemment continuer à faire exister l'enfant en lui, poétique

plutôt sympa et qu'on ne voit guère sur les visages des politicien(ne)s professionnel(le)s.

Certain(e)s donnant même l'impression de n'avoir jamais été enfant...

Avez-vous essayé d'imaginer Juppé, enfant... Difficile non ?

L'« adulescent » refuse de grandir, de devenir un adulte autonome, singulier, ayant des droits mais aussi des devoirs. C'est ce dernier terme qui coince, vous vous en doutiez et j'y reviendrai. L'homme capitaliste rêve d'être traité en enfant.

Le système capitaliste adore et encourage les êtres infantiles (comme le faisait la religion autrefois).

Ne sont-ils pas facilement domesticables ?

21

Hiérarchie de domination et hiérarchie de fonction

*« Le monde se divise en deux catégories,
ceux qui ont un pistolet chargé, et ceux qui creusent.*

Toi, tu creuses... »

(Le bon, la brute et le truand)

Hiérarchie de domination.

Lorsque j'habitais en Lozère, le maire de la petite commune du coin faisait s'asseoir ses visiteurs dans un fauteuil tellement défoncé qu'on y disparaissait jusqu'au cou.

Le faisant paraître plus grand. Hiérarchie de domination.

Fauteuil, talonnettes, gros SUV, moto qui fait beaucoup de bruit, grande gueule, fric, apparences... nombreux sont les artifices (souvent ridicules et/ou insupportables) qui permettent de regarder les autres d'en haut, de ne pas passer inaperçu, de se croire plus puissant qu'on ne l'est (de se rassurer ?).

Comment en 2024, cela peut-il encore fonctionner ?

Comment expliquer que tant de leaders (ce qu'on appelle dans les médias : l'« élite »), de présidents de ceci ou cela (dont la médiocrité ne cesse d'étonner) aient encore autant de succès ?

Les hommes seraient-ils irrémédiablement cons ? (début de réponses sur ce sujet enthousiasmant dans la rubrique « bêtise », un peu plus loin).

Mais je m'égare.

Hiérarchie de fonction.

« *En matière de souliers, je reconnais l'autorité du cordonnier* » écrit Bakounine.

Je pratique modestement l'Aïkido, discipline martiale sans coup porté, sans compétition, basée uniquement sur la défense. Art martial non violent et donc... oxymore. Mais, bel oxymore.

Pratiquant l'Aïkido (qui se pratique sans souliers), je respecte quiconque a à m'apprendre, à me diriger, fût-il (elle, iel) plus jeune que moi, rejoignant en cela Bakounine et ses souliers.

Hiérarchie de fonction.

Le maire que j'évoquai plus haut accéda à une plus haute responsabilité puis disparut des mémoires, sort de l'immense majorité de celles et ceux qui croient qu'on ne les oubliera jamais.

A ce propos, la pensée de Mitterrand me manque terriblement. Pas à vous ?

Je rappelle pour la jeune génération que François Mitterrand fut un homme politique français qui milita aux

« Volontaires Nationaux » mouvement de la jeunesse de la droite nationaliste des « Croix de feu » du colonel Larocque (de gros fachos), puis fut Pétainiste (voir Wikipédia), puis Garde des Sceaux pendant la Guerre d'Algérie où il refusa de gracier des militants algériens (et un français Fernand Iveton, voir Wikipédia) luttant pour l'indépendance de leur pays.

Puis après maintes péripéties il comprit qu'il était de gauche (mais pas trop), ou bien choisit cette option à

« un, deux, trois ce sera pas toi... ». Grâce à cette découverte il accéda à la magistrature suprême (chose après laquelle il courait depuis longtemps) où il se heurta au « mur de l'argent » (comme tous les « fauxcialistes », François Hollande dernièrement...), faute sans

doute de n'y avoir point frappé assez fort. Il entreprit alors de faire grimper le F-haine de la famille Lapeine dans les sondages. Seule la mort l'empêcha de continuer cette fabuleuse odyssée au terme de laquelle, Dieu seul sait (et il ne nous le dira pas) où il aurait abouti (Mitterrand, pas Dieu). L'immense majorité des écoliers ne sait déjà plus qui il fut. N'est-il pas bon de rappeler la vie des « grands hommes »?

22

Ni dieu, ni maître ni contremaître ?

La question de la **domination** est centrale, elle se pose partout. Partout et à tous les niveaux, des femmes et des hommes (et d'autres genres) se lèvent chaque matin bien décidé(e)s à tirer profit des autres, à les dominer physiquement, moralement, financièrement.. Jusqu'au prolétaire qui pourra dominer et battre sa femme ou son chien. Partout de grands et petits cheffaillon(e)s essaient de profiter d'une parcelle de pouvoir sur le dos des autres. Chacun en fait le triste constat régulièrement. Le nazisme n'aurait pas été possible sans cette engeance. Pas étonnant alors que nous ne puissions pas nous débarrasser du système capitaliste. Il se nourrit de toutes les formes de domination, n'en n'est que la partie émergée. Jacques Prévert écrit : « *Ce n'est pas donné à tout le monde de ne pas monter en grade* ». Celui ou celle qui se soumet n'est pas forcément sans personnalité, c'est que bien trop souvent il la nie. Qu'il se sous-estime. Le besoin d'être « guidé » en découle. Les peuples n'ont eu de cesse d'appeler au pouvoir des « petits pères des peuples » (on donna ce surnom à Staline par exemple) et ça continue...

Le besoin de chefs dominants repose sur des besoins infantiles de rassurement, sur la fascination, l'abandon de toute forme de pensée et une foule de besoins irrationnels.

Les chefs (petits ou grands), quant à eux, cachent difficilement la dimension pathologique de leur agitation et tentent (désespérément) de se soigner sur le dos des autres.

Paul Valéry écrit : « *Un chef est quelqu'un qui a besoin des autres* ».

Immatures, soumis aux caprices de leurs égos, de leurs pulsions, les « dominants » tentent de compenser une carence identitaire, des manques, des peurs, un sentiment de vacuité, en faisant porter aux autres leurs problèmes.

Des millions d'êtres souffrent quotidiennement de la souffrance d'autres êtres. Et si peu se savent malades !

En 2024, Poutine et Erdogan (pour ne prendre que ces deux exemples de malades, exacerbent le besoin de puissance de leurs peuples (et d'eux-mêmes) en leur servant la fable-nostalgie de la Grande Russie pour l'un, et de l'ancien Empire Ottoman pour l'autre. Et ça marche!

C'est donc à qui aura la plus grosse... tour , le plus grand pays, la plus grande ville (près de chez moi : Frêche et son obsession d'agrandir Montpellier,...), et caetera...

Les États-nations sont en compétition de domination, mais également les régions, les métropoles, les villes, les entreprises...Hiérarchies de l'insignifiance, mais, hiérarchies.

La domination de l'homme sur la femme, a la même origine que la domination actuelle de la Surclasse (et d'une partie des Classes Moyennes) sur les hommes et la nature. Domination et soumission empoisonnent tous les domaines de la vie .

Aparté : en ce qui concerne la Surclasse, rappelons qu'en France, la fraude fiscale représente 80 milliards, les actions au CAC40 ont rapporté 70 milliards et la suppression de l'ISF nous coûte 3,5 milliards, soit au total 2256 € par habitant !... de quoi en finir avec la misère et ramener enfin la retraite à 60 ans !

Ne nous faut-il pas penser **tous** les systèmes de domination ?



PICTOS DE
L'HOMME CAPITALISTE ...

23 - Soumission (partie 1)

L'humain est-il vraiment un être assoiffé de liberté ?

N'est-il pas plus simple de s'en remettre à celui qui parle bien ou fort (on voit ça dans les entreprises, les institutions, les partis, les associations...), à un « homme providentiel », à un petit père des peuples (Staline, Mao, Peron...) ?

L'individu moderne a-t-il vraiment envie d'être responsable ?

N'avons-nous pas tendance à sous-estimer la médiocrité, la bêtise, la peur, la lâcheté, qui poussent des individus à chercher un soulagement à leur mal-être ou leur souffrance, dans des mouvements grégaires et violents, proposant des boucs émissaires ?

En 2024, partout (y compris en Europe) de pauvres types relèvent la tête (et le bras droit parfois), se préparant à devenir bourreaux, violeurs, petits chefs d'un énième Reich.

Bertolt Brecht écrit : « *Le ventre est encore fécond de la bête immonde* ».

Le silence des pantoufles ne prépare-t-il pas le bruit des bottes ?

La guerre de tous contre tous, la distinction permanente entre « winners » et « losers » crée de la souffrance, façonne des êtres fragiles en quête de vengeance, sociale, pulsionnelle, sexuelle... Préd dispose à la barbarie.

La **soumission** est rassurante et reposante mais entraîne un sentiment de vacuité, de futilité.

Rien n'a vraiment changé depuis La Boétie (poète et juriste, 1530-1562) auteur du « Discours de la servitude volontaire ».

Rien n'a vraiment d'importance puisque je ne veux être responsable de rien, pas même de mon destin, se dit l'homme capitaliste.

Tocards

D'où vient cette manie des peuples (avec des exceptions naturellement) d'avoir besoin d'admirer des tocards prétentieux, parfois même, convaincus de leur importance historique... ?

Le besoin d'admirer des tocard(e)s permet-il d'oublier sa propre vacuité (ou supposée vacuité) ?

Permet-il de s'élever, un moment, à leur niveau (ou au niveau qu'on leur attribue...)?

Certains esclaves ne s'identifient-ils pas à leur maître, ayant ainsi le sentiment de participer à leur puissance ?

Le fantasme d'omnipotence (alternant souvent avec celui d'insignifiance) des tocards n'est-il pas une tentative de retourner au sentiment de toute puissance de l'enfance .

N'est-il pas aveu de faiblesse ?

Les êtres les plus généreux, les plus intéressants, ne restent-ils pas, le plus souvent, inconnus ?

L'avenir sera-t-il rose (je ne parle pas du PS), étant donné le nombre effrayant d'enfants-rois glapissants partout pour avoir une « montre connectée » ou un téléphone encore plus plat ?

Les tocards (souvent ex-enfants-rois) sont-ils l'avenir de l'homme ?
A moins que ce ne soient les tocades ?

Les tocards ne sont-ils pas (hélas) ceux qui marquent le plus l'histoire ? Ne s'agit-il pas essentiellement d'avoir les dents longues et de savoir communiquer ?

Leur besoin de puissance (qu'ils ne questionnent pas) n'entraîne-t-il pas beaucoup de souffrance ?

Céline écrit : « *Si les gens sont si méchants c'est peut-être parce qu'ils souffrent. Mais le temps est long qui sépare le moment où ils ont cessé de souffrir, de celui où ils deviennent meilleurs !* ».

Le discours capitaliste coupe les êtres de leur inconscient.

Cette coupure ne les empêche t-elle pas d'interroger et désactiver leur besoin de toute-puissance ?

24

L'homme capitaliste où comment être du côté du pistolet chargé.

Le capitalisme sévissant dans tous les domaines ne pouvait que produire un homme particulier. Un homme ayant adopté son imaginaire. Imaginaire qui, en retour, participe à le pérenniser.

Un homme hanté par l'insignifiance de la vie (même s'il ne le conscientise pas forcément). Un homme pensant que les injustices de notre temps font partie du paysage.

Cet homme particulier (ayant l'air) heureux sous l'ère du Capitalocène (et de l'Anthropocène), développant une véritable subjectivité capitaliste, je le nomme ici : **homme capitaliste** .

J'aurais pu l'appeler « homo capitalismus », mais, n'était-ce pas en faire un peu trop ?

Ce chapitre est important au niveau du nombre de pages qui lui sont consacrées, mais également parce que « l'homme capitaliste » pullule plus vite que le Covid 32 ne le fera à Roissy-Charles de Gaulle. Et surtout parce que celui que j'appellerai **homme moyen moderne** de temps en temps, pour varier les plaisirs, participe grandement à la sottise anthropologique en cours.

Aucun jugement moral ici. Simplement le désir de comprendre.

Je m'inclus d'ailleurs dans ce qui va suivre (et dans le chapitre sur la bêtise et la connerie), n'étant pas un être parfait (si si), il m'arrive parfois d'être un « homme capitaliste » ou d'être très con (ou les deux à la fois, c'est curieux !).

L'homme capitaliste (l'homme moyen moderne)

L'individu est une invention récente. Après des siècles de soumission totale à la communauté, à l'Église, au seigneur local... il apparaît à la Révolution Française.

Chacun est citoyen. Chacun peut dire JE. Chacun peut penser par lui-même. Chacun peut parler à partir de lui.

L'individu souhaite alors se réaliser et devenir maître de son destin.

Dès l'après guerre (la dernière j'espère), une classe moyenne se développe. Une véritable « *moyennisation de la société* » (Alain Accardo) se met en place. Lentement mais sûrement, une nouvelle bourgeoisie composée de petits et moyens actionnaires, de « nouveaux riches », de boutiquiers, de cadres, ... se met à vouloir faire en petit (ou en moyen...) ce que les très riches (la Surclasse) font en grand.

Le phénomène est ancien mais se révèle surtout pendant les « trente glorieuses », les années 50,60,70.

Les besoins vitaux étant résolus pour une partie des classes moyennes, elles peuvent désormais passer à autre chose (d'autant que les questions existentielles surgissent alors, nous le verrons).

Rappelons à ce propos que les pauvres (de plus en plus nombreux dans notre beau pays) n'ont guère le temps ni l'esprit à s'adonner à semblable activité, étant bêtement occupés à tenter de survivre (mais

n'est-ce pas de leur faute s'ils en sont là ...?), et n'étant pas abonnés (pour de basses raisons pécuniaires) au Figaro-Bourse...

Ajoutons tout de même, pour ne rien oublier, qu'une bonne partie d'entre eux rêve plus à devenir riche qu'à une société juste et tendre, débarrassée du capitalisme (le vote massif vers les droites, les surendettements pour acheter des gadgets ou une grosse voiture, les millions de tickets de loteries...).

Imaginaire capitaliste VS Monde juste et tendre : 1/0 ?

25

L'homme capitaliste devient ce qu'il a.

Pour une partie des Classe Moyennes, le luxe de la Surclasse est devenu le but à atteindre (ou à approcher), une nécessité vitale, le programme de toute une vie. L'imaginaire capitaliste, son rêve de réussite (financière) personnelle, l'emporte (pour l'instant) sur tout autre espoir ou utopie.

Pour l'« homme capitaliste » (« homme moyen moderne »), la poursuite de ce but (ce qu'il nomme : les plaisirs de la vie) passe alors essentiellement par les propositions du système marchand.

Plaisirs tarifés. Objets tendances, voyages en avion, croisières, intérieur tendance, anneau dans un port, grosse voiture, grosse maison ou appartement... et renouvellement incessant d'iceux.

L'« homme capitaliste » (qui a les moyens financiers adaptés à l'imaginaire capitaliste) consomme ardemment des signes ostentatoires pour se prouver qu'il « réussit », et le prouver aux autres (sinon, à quoi bon ?). Un formidable business répond à ces demandes.

Je dois faire ici un petit aparté.

Lorsque je parle d'homme capitaliste, il va de soi qu'il peut s'agir d'une femme. Élevé par des féministes, j'ai longtemps cru que la femme était l'avenir de l'homme (Aragon). L'observation lucide m'oblige à constater qu'hommes et femmes sont égaux jusque dans la bêtise et que l'avenir se présente mal pour tous les sexes.

Depuis quelques décennies, le capitalisme engendre une personnalité particulière, hyper-narcissique et très prédatrice (les « *mangeurs d'hommes en 4x4* » de Gilles Chatelet).

Être ou paraître telle était la question. L'homme capitaliste a choisi. Il préfère paraître, il devient ce qu'il a. Plus il a (ou semble avoir), plus il est respecté par le grand nombre (et pas seulement les banquiers).

La société du spectacle (société des apparences) se met en place.

Un « *snobisme de masse* » (l'expression n'est pas de moi, je la trouve si vraie) apparaît. C'est à qui sera le plus tendance, le plus « VIP ».

Les bistros où l'on pouvait taper une belote deviennent des « cafés lounge » (ou de faux cafés anciens).

On s'y raconte son dernier voyage dans un pays lointain où les habitants sont si charmants et accueillants malgré leur pauvreté, et la piscine si humide...

Bref, la frime s'installe partout, au point qu'il devient difficile de trouver quelque chose d'authentique (le faux authentique branché se développant plus vite que le Covid dans une rave party à Ibiza).

Au sein de ces classes de nouveaux riches, l'idée (très états-unienne) « les pauvres sont pauvres parce qu'ils ne font pas d'efforts pour devenir riches » se répand plus vite que le covid 64 le fera.

Au sein de ces classes, se propage un mode de vie construit sur l'égoïsme, la destruction des écosystèmes, l'augmentation exponentielle des extractions, de la pollution, de l'exploitation d'une main d'oeuvre lointaine et quasi-esclave, et j'en passe et des pires !

Qui peut encore penser que les très riches sont les seuls responsables de la destruction de notre vaisseau ?

L'homme capitaliste le nez dans le guidon

L'homme capitaliste ayant intégré les valeurs du capitalisme, accepte avec enthousiasme d'être considéré comme une entreprise.

Formidable bond en avant, n'est-il pas ? Jusqu'à présent on apprenait bêtement à vendre sa Force de Travail (Marx), nous voici sommés de devenir tous entrepreneurs... Toujours plus fort !

Après le monde-entreprise, l'état-entreprise, l'hôpital-entreprise, l'école-entreprise, voici l'individu-entreprise ! En cas de litige, s'il est syndiqué, pourra-t-il s'attaquer lui-même aux prudhommes ?

Son mode de vie repose sur une misère lointaine (sans cela il aurait, peut-être, des difficultés à dormir) qui entraîne d'énormes extractions de matières premières, de misère et de pollutions.

Mais il pense (pour pouvoir continuer à soutenir son statut, rouler en SUV électrique et prendre l'avion comme on saute dans un bus) que la technique trouvera la semaine prochaine, dans quinze jours au plus tard, des solutions techniques à tout ça.

Observons qu'il se clone à l'infini (un sociologue avisé parle de « yaourtière à hommes moyens »). Il ne s'intéresse plus aux grandes entités de sens, aux grands récits que furent l'histoire, la religion, l'espoir révolutionnaire,... Passé et futur ne font plus sens.

Seul compte le monde d'aujourd'hui, celui des apparences qui doivent être de plus en plus... apparentes.

Il ne s'agit plus que de construire une image de soi, pour soi et surtout pour les autres.

L'« intérieur » de ce qu'on est (mais y eut-il quelque chose ?) n'a pas d'importance. En système capitaliste, s'estimer, se réaliser, devenir maître de son destin, se résume à ça.

Apparemment.

Car la dépression guette sa proie dans l'ombre, prête à fondre sur le winner comme le Covid 62 le fera sur les passagers du vol n° 6003 en provenance de Mars.

Les choses du pognon seraient-elles insuffisantes ?

Tout devrait-il avoir un retour sur investissement ? Jusqu'aux relations amoureuses ?

Comment concilier les comportements violents inhérents au système et les sentiments tendres ? Schizophrénie ?

Au fond de nombreux hommes capitalistes, la vie résiste comme une fleur dans une fente du béton (d'une centrale nucléaire ?).

Quelque chose demande à vivre vraiment.

Pas assez fort, pour l'instant.

Pour l'instant l'homme moyen moderne a le nez dans le guidon comme les coureurs du tour de France à l'époque où ils se dopaient (Ah ! On me signale qu'ils ont toujours... le nez dans le guidon).

D'ailleurs, l'homme capitaliste se dope aussi (et de plus en plus), la course aux apparences est épuisante, la compétition de tous contre tous est rude, la société capitaliste, de plus en plus violente.

Pour l'instant l'homme capitaliste se passionne pour des millionnaires tapant dans une baballe dans des stades que des centaines d'esclaves modernes ont construits jusqu'à y laisser leurs vies.

Dans le film de Jean-Jacques Annaud, Coup de tête (1979), le maire du village (Jean Bouise) qui est aussi patron de la grosse boîte locale (!) et président du club de foot local (!), déclare à quelqu'un :

« J'entretiens onze imbéciles pour en calmer huit cents ».

Qu'ajouter ?

27

L'homme capitaliste, tripalium et bougisme

L'homme capitaliste est donc très occupé. Sur-occupé.

En balade en Aveyron, j'avais rencontré un aveyronnais (jusque là rien de surprenant) qui avait collé un bandeau sur la vitre arrière de sa camionnette: « n'oublie pas de respirer ! »

Quelle belle inspiration !

Quel beau résumé de l'époque !

Pour l'homme moyen moderne (l'« individu capitaliste », quelque soit son genre), le sentiment d'estime de soi est lié à sa valeur marchande, à sa capacité à consommer (et produire) et à tenir une place au sein de l'immense classe moyenne, dans un milieu particulier, auquel il s'identifie.

Le slogan du grand philosophe Sarkozy (dont la pensée nous manque autant que celle de Mitterrand, rappelons le) « *travailler plus pour gagner plus* » lui va comme un gant. L'homme capitaliste s'agite, en oublie de respirer. Il est d'ailleurs désormais considéré comme une ressource, parmi d'autres. Comment a-t-on pu en arriver à créer l'acronyme « DRH » (directeur des « ressources » humaines) ?

L'économie, qui ne devrait être qu'une partie de nos vies, l'occupe totalement. En faisant de la richesse économique la seule richesse, la mesure de tout, le capitalisme (et les hommes capitalistes) prépare(nt) la barbarie.

Il s'agirait donc de travailler toujours plus ?

Travailler plus et vivre moins (le temps de travail réel a diminué mais pas celui qu'on y consacre, embouteillages, crédits pour payer l'auto,...).

Friedrich Nietzsche écrit : « *Celui qui ne dispose pas des deux tiers de sa journée pour lui-même est un esclave, qu'il soit d'ailleurs ce qu'il veut : politique, marchand, fonctionnaire, érudit* ».

Pas étonnant qu'il faille toujours bouger plus, et toujours plus vite.

Insatiabilité pathologique des grands actionnaires (la Surclasse).

Insatiabilité pathologique des petits actionnaires (parfois de leur propre entreprise...).

Toute la société (ou presque) se met à courir pour gagner plus et paraître plus. La lenteur est aujourd'hui synonyme de faiblesse. La vitesse, de puissance, de force, d'énergie. Rouler lentement (même quand on risque de blesser des piétons) est désormais perçu comme a-normal. En ville, ceux qui ont délaissé la voiture pour une trottinette électrique, frôlent les passants à 40 km/h ...

Dans cette société de la vitesse, de la frénésie, de l'urgence, de l'immédiateté, l'emploi du temps de l'homme moyen moderne (et celui de ses enfants) est très chargé.

Pas de place pour la paresse, la rêverie, la surprise, l'inattendu, la tendresse, l'amour... qui demandent du temps, de la lenteur.

Tout doit être planifié. On nous dit même comment nous vivrons dans 10 ans, dans 20 ans... Terrifiant !

Pour ne pas tomber (?) l'homme capitaliste s'agite en permanence.

Il « consomme » des objets, des êtres, des expériences, fait le plus de choses possibles (cela lui donnant l'impression de vivre intensément), « optimise » son « capital temps ».

Pas question de s'ennuyer.

Tahar Ben Jelloun écrit : « *l'ennui quand il devient maître du temps joue au révélateur* ». Et ce qu'il révélerait ne serait, peut-être, pas très agréable!...

Agité, joignable partout et à tout moment, l'homme capitaliste a toujours peur de rater quelque chose.

N'est-ce pas le cas ?

28

L'homme capitaliste

*« Toujours courir pour gagner vie,
quand bien couru, vie est foutue »*

Roland Topor

Pierre Desproges écrit : « *De très nombreuses personnes parviennent à supporter la vie en s'agitant pour oublier. C'est ainsi que certains sont champions de course à pied, président de la République, alcoolique ou choeur de l'Armée Rouge. Autant d'occupations qui ne débouchent évidemment sur rien d'autre que la mort mais qui peuvent apporter chez le malade une euphorie passagère ou même permanente chez les imbéciles notamment* »

J'ai un indubitable (ce n'est pas un gros mot) scrupule à ajouter quelque chose.

Vite !

Vite, il faut qu'il se passe quelque chose !

N'importe quoi plutôt que rien !

Le temps est devenu une marchandise, il faut « l'optimiser ».

Temps du travail, temps de la conso, temps de l'évasion (nous serions en prison?)... temps de la survie.

Je regarde les infos, un homme descend du TGV, il trouve que ça « rame » (ce qui peut paraître normal dans le vocabulaire SNCFien). Il vient d'apprendre qu'on prépare quelque part des trains qui fuseront à 800 km/h. Devant la caméra, il se demande ce qu'on attend pour les mettre en branle (pardon, je ne sais pas ce qu'il m'arrive...). Pour sa part, en ce qui le concerne, pour ce qui est de son avis, il a hâte d'être pressé de vite monter rapidement dedans ! Ouf !

L'immobilité est perçue comme la mort, le mouvement et la vitesse comme la vie. Il faut aller vite, toujours plus vite. On finit par aller vite tout le temps, sans même savoir pourquoi !

Pour dépasser les autres (ou ne pas être dépassé) dans la course aux apparences ?

Pour tenter de freiner les angoisses existentielles (ne ressurgissent-elles pas sans relâche...) ?

Le sport de compétition professionnel (très apprécié par le grand nombre) porte les mêmes valeurs atroces que celles du monde du travail (être prêt à se droguer, à s'épuiser, pour gagner plus), celles de l'aliénation humaine (quasi) généralisée.

Épris de vitesse, l'homme moyen moderne (l'homme capitaliste), l'est aussi de bruit.

Notre civilisation est de plus en plus bruyante.

Tout plutôt que le silence !

Tout ce qui va vite (et en plus fait vroom) est admiré.

Plus (ou presque) de lieux publics où il n'y ait pollution sonore (en plus des autres).

Certains cafés où on pouvait se retrouver (j'aime les bistros, les vrais), nous agressent le système auditif et l'entendement avec des programmes débiles de la TNT, ou les éructations d'un présentateur

de radio pour décérébrés, ou les vociférations d'un rappeur à gourmettes.

Motard, l'homme capitaliste a fait monter un pot d'échappement très bruyant (pourtant interdit...).

Sentiment de puissance, d'avoir enfin quelque chose entre les jambes.

Deux mille personnes réveillées ou dérangées par un seul type ayant besoin de se rassurer !

Regards approbateurs ou désapprobateurs. L'important n'est-il pas d'être regardé ?

Et peu importe que ce soit grâce à des talonnettes ou du boucan.

Et je ne vous parlerai pas des pollutions lumineuses...

Il n'y a pas que le capitalisme qui nous pollue la vie.

Les hommes capitalistes ne le font-ils pas, également ?

*J'ai rencontré l'homme
moyen moderne*



L'évaluation (peut mieux faire)

Les hommes se sont toujours comparés, jugés, évalués, affichant de façon ostentatoire et diverse, la marque de leur prétendue supériorité. Ici un imposant tas de fumier. Là une génoise à plusieurs rangées de tuiles en bas du toit.

Des palmiers devant la maison, une (ou plusieurs) tour(s) d'angle, une grosse voiture, un yacht...

Aujourd'hui, l'évaluation a envahi tous les domaines.

Prenant comme justification qu'il faut bien rendre compte de son activité (et « optimiser » les coûts et la qualité des services), tout est chiffré, quantifié, jaugé, noté. Jusqu'à l'excès.

Cette activité est désormais de plus en plus répandue au sein même de la population.

On évalue tout, restaurants, garages, hôtels, hôpitaux, écoles, conducteur d'un véhicule de co-voiturage, toilettes d'une station-service... ça en devient ridicule.

On ne peut plus rien faire sans être sommé de mettre une note (au moment où j'écris ceci, on me demande de noter le garage où je viens de faire faire la révision de la Dacia... et d'autre part, on me demande de noter la personne que j'ai eue au téléphone...).

Il est intéressant de noter (...) que certaines appréciations n'ont jamais d'effet.

J'ai plusieurs fois émis des avis (avant d'abandonner) sur la déshumanisation au sein des administrations et de la plupart des entreprises (impossible d'obtenir quelqu'un au téléphone, renvois interminables vers des robots... tapez 1, tapez 2, tapez 3...), sur la difficulté pour certaines personnes âgées à manipuler un ordinateur (quand elles en ont un!) et donc, à pouvoir bénéficier d'une vie « normale »... Pas de réponse.

Un épisode de la série « Black Mirror » (série d'anticipation montrant la projection à quelques années de nos folies actuelles) montre une société où les hommes ont fini par se noter (se « liker »)

les uns les autres, en permanence, avec leurs Smartphone lorsqu'ils se croisent.

Méfiance et hypocrisie règnent, chacun surveille chacun. Faux sourires. Le climat est irrespirable. Dans ce futur Orwellien, les notes (de 1 à 6) permettent d'obtenir (ou pas) ce qu'il faut pour vivre. Société de contrôle total par les individus eux-mêmes !

Prémonition ? En Chine ce système se met en place. Aucune révolte.

Toujours plus fort : l'« auto-évaluation » est déjà effective dans certaines entreprises (et il ne s'agit pas d'un épisode de Black Mirror). Il s'agit d'être toujours plus compétitif, d'améliorer sans cesse sa productivité.

Capitalisme, croissance et évaluation, un « troupeau » parfait.

L'évaluation participe à une vision managériale inhérente à l'imaginaire capitaliste (tout doit désormais être « géré » comme une entreprise) elle implique une normalisation, une mise au pas, l'obligation d'être conforme, obéissant, servile... Ségrégative, produisant des classements, elle instaure une compétition permanente qui ne peut entraîner que la méfiance généralisée, la destruction du lien social.

Des agences d'évaluation manipulent des chiffres qu'elles font passer pour « évidents » (un chiffre se discute-t-il ?), instaurant une nouvelle manière de voir le Monde, de donner des ordres et de faire de la politique sans en avoir l'air, orientant les institutions, les femmes et les hommes vers l'asservissement.

Ainsi, il ne s'agirait plus que de faire du chiffre, dans tous les domaines d'activité ?

Dictature silencieuse consentie par l'homme capitaliste (qui en devient même rapidement prosélyte), l'évaluation est déshumanisation.

Désormais, un être humain n'est rien s'il n'est pas capable d'être un chiffre dans une compétition quelconque.

« *Jusqu'où cela s'arrêtera t-il ?* » (Coluche)

**Au secours, voilà la cancel culture !
ou comment « éliminer »
celui qui ne vous convient pas
(sans pistolet...)**

Je pensais évoquer la « cancel culture » dans le chapitre consacré à la manipulation, mais je crois qu'elle a également un rapport fort avec l'évaluation.

Pratique apparue aux USA elle consiste à dénoncer publiquement des individus, des groupes, perçus comme ayant offensé un point de vue particulier, une religion, une identité, en vue de leur « ostracisation », de leur « bannissement », de leur « effacement »...

Le phénomène touche principalement des articles sur les réseaux sociaux mais aussi des livres, des pièces de théâtre, des films, des lieux d'enseignement, de réflexion...

Une sorte de boycott dans lequel la personne critiquée est cyberharcelée, menacée de mort, vilipendée dans les journaux, à la télévision,... lynchée publiquement, par des groupe de pression.

Tout débat devient impossible, une seule « vérité » devenant acceptable.

Une « vérité » indiscutable, violemment défendue par des individus (ou des groupes) figés sur une identité ou une croyance censée les définir complètement, et, une fois pour toutes.

Une « vérité » affirmant ainsi sa peur d'être confrontée au réel, à la complexité, au débat.

Une « vérité » ayant besoin d'explications simples, le plus souvent basées sur l'émotionnel.

Une « vérité » refusant tout travail journalistique ou historique refusant de la contrarier, de « l'offenser ».

Une « vérité » affirmant que seul un « exact semblable » peut la comprendre et même... l'évoquer.

Une « vérité » faisant corps avec la personne ou le groupe.

De plus en plus de gens se disent « offensés » dès qu'on ose simplement évoquer leur identité ou « groupe« identitaire » ou croyance (les idées se discutent, une croyance, non...).

Nouvelle forme d'évaluation et de censure, née de mouvements de libération divers se battant pour de belles revendications (féminisme, racisme, genre...) la cancel culture, hélas, empoisonne désormais les rapports humains, partout.

La violence s'installe, des écrivains, des artistes, des cinéastes, des journalistes sont menacés et commencent à s'autocensurer (des groupes de pression ayant fait interdire livres, pièces de théâtre, films,...), des enseignants sont contraints de démissionner...

Forme de censure et de manipulation effrayante, organisée non par un pouvoir politique quelconque, mais par des individus ne se définissant plus que par un critère, sexuel, religieux, culturel, physique,...

Critère censé constituer à lui seul l'identité, jusqu'à l'obsession.

La cancel culture est en passe de devenir une religion (voire pire), elle en a déjà la rigidité idéologique.

Les réseaux sociaux eux, attisent ces débats violents et ces lynchages pour « faire du buzz », donc vendre plus de publicité. N'est-ce pas le fondement de leur existence ?

Deux risques importants :

Chacun peut dorénavant se déclarer « offensé » à la moindre contradiction, et donc devenir très violent... Le pouvoir politique et la Surclasse n'ont plus besoin de diviser pour régner, le peuple se divise tout seul.

Un tribalisme nouveau, constitué de ces identités

« offensées » repliées sur elles-mêmes, se ferme de plus en plus à l'extérieur, voyant les autres uniquement comme de potentiels « offensants»...

Ne sommes-nous pas bien plus que n'importe quel morceau d'identité ?

**« On va pas se prendre la tête ! »
Garçon, l'addiction s'il vous plaît !**

S'agitant sans cesse pour conserver son « statut social » (ou en acquérir un « supérieur»), l'homme capitaliste noyé dans la compétition généralisée, inquiet, fatigué, dépressif, souhaite en fin de journée, qu'«on ne lui prenne pas la tête !».

Il cherche à... « se vider la tête ».

Après une journée harassante (et souvent sans sens), il s'affale devant un écran (plus ou moins grand), dans sa maison (plus ou moins grande), devant l'une des nombreuses chaînes spécialisées dans le vidage de tête.

Mais se vider la tête de quoi ?

Un travail rémunérateur mais souvent sans intérêt (il peut fréquemment être effectué par n'importe qui même quand il est « cadre »), des conditions de travail de plus en plus inhumaines, les actionnaires (dont il fait parfois partie) ne faisant jamais assez de profits... est-ce cela qui remplirait sa tête ?

Je pensais sottement que les livres, le cinéma, les documentaires, la philosophie, l'amour, l'amitié, la poésie, de beaux paysages, un métier intéressant, de belles rencontres... pouvaient remplir la tête.

Bien au contraire, a-t-on jamais assez de temps pour penser à soi-même ?

Pour penser ses choix ?

Pour penser le Monde ?

Le capitalisme ne survit-il pas aussi parce que les têtes sont vides ?

Passe-t-on assez de temps à essayer de se comprendre ?

À essayer de comprendre les autres ?

La pause forcée due à l'épidémie de 2020/2021 a mis en évidence le fait que quand les individus ont le temps de réfléchir, ils commencent à se sentir libres et, quelques fois (environ 9 % au dernier confinement), fuient l'enfer de la compétition capitaliste.

L'homme moyen moderne, par son mode vie, ne se donne pas même le temps d'en penser la vacuité ! Et la roue du temps (et du hamster) tourne.

En 1973, le film « L'an 01 » (que je vous recommande chaudement, si vous ne l'avez déjà vu) de Resnais, Doillon et Gébé l'affichait déjà « *On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste* ».

Le film était né d'une réflexion de Gébé alors dessinateur à la SNCF : « *Non, j'arrête d'aller vendre à trois heures d'ici, aller-retour, huit heures de ma vie* ».

Beau programme qui devrait être celui des années 2020, avant que des populations entières, devant l'ampleur des catastrophes écologiques et sociales, se mettent à courir dans tous les sens et appellent au secours un(e) fasciste classique ou un(e) éco-fasciste (ce qui non seulement ne réglera rien mais en plus, sera moins drôle que « L'an 01 »).

Alors, « se vider la tête » de quoi ?

Des injonctions permanentes auxquelles on obéit (sans vouloir le reconnaître) ?

De s'en vouloir (inconsciemment) de s'être retrouvé prisonnier de la roue à hamster ?

De devoir vivre une schizophrénie permanente, écartelé entre les injonctions du monde de la compétition économique (où « il ne faut pas faire de sentiment ») et la vie, les sentiments, la tendresse, l'amour ?

Cynthia Fleury écrit : « ... *La majorité de ceux qui mènent une vie absurde ne sont pas conscient de ce malheur. C'est la vie qu'on les contraint à mener qui les empêche de voir qu'elle est absurde. Voilà pourquoi ils ne font rien contre elle... puisqu'on les prive de leur autonomie, de la chance de devenir autonomes, ils restent aussi non autonomes pendant leur temps libre. Ils s'acquittent de leur plaisir servilement, tout aussi servilement qu'ils s'acquittent de leur job* ».

Qu'ajouter ?

Cet obscur désir de l'objet

L'homme capitaliste a besoin de s'entourer d'objets, et, d'objets nouveaux, régulièrement. Sensation de re-nouveau, de re-naissance.

Ah ! l'odeur de la voiture neuve !

Quelques fois flottant aussi dans les voitures d'occasion !

Ce que j'appelle ici « objet » (pour la commodité du propos) pourra aussi bien être une voiture qu'une croisière, un voyage en avion, une tablette ou une personne objectivée (transformée en objet).

L'objet, donc, exalte, rassure, donne un sentiment de puissance.

Puissance captée, l'objet prolonge le corps (et l'esprit), le renforce, l'« agrandit », créant, à la manière dont un exo-squelette le fait avec le corps, une « exo-personnalité ».

Voyez sur le parking du supermarché, cet homme qui astique une tâche sur le capot de son allemande (il s'agit d'une berline, pas d'une germaine) pendant que sa femme (qui s'appelle peut-être Germaine ?) fait les courses.

Il est peut-être faible (ou petit, ou soumis, ou impuissant, ou vide à l'intérieur,...) mais la puissance existe et il en capte une partie, se sentant alors mieux (et il lui est normal que ce soit sa femme qui fasse les courses, n'est-ce pas son boulot ?...).

L'objet participe (plus ou moins, selon les individus) à la construction de notre identité.

Mais, produit en masse, rapidement obsolète, ressemblant à tant d'autres, à quelle construction identitaire peut-il participer ? Ne produit-il pas alors une subjectivité commune (oxymore), une subjectivité capitaliste ?

Quelles carences peut-il alors combler ?

Jean Baudrillard écrit : « *L'objet est manipulation de signes* ».

Il s'agit essentiellement de produire un message à destination des autres.

Aux yeux des autres (et de lui-même), l'homme capitaliste est ce qu'il a (ou semble avoir), il abandonne donc progressivement tout ce dont il n'a pas besoin pour s'estimer, et, être estimé par les autres.

Il s'identifie à ce qu'il possède, à ses objets, à ce qu'il a.

Ce qu'il possède devant être renouvelé le plus souvent possible !

Le système capitaliste et l'homme capitaliste conjuguent un seul verbe : avoir.

L'on pourrait m'objecter que verbe avoir et verbe être peuvent parfaitement se conjuguer de concert.

Il suffit de regarder autour de soi pour saisir que c'est très rare et qu'on l'observe surtout dans les cas les plus graves de schizophrénie.

Même si une grande partie des profits capitalistes se crée à partir d'une bulle financière artificielle, cette dernière a toujours ses fondations dans les manufactures, les entrepôts géants, les ports et porte-conteneurs gigantesques, les milliers de jets sillonnant le ciel et les milliers de camions sillonnant les routes,...

Symptômes du mal-être de l'homme moyen moderne.

Au service de l'homme capitaliste, l'objet tente de « combler » quelque chose. Il essaie de compenser des manques et de consoler, sans résultat probant. Car l'homme moyen moderne est inconsolable, ce qu'il tente de « combler » est « incombable ».

En tous cas, pas par des objets.

Dans la vie, les choses importantes sont-elles les choses ?

33

Les bobos

chapitre destiné à me faire des amis.

Homme capitaliste un peu à part, le bobo (bourgeois-bohème) est diplômé et gagne assez d'argent pour acheter un appartement dans un quartier typique (le linge aux fenêtres à Barcelone, la Croix Rousse à Lyon...) et souvent prolo (la vie chaleureuse et authentique qui y grouille l'attire) transformant ainsi des morceaux entiers de villes

(j'ai vu ça à Lyon, Bordeaux, Toulouse, Barcelone, Paris, et on m'en a tant et tant raconté...) en quartiers invivables (hausse des loyers, du prix de l'alimentation,...) pour ceux-là mêmes qui y vivaient jusqu'à présent! Anciens habitants chassés, qui devront alors émigrer vers de nouveaux quartiers où il sera bien difficile de recréer une vie foisonnante.

C'est la « boboisation » ou « gentrification » (du mot anglais « gentry » signifiant petite noblesse anglaise non titrée, par opposition à la haute noblesse titrée).

Une nouvelle hiérarchie urbaine se met en place.

Lorsque tout le quartier est gentrifié, le linge ne sèche plus aux fenêtres et l'ambiance est nettement moins authentique. Je l'ai maintes fois constaté.

Le bobo n'est pas forcément un monstre, il voudrait être proche des gens simples, vivre avec eux... C'est un homme capitaliste un peu à part, il lui arrive même de voter à gauche (mais pas trop).

Le bobo remet rarement le capitalisme en question, il lui demande simplement d'y aller un peu moins fort, de lâcher des miettes, de faire un peu de social (d'où le demi-succès des social-démocraties, des « fauxcialistes », ou des écolos favorables au capitalisme, dans presque tous les pays « développés »).

Le bobo pense t-il qu'il aurait quelque chose à perdre si nous en finissions avec le modèle capitaliste ? Que des trotsko-décroissantobolchéviques viendraient lui prendre des trucs, ou des machins ?

Que son mode de vie serait remis en question ?

Sur ce dernier point, il aurait raison. L'humanité ne sera sauvée que si elle accepte (la partie la plus riche dont il fait souvent partie) de vivre plus simplement (le premier qui me parle de bougies ou de grottes, je lui envoie un copain décroissant collant).

Un souvenir remonte à cet instant. Il n'a peut-être pas de rapport avec ce qui nous intéresse présentement, mais je ne peux résister à l'envie de vous le narrer.

Une vieille dame dit à un jeune homme: « *Vote le plus rouge possible, ça aura toujours le temps de pâlir !* ». C'était, je crois, en

1977 dans le documentaire de Chris Marker « *Le fond de l'air est rouge* ».

Pour le bobo il est plutôt rose pâle (Ah oui, je sentais bien qu'il y avait un rapport !)

Écolo, le bobo pense, le plus souvent, que « capitalisme et écologie peuvent cohabiter ».

Les jours où je suis en forme, je supporte à peu près d'entendre ça.

Les jours où je vais moyen, ça me donne envie d'aller me suicider en respirant près d'un huissier (j'ai honteusement volé cette idée rigolote à Woody Allen).

J'ai des copains bobos. Ils essaient d'avoir une empreinte écologique basse, ils militent à Greenpeace ou Amnesty International, à la FI, certains sont de vrais libertaires. Hommes moyens modernes ils ont compris ce qu'il faut faire (ou ne pas faire) pour laisser à leurs enfants une planète habitable. Ils sont de moins en moins des hommes capitalistes.

J'écris ceci afin que la police sache, lorsqu'elle découvrira mon cadavre, que les coupables font partie de l'aile droite du mouvement bobo.

34

Le tourisme de masse

Il n'y a pas si longtemps, on allait regarder les riches décoller à Orly. La moyennisation de la société, les vols low-cost, ont mis l'endroit le plus reculé de la planète à la portée de tous (y compris des imbéciles), ou presque. On prend l'avion comme on monte dans un bus. Des émissions de télévision, des magazines, vantent des lieux lointains « qu'il faut absolument avoir vu », et des millions de touristes s'y précipitent aussitôt en avion ou en bateau de croisière géant.

Le tourisme de masse qui devait permettre à tous de voyager (le vrai voyageur a presque complètement disparu), de s'épanouir, est devenu une calamité :

Surfréquentation de sites (terrestres et marins).

Menace sur des sites naturels. Poubelles partout (en montagne, au fond des mers,...).

Gaspillage d'eau (un touriste consomme beaucoup plus que chez lui).

Folklorisation des cultures (folklore caricatural, expériences soi-disant authentiques).

Milliers d'avions polluants, déchargeant leurs « cargaisons » sur des aéroports saturé

Centaines de bateaux de croisières (très polluants), déchargeant quelquefois leurs « cargaisons » sur des îles minuscules au milieu du Pacifique.

Déplacement de populations pour pouvoir louer des appartements aux touristes. Ce phénomène s'ajoutant au déplacement de populations dues à la gentrification des quartiers « typiques » (voir « bobos », plus haut).

Disparition de la vraie vie dans les lieux très visités.

Uniformisation des camps de vacances et du comportement du touriste qui souhaite se détendre (la société le crisperait ?) et se divertir plutôt que découvrir une altérité.

Bétonisation de côtes, de montagnes, défiguration de paysages.

Quasi disparition du camping sauvage et du camping naturel, au profit de campings géants équipés comme une petite ville, avec ses commerces et tout ce qu'il faut pour s'occuper en dépensant de l'argent.

Populations locales se retrouvant à « faire la manche » ou à dépendre entièrement d'une manne extérieure (abandon des autres activités, de l'agriculture, de la pêche...).

Influence négative sur le bien-être des habitants et des animaux (pollution, manque d'eau, bruit...)

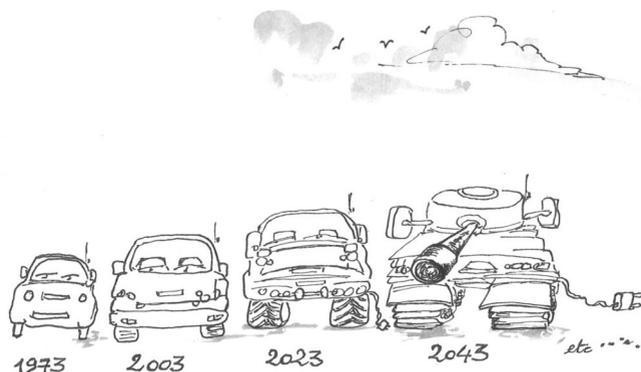
Explosion des selfies devant des animaux sauvages (et explosion du besoin irraisonnable de toucher des animaux fragiles et protégés).

Enrichissement d'une partie des populations et prolétarianisation de l'autre partie.

Montée du tourisme sexuel et des horreurs qui l'accompagnent.

Etc...

Le tourisme de masse est lié à une culture du « toujours plus », au besoin de croire qu'en vivant et voyant beaucoup de choses (et en n'oubliant pas de faire des selfies partout pour se le prouver et le prouver aux autres), on vit intensément, on vit plus...



35

Vol au-dessus d'un nid de doudous

La publicité, dont le budget pourrait résoudre à lui seul le problème de la faim, peut être vue comme distributrice d'une immense sollicitude en promouvant quotidiennement des « doudous pour adultes ».

Doudous pour affronter la vie. Doudous pour affronter la mort.

Doudous sillonnant les mers dans d'immenses porte-conteneurs.

Doudous sillonnant les routes dans d'interminables files de camions.

Doudous remplissant d'immenses entrepôts.

Qui n'a pas son doudou ?

Donald Winnicott, pédiatre et psychanalyste, montra, dans les années 50, la fonction d'objet transitionnel qu'un objet (un doudou)

permettait à l'enfant. L'objet transitionnel sert à rassurer l'enfant quand ses parents ne sont pas là, permet de créer un espace intermédiaire entre présence et absence, crée un pont entre le sein maternel et le monde extérieur. Il permet de supporter l'absence de la mère. Il permet de supporter le noir, le silence...

Le monde capitaliste distribue à l'envi des doudous pour adultes.

Nouveau smartphone, tableau de bord d'une voiture ressemblant à celui d'un Airbus, promotion sur des vols vers les pays chauds lorsqu'il commence à faire froid ...

Les doudous sont partout.

A tous les coins de rue des hommes et des femmes en font la promotion, sourires à élastiques accrochés aux oreilles, et dents plus blanches que le blanc, panneaux publicitaires géants (ceux des associations sont limités en taille...), écrans vidéo géants...

L'homme capitaliste n'a pas grandi, le soir dans sa chambre, il a encore peur du noir, il est dans le déni de sa mort, comme il est dans le déni climatique (on n'envisage pas plus la mort de notre espèce que la nôtre). Ce déni serait sans importance s'il n'avait pas de graves conséquences sur la nature et la vie de tous.

La mort n'existe plus, n'est plus visible.

Les morts sont enterrés ou brûlés dans des zones de plus en plus éloignées des lieux de vie. On ne les veille plus, la mort est désymbolisée, ignorée ou perçue comme une incongruité. Cachez ces morts que nous ne saurions voir ! Le capitalisme organise la cécité des hommes face à leur condition.

En fait, c'est toute la société qui est organisée autour de ce déni.

Pas étonnant que surgissent alors mille sornettes (cryogénisation, transhumanisme, cerveaux déménagés dans des ordinateurs, etc...) censées rassurer le riche ou l'homme moyen moderne « pétant » de trouille, lorsque la mort se rappelle à lui (malgré son argent et tous ses objets).

Des hommes et des femmes (cumulant fréquemment connerie et richesse) se font cryogéniser, pensant (sans rire) être dé-cryogénisé

plus tard, et, naturellement, faire partie de la future « team » dirigeante du pays...

Le capitalisme promet de vaincre la maladie et la mort. Mais dans la réalité il tue sans cesse : vente d'armes, guerres pour piller de nouvelles ressources, polluants et pesticides cancérigènes, destruction des espèces, destruction des écosystèmes, malbouffe, conditions de travail et de vie inhumaines, stress, attaques contre la sécurité sociale, fermetures d'hôpitaux, de maternité...

Le capitalisme porte en germe la destruction de la nature, la mort.

L'homme capitaliste, celui qui a intégré ses valeurs, le pérennise, participe à son œuvre destructrice, et dans le même temps serre très fort contre lui ses doudous par peur de la mort...

Étonnant, non ?

36

L'égo-système n'est pas en danger L'ère du narcissisme généralisé

Histoire (très) rapide de Narcisse:

Jeune homme de la mythologie grecque, doué d'une grande beauté, Narcisse surprend son reflet dans l'eau d'une source et en tombe amoureux. Après une déception amoureuse (ou une punition divine) il meurt près de l'eau, où une fleur portant son nom éclot...

Woody Allen, pour sa part, obligea les gérants d'un hôtel à vider la piscine où il passait son temps à admirer son reflet...

Nous vivons l'ère du narcissisme généralisé.

Puisque le monde est violent et est devenu incompréhensible. Puisque la société semble ne plus avoir d'avenir. Puisque la nature est sans réponse (la technologie et la science guère plus). Puisqu'il se sent remplaçable en tous domaines. Puisque sa vacuité lui saute au visage régulièrement, l'homme moyen moderne, pétri de peurs, se crée une carapace, il se narcissise (sur-narcissise devrais-je dire).

Enfant-roi n'ayant pas grandi, le narcissisme moderne sait tout, veut tout, n'écoute personne.

Tout lui est dû. Il se sent supérieur, prétend n'avoir que des droits et, aucun devoir envers les autres et la société. On le trouve partout, dans les institutions, les entreprises, les familles, et jusque dans les alternatives, les syndicats, les partis, les associations,... où il gonfle de prétention, « gonflant » au passage, pas mal de monde...

Mais, le narcissisme moderne s'il est pénible à côtoyer (beaucoup en font l'expérience quotidiennement), cherche par toutes ses attitudes (ce qui ne l'excuse en rien)... le soulagement.

Il met en place (inconsciemment) des mécanismes de survie psychique, des mécanismes de protection. Agité, blessé, anxieux, insatisfait, il pratique un hédonisme fébrile censé le rassurer.

Un hédonisme, hélas, destructeur pour la planète. Un hédonisme à base de doudous venus des quatre coins du Monde, par porte-conteneurs ou avions cargos. Mais, un « *hédonisme dépressif* » (Marcel Gauchet).

L'homme moyen moderne ne cherche pas (ou plus) à comprendre ou transformer la société, mais à en tirer le meilleur profit (les revendications des narcissiques sont de plus en plus effarantes) et surtout, à ne pas souffrir. Dépassé par les contraintes de la vie en Capitalocène, il joue le détachement et l'ironie, il devient cynique.

Il apprend à paraître et à impressionner (le regard et l'admiration des autres lui étant vital).

Il ne supporte pas, et envie, le bonheur (éventuel) de son voisin.

Il cherche à être associé à des célébrités voire à devenir lui aussi célèbre, même pour un 1/4 d'heure sur une chaîne de la TNT (créées pour ça et en faire de l'argent), ou sur l'un des réseaux sociaux (idem). Évaluant sans cesse les autres, il a peur de l'être à son tour.

L'homme capitaliste, narcissisme moderne, cherche à oublier sa vacuité en affichant une fausse plénitude, un épanouissement de façade, bien souvent... outrancier.

Il voudrait sa vie plus grande... il fait comme si. Notre vaisseau est rempli de « comme si ».

Les relations entre narcisses, dépendant de leurs caprices respectifs, ne peuvent qu'être conflictuelles.
La méfiance ne s'installe t-elle pas alors, et avec elle la solitude, celle qui les accompagne jusque dans les foules ?

37

L'ère du narcissisme généralisé Infantilisation et doudous à gogo

L'enfant ne rêve pas d'argent.

Il ne sait pas encore qu'il devra bientôt, comme (presque) tous les autres dans la société capitaliste, limiter toutes ses dimensions créatrices et poétiques à celle unique et misérable de: travailleur-consommateur.

La société capitaliste propose des doudous à des adultes ayant tué l'enfant en eux, des adultes ayant adopté des rêves d'argent, de pouvoir... l'imaginaire capitaliste. Et, dans le même temps elle infantilise les adultes en les déresponsabilisant, en les privant de parole, en leur proposant de s'occuper de tout, de les rassurer (et assurer...) sur tout, de leur donner le sein en permanence. Un sein regorgeant de doudous manufacturés produits le plus souvent à l'autre bout du Monde (on ne produit plus grand-chose en France).

Un problème, une peur ? Un doudou et au lit !

Merci Amazon...

Étrange double mouvement apparemment contradictoire où sont infantilisés des adultes ayant, dans le même temps, perdu l'enfant en eux ! Et, ça marche !

Les « adulescents » pullulent, l'homme capitaliste accepte avec joie le fait de ne plus grandir, de ne plus avoir de responsabilité, de se laisser guider par les normes, les modes, les tendances, les sondages, le journal de 20 h...

Grandir, devenir adulte, est fatigant, demande courage et responsabilité. **Grandir n'est plus à l'ordre du jour.**

L'infantilisation pourrait passer pour un bienfait aux yeux de ceux qui regrettent avec nostalgie l'enfance, l'insouciance, cette façon légère et poétique d'être au Monde.

Mais le capitaliste ne propose pas d'aider à retrouver l'enfant qui est en chacun de nous, il le détruit.

Le discours capitaliste a fait émerger un nouveau sujet. Un sujet infantilisé refusant l'autorité (il n'y aurait plus de « pyramide ») mais soumis tout de même à une « nourrice » au sein toujours disponible.

Un sujet anxieux et narcissique ayant peur du noir quand vient la nuit (les places et quartiers éclairés toute la nuit dans les grandes cités).

Un sujet acceptant d'être transformé en « grand-enfant », alors même que ses enfants deviennent (de plus en plus jeunes) la cible de campagnes publicitaires de plus en plus agressives (les préparant à devenir à leur tour de bons consommateurs, de bons hommes-enfants capitalistes).

Des petites filles s'habillent comme des femmes (pendant que des femmes s'habillent en petites filles...). Des adolescents restent parfois jusqu'à trente ans chez leurs parents. Parents qui, quelques fois, se mettent à jouer aux mêmes jeux qu'eux, à s'habiller comme eux, à les imiter...

Une société de « l'adolescence interminable », du jeunisme, se met en place. Cette adolescence (fantasmée) à l'âge adulte ne ressemble-t-elle pas, à s'y méprendre, à une dépression ?

François Truffaut écrit : « *L'adolescence ne laisse un bon souvenir qu'aux adultes ayant mauvaise mémoire* ».

La culture adulte élaborée, complexe, riche, disparaît. Elle se trouve de plus en plus privée de son pouvoir de parents.

Des parents renoncent de plus en plus fréquemment à exercer leur autorité (par peur de ne plus être aimés ?), ne savent plus (n'osent plus) dire non. En résulte les enfants-rois ne supportant plus de n'être pas immédiatement satisfaits dans leur moindre caprice...

Des enfants-rois qui en grandissant, ont de plus en plus de mal à supporter les autres, la société.

Une « *société des individus* » (Marcel Gauchet) se met en place.
Une « *société du un par un* » (Jean-Pierre Lebrun) se pérennise.
Quid du lien social, de la politique, du vivre ensemble, de la civilisation ?

38

L'ère du narcissisme généralisé Pour ne pas souffrir, Narcisse se détache de ses émotions

L'homme capitaliste, narcissiste moderne, est en adéquation avec le système. Si le narcissisme est nécessaire au développement humain, le narcissiste moderne a dépassé le nécessaire.

Dans la société du spectacle et des apparences, il évolue avec grâce. Il se voit en héros d'un film où tout gravite autour de lui. Il n'a pas quitté la toute-puissance de l'enfance.

La société capitaliste a engendré des personnalités infantiles, narcissiques et prédatrices, qui, en retour, la pérennisent. Est-ce la conséquence d'un « deuil originnaire » raté (processus psychique fondamental par lequel le petit d'homme renonce à la possession totale de l'objet (sa mère), et par ce deuil, construit ses origines, admet qu'il n'est pas maître de tout) ?

La priorité donnée à soi, l'indifférence aux conditions qui le lie aux autres, modifient ses comportements sociaux. Narcisse moderne, l'homme capitaliste plonge dans l'incivilité.

On peut le vérifier tous les jours sur la route et dans les lieux publics. Tout en étant obsédés par le fait de ne pas y être assez reconnus voire admirés, les narcissistes modernes rejettent pourtant leur appartenance à la société.

Puisque rien n'est compréhensible, rien n'a de valeur, alors, tout se vaut et rien n'a vraiment d'importance.

La tentation nihiliste est grande.

Étranger aux autres, narcissisme le devient à lui-même, et pour ne pas souffrir, se détache de ses émotions. Difficile de se construire, dans ces conditions. Mais, en a-t-il encore le souhait ?

Clôturez ce chapitre (« inclôturable ») par ce qu'on pourrait appeler le « narcissisme anthropologique ».

Quatre grandes baffes (blessures) ont été infligées au narcissisme de la société des hommes :

1 – Au 16^{ème} siècle, Nicolas Copernic démontre que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil et que nous ne sommes donc pas le centre de l'Univers (Bing !)

2 – Au 19^{ème} siècle, Charles Darwin démontre que l'homme n'est pas le centre de la création (Paf !)

3 – Au début du 20^{ème} siècle, Sigmund Freud ajoute une couche en affirmant que l'homme n'est pas « maître en sa maison », mais déterminé par son inconscient (Ouille !)

4 – A la fin du 20^{ème} siècle et au début du 21^{ème} siècle, de très nombreux scientifiques démontrent que l'activité humaine détruit la planète. Qu'une croissance économique infinie est impossible sur une planète finie, qu'il va nous falloir vivre plus simplement (Argh!)

Pas étonnant que des millions de narcissistes modernes se mettent en quête de doudous !

Les doudous des très riches étant simplement plus gros ou brillants (leurs peurs aussi sans doute).

Lutter pour que chacun puisse vivre dignement est justice.

Mais, demander toujours plus de moyens pour acquérir toujours plus de doudous (ce qui signifie jouer dans la cour de récréation du capitalisme) a-t-il encore un sens ?

Les peurs. Où il est bon de rappeler leur création par le pouvoir économique-politique

Le système capitaliste, nous l'avons vu, est co-pérennisé par la Surclasse et nous-mêmes. Principalement par les hommes et les femmes (et les autres genres...) ayant intégré ses valeurs.

La Surclasse et le pouvoir politique à son service créent en permanence, des peurs. Jusque là, rien de nouveau.

Mais, nous le verrons plus loin, nous sommes également très forts pour en créer, sans eux.

La peur est inhérente et indispensable à l'humain.

Sans elle nous traverserions la route sans regarder à droite et à gauche, et nous ferions écraser par un livreur d'Amazon pressé par sa direction (et ses clients, hélas trop nombreux) de livrer rapidement des doudous.

Mais je m'égare.

La peur est instrumentalisée depuis toujours. Les moyens modernes, en décuplent l'efficacité. Journaux télévisés et réseaux sociaux développant longuement les faits divers. Instrumentalisation de la peur du chômage (pour ceux qui ont un boulot). Caméras partout (pas pour nous surveiller, pour... notre sécurité). Instrumentalisation de l'immigration (qu'est-ce que ce sera lorsque des millions de réfugiés climatiques viendront frapper à nos portes, à la porte des responsables de leur exil !) et caetera...

Des peurs sont donc créées sans cesse, et, les solutions qui vont avec. C'est un peu comme ces entreprises qui polluent et ont des succursales qui dépolluent, mais je me re-égare.

Les peurs créées par le système inhibent et rendent con.

Elle font vendre, des assurances, des systèmes de sécurité, des SUV (Snob Ubuesque Véhicule), des 4X4 à pare-buffles, des motos bruyantes, des cités fermées, des armes,...).

Elle font accepter des boulots ignobles, des conditions de travail épouvantables.

Elles détournent l'attention. Elles créent des boucs émissaires, permettant de souder un instant un groupe, un peuple, face à un ennemi imaginaire.

Machiavel l'avait vu : «... *celui qui contrôle la peur des individus, les contrôle* ».

Vous l'aurez compris (si vous êtes parvenu jusqu'ici), je suis de ceux qui considèrent que nous n'évoluerons pas d'un pouce si nous n'admettons pas que le système capitaliste est l'oeuvre de névrosés (psychotiques ?) milliardaires, mais également de millions d'hommes et de femmes névrosé(e)s qui le « kiffent de ouf », jugeant (inconsciemment le plus souvent) qu'il les aidera à avoir moins peur, qu'il les aidera à supporter les questions existentielles.

Tout au long de cet ouvrage, je n'aurai de cesse de rappeler et approfondir cette réflexion. Cela pouvant devenir assez pénible, je ne saurai trop vous conseiller de sauter certains chapitres, voire de vous rendre directement à la conclusion qui à elle seule résume la totalité de cet ouvrage.

40

Peurs et angoisse.

Où il est bon de découvrir que nous sommes (nous aussi) doués pour créer des peurs

La peur (Le Petit Robert) « est une crainte, un effroi, une émotion qui accompagne la conscience d'un danger, d'une menace ».

Exemple : la peur du gendarme (l'insecte).

Il peut y avoir une (des) expérience(s) directe(s) de cette réalité.

La **peur** est supportable, on peut en faire quelque chose (mais que faire du gendarme ?).

L'**angoisse** est une peur très forte n'ayant pas de cause très définie ou bien ayant un « déficit informationnel » (il ne peut y avoir d'expérience directe de cette réalité). Exemple : la mort.

L'angoisse nous plonge dans l'impuissance, elle est insupportable pour le psychisme.

Les hommes passent pas mal de temps à se créer des peurs les uns derrière les autres, à la manière des fortifications de Vauban (ou du Seigneur des Anneaux, c'est comme vous voulez), tout autour du coeur de la citadelle : l'angoisse. Le but (tout à fait inconscient mais très efficace) est d'empêcher que l'angoisse ne soit atteinte..

Aussi, lorsqu'une peur (fortification) disparaît, il est nécessaire qu'elle soit remplacée par une nouvelle.

Nous nous créons ainsi des « peurs-remparts » (ou des tas de problèmes et d'activités stressantes) pour ne pas être atteints par la peur suprême: l'angoisse. C'est un des mécanismes du déni de mort. Déni très répandu, sur tous les continents, et bientôt, peut-être, sur Mars.

Les peurs sont donc organisées par le système et par nous tous (plus ou moins, certes). Et, c'est dommage. Ne pas oublier que nous allons mourir est très créatif (il ne s'agit pas d'y penser tout le temps).

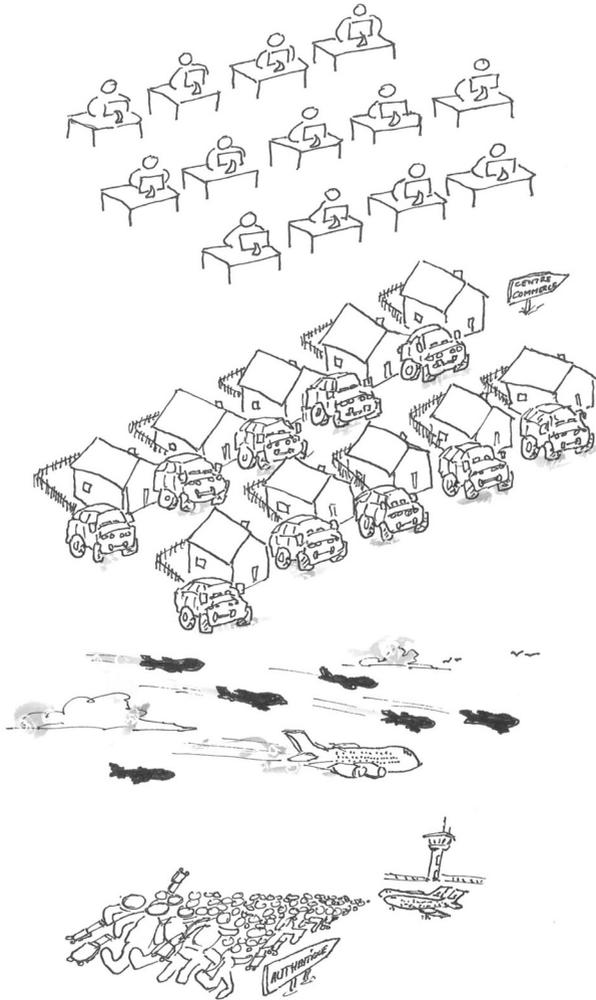
C'est seulement dans la conscience que nous sommes mortels, que nous sommes plus attentif à la vie, pleinement vivants (mais, je radote).

Si les hommes pensaient un peu plus à leur mort, ils refuseraient de courir au bureau tous les matins pour acheter à crédit une maison qui leur tombera sur la tête avant qu'ils aient fini de la payer ! Ou bien d'habiter près d'une centrale nucléaire. Ou bien de regarder un débat LR/PS,...

Pierre Desproges écrit : « *Le but de l'homme moderne sur cette Terre est à l'évidence de s'agiter sans réfléchir dans tous les sens, afin de pouvoir dire fièrement à l'heure de sa mort : « Je n'ai pas perdu mon temps ».*

Mais au fond, la peur de la mort et la peur de vivre ne sont-elles pas liées ?

Une vie inutile ou ratée n'est-elle pas une mort anticipée ?



Peurs et sécurité et gla-gla

On n'élimine pas le fait de mourir, en l'ignorant.

Les femmes et les hommes (et les autres genres) vivent, pour la plupart, comme s'ils n'allaient jamais mourir (ils vont être surpris).

L'agitation contemporaine, l'hédonisme exacerbé, le narcissisme généralisé (et les drogues autorisées ou pas) cachent mal une profonde angoisse, la tentative de la soulager, à défaut, de la faire disparaître. Mission impossible même pour Ethan Hunt.

La tentative de dresser des digues contre le flot qui mène à la mort est vaine.

Derrière l'appel à toujours plus de sécurité, toujours plus d'assurances, se cachent des peurs qui cachent l'angoisse de la mort.

Ce ne serait pas grave si cela ne mettait en danger l'avenir de notre vaisseau et de ses voyageurs.

Freud écrit : « *L'homme civilisé a troqué un morceau de possible bonheur contre un morceau de sécurité* ».

Même si l'État au service de la Surclasse a besoin de contrôler les populations, l'appel à toujours plus de sécurité (alors que nous ne sommes pas plus en insécurité qu'avant) vient également d'elles.

Le sentiment d'insécurité a-t-il, alors, un lien avec d'éventuelles menaces ? De quoi les individus ont-ils vraiment peur ?

Que nous disent ces vieux actionnaires grabataires des grands groupes, qui, jusqu'à leur dernier souffle continuent de spéculer, d'amasser en tremblotant ?

Montesquieu écrit : « *Vous faites bien d'amasser de l'argent toute votre vie. On ne sait pas ce qui peut arriver après la mort !* ».

Si les atteintes aux libertés des 40 dernières années avaient été mises en place en un mois, il y aurait plus de monde dans la rue que pour la dernière coupe du Monde de baballe (enfin... pas sûr).

Une domestication des populations avance en pantoufle lentement là où celle qu'aurait menée la famille Lapeine aurait avancé rapidement en rangers.

L'homme capitaliste veut vivre intensément, « parce qu'on n'a qu'une vie », parce qu'« il le vaut bien », parce qu'« il est unique »... Vivre intensément (en faisant un maximum de trucs et de machins), mais, le plus souvent, sans risque (faut pas exagérer !). **L'homme moyen moderne** appelle le SAMU ou les pompiers au moindre petit bobo (ils n'en peuvent plus). Sa résistance à la douleur physique et psychique fond plus vite que les pôles.

Il (ou elle, ou tous les autres sexes) veut être aimé follement, mais au moindre problème (il ne veut ni souffrir, ni se poser de questions) il zappe (quelques fois par SMS... le/la/... lâche !) pour une autre histoire, sans se demander s'il vient de créer de la souffrance.

Des sites de rencontres proposent la « rencontre sûre », celle où il n'y aura jamais de difficulté, de questionnements, de conflit... Nan ?

Alain écrit : « *L'égoïste est triste parce qu'il attend le bonheur* ».

42

Altérité. Que savons-nous de nous, et des autres ?

Presque rien. Qu'est-ce que cette « étrange étrangeté » (Freud) tapie en chacun de nous ? Ne sommes-nous pas beaucoup plus que ce que nous donnons à voir et à entendre ?

Julia Kristeva écrit : « ... *pressés par le stress, impatients de gagner et de dépenser, de jouir et de mourir, les hommes et les femmes d'aujourd'hui font l'économie de leur vie psychique* ».

Comment développer son individualité, se démarquer des autres, être soi, sans se connaître ? Comment est-il possible que tant d'individus traversent l'existence sans au moins essayer de savoir qui ils sont ? Pseudos-vies, pseudos-singularités.

Pourquoi cette fuite par rapport à soi-même alors que l'homme moderne prétend à la singularité, à être unique ?

Anaïs Nin écrit : « *Nous ne voyons pas les choses comme elles sont, nous les voyons comme nous sommes* ». Et, de plus, sans savoir qui nous sommes vraiment ! Double fausse certitude. Les conséquences en sont désastreuses dans tous les domaines.

C'est que « l'étrange étrangeté » tapie en nous, nous fait sentir que nous sommes différents et plus complexes que ce que nous voudrions croire. C'est que l'altérité en nous, nous dérange. Nous aimerions que ce la soit plus simple, et redevenir l'enfant qui ne se posait pas encore ces questions.

L'homme moyen moderne a peur (avec des exceptions) de ce monde inconnu en lui, de sa propre altérité, de la violence (par exemple) qu'il sent en lui et peut donc supposer chez l'autre.

Comment l'homme (et tous les autres sexes) qui ne cherche pas à se connaître, n'aurait-il pas peur de l'autre ? L'altérité de l'autre nous dérange, elle nous renvoie à la nôtre.

Et cependant, pas de construction personnelle sans rencontrer l'altérité, sans l'autre. Les différences sont sources d'excitation, de questionnements. Elles ouvrent des fenêtres, agrandissent le champ de vision, rendent la vie plus grande, plus colorée, plus riche, plus belle, plus intéressante.

Que dire du refus (actuel) de s'avouer qu'on a besoin des autres (avec des exceptions il est re-vrai)

En Capitalocène, n'est-ce pas s'avouer « faible », incapable d'y arriver seul.

Nos psychés ne dépendent-elles pas de nos relations avec les autres ?
De notre relation à la nature ?

Une société n'ayant d'autres buts que la compétition de tous contre tous, peut-elle porter un projet collectif ?

Peut-elle permettre un authentique développement humain ?

Apprendre à se connaître n'est-elle pas la plus belle des aventures ?

43 - Rencontres ratées

Vivre ensemble ne va pas de soi

J'ai vu trop souvent des hiérarchies de domination (ne pas confondre avec hiérarchies de fonction, voir plus haut) s'installer dans des lieux où l'on affirmait avec force être en dehors du système capitaliste, ou vouloir en finir avec lui.

J'ai vu la soumission et la domination, les problèmes d'égo, renaître dans des syndicats, des partis de gauche, des lieux alternatifs...

Rares étaient ceux qui prenaient ces scories du capitalisme, en considération.

Pendant des années, Brigitte et moi avons reçu au coeur de la forêt, des copains « alternatifs » oeuvrant dans des mouvements politiques, sociaux, écolos... Très souvent nous étions face à des êtres gentils mais incapables d'entrer en relation, d'écouter les autres, de s'intéresser à eux, tant ils étaient coincés dans des problèmes psys apparemment insurmontables, qu'ils n'essayaient pas de travailler, affirmant qu'ils allaient bien ou qu'ils se « psychanalisaient eux-mêmes » !...

Nous les voyions et revoyions « agités de l'intérieur », remuant sans cesse (et naturellement, sans effet positif) leurs problèmes... absents à eux-mêmes et aux autres. C'était lourd. Nous avons souvent besoin de plusieurs jours de récupération, après leur départ.

Rencontres ratées. Dialogue impossible. Nous y mîmes fin en voyant moins de monde.

Comment ces copains pouvaient-ils espérer changer le Monde en allant si mal ?

Lorsqu'on n'a pas réglé ses problèmes après 40 ans, n'empoisonne-t-on pas (un peu/beaucoup) tous ceux que l'on rencontre ?

Le Monde va mal parce que beaucoup vont mal.

Mais le monde des alternatives est également touché.

Certains (et je me sens proche d'eux) essaient de fuir le plus possible ce système violent où ils souffrent. Mais, ayant vécu 25 ans dans les

Cévennes et ayant ensuite réalisé des documentaires pour la Simplicité Volontaire et la Décroissance, j'ai fréquenté beaucoup de ces « fuyards » et me suis toujours demandé pourquoi si peu faisaient un vrai « travail sur soi », quand ils en avaient besoin (je me pose la même question pour les « intégrés »), avec un(e) bon(ne) psychanalyste, si possible, quelqu'un(e) qui sait faire tomber les « résistances » !

Des femmes et des hommes, allant mal, fuient un système inhumain, pensant parfois qu'il suffit de rejoindre une initiative alternative, pour aller mieux. L'ambiance (souvent chaleureuse) suffirait à tout.

Se retrouver entre-eux les préserveraient de sombrer à nouveau dans les pathologies du monde « normal »...

La plupart des alternatives ne travaillent pas là-dessus.

C'est un tort, les tares du capitalisme sont issues des nôtres, et ne disparaîtront pas d'un coup de baguette magique.

Nos problèmes (et leurs éventuelles solutions) ne sont pas d'ordre pratique, nous savons tous ce qu'il faut faire pratiquement/techniquement pour construire un monde plus juste et tendre, mais rechignons à essayer de comprendre les causes profondes de nos comportements qui freinent cette construction.

C'est sans doute pourquoi nous ne progressons pas beaucoup humainement, et pourquoi les changements pérennes sont si rares, et tardent à faire nombre.

Que ne ferait-on pas, pour ne pas « y aller voir » ?

Que ne ferait-on pas, pour ne pas travailler ce qui nous travaille ?

44

Connectés

Qu'est ce que c'est que ce bled où ça ne capte pas ?

Dès l'enfance, le petit de l'homme capitaliste est « connecté ».

Tout ou presque est désormais connecté : voitures, réfrigérateurs, douches, WC, tondeuse à gazon, cordes à sauter, couverts de table, biberons, tétines, bouteilles d'eau, récipients, valises, vélos, robots

cuisiniers, capteurs d'haleine, sous-vêtements, pyjamas,... ça en devient ridicule. Le phénomène se développe à la demande conjointe du business et... des individus. Un monde de SF de pacotille se met en place. De nombreux ouvrages traitent de cette aliénation contemporaine. Ajoutons, pour ce qui nous concerne ici, que dans les domaines de la communication, être connecté:

Est plus facile que rencontrer, de s'engager dans une vraie relation amicale ou amoureuse.

Permet de vivre ensemble... séparément.

Permet de zapper d'un clic une relation, un contact (d'effacer quelqu'un...).

Permet de donner libre cours à sa violence en se cachant derrière des pseudos (les insultes et menaces de mort sur les « réseaux sociaux »). Mais permet d'exister, d'appartenir au e-monde, d'être reconnu voire connu, de satisfaire un peu son besoin de re-connaissance, de narcissisme voire d'égotisme.

La peur de rater quelque chose hante l'homme moyen moderne. Partout « il faut que ça capte ! », malheur aux zones d'ombre. Ses gadgets électroniques, véritables extensions-prothèses (exopersonnalité) sont en veille permanente, sur lui, ou tout près.

Où qu'il soit, il doit être joignable (les gens joignables partout sont-ils les plus intéressants ?).

Il est en contact avec le monde entier et ne connaît pas ses voisins.

Il n'aura fallu que trois décennies pour arriver à cette formidable aliénation!

Aliénation démarrant (hélas) à un âge de plus en plus précoce.

Aliénation tellement profonde que ceux qui ne s'y résignent pas sont presque considérés comme des anormaux, à l'image de ces rares parents qui refusent que leurs jeunes enfants aient un smartphone, ou passent leurs journées devant des écrans !

Aliénation et dépendance vécues comme une liberté.

Fausse liberté vécue comme valorisante, comme l'appartenance à un monde pseudo-futuriste où la technologie est censée enchanter la vie et répondre à tous les problèmes.

Double réussite, de la société marchande et de la société de contrôle. Cette connexion permanente correspond-elle à un progrès dans les relations humaines ?

Michel Serres écrit : « *Le connectif a remplacé le collectif* ».

De temps en temps, le besoin de se retrouver « en présentiel », le besoin de fraternité, refont surface. Outre leurs revendications, les gilets jaunes en furent l'expression. Les alternatives, les luttes sociales et écologiques en sont d'autres, mais nous nous éloignons là des hommes capitalistes et des fiestas Facebook.

Il est intéressant de constater que l'homme capitaliste, s'il vit le collectif comme une corvée, ne peut vivre longtemps loin des grandes villes et s'empresse régulièrement de faire foule en vacances, en fiestas, aux championnats de baballe... La solitude le renvoie à lui-même, ce qui est rapidement insupportable. Il a besoin (même s'il s'en plaint) de l'agitation et du bruit.

L'homme capitaliste « connecté », n'est-il pas comme un poisson dans l'eau, dans les foules inquiètes, frustrées et insatiables de la modernité ?

45

Mêmeté et zombies

L'une des bêtises d'aujourd'hui étant de nier l'interdépendance entre les individus, penser l'articulation singulier/collectif devient urgent.

Ainsi, nous n'aurions plus besoin des autres ?

Dans son film de 2019 « *The dead don't die* », parodie de film horrifique, Jim Jarmusch montre des zombies (devenus tels à cause d'une catastrophe écologique) se traînant à la queue leu leu dans un cimetière, les regards rivés à leurs smartphones... Séquence doublement horrifique !

Les smartphones ne permettent-ils pas à la fois d'être « connecté » à un(e) autre, et de pouvoir le(la) zapper (comme on zappe un film ou un objet) au moindre caprice ?

Ne montrent-ils pas la difficulté croissante qu'ont les individus avec eux-mêmes, avec les autres ? Les smartphones ont-ils fait avancer d'un pouce le dialogue entre les êtres ?

La rencontre avec l'autre nous met au défi de nous connaître mieux. Cette expérience est le plus souvent fuie. L'énigme de l'autre, nous l'avons vu, peut faire peur, elle renvoie à notre énigme intérieure. Le couple qui se ressemble physiquement (et a parfois un chien qui lui ressemble) en est l'un des archétypes les plus drôles.

Dans le film de SF « *Clones* » (Jonathan Mostow, 2009), les hommes ont tellement peur de la rencontre, qu'ils ont créé des clones pour le faire à leur place.

L'altérité dérange. Pas étonnant qu'il y ait fuite dans la « mêmété ».

Le lien social se tricote aujourd'hui dans des communautés (éphémères) de ressemblances. Les individus s'y retrouvent autour des mêmes objets de satisfaction, autour de passions (parfois d'idées) communes, les confortant dans leurs hobbies, croyances, dans leur besoin d'être rassurés, dans leur désir (inconscient le plus souvent) de ne pas se confronter à l'altérité.

La chaleur du troupeau (fut-il d'extrême droite) abolit la solitude, le travail épuisant (ou vécu comme tel) d'avoir à assumer une différence. Comment ne pas y voir l'affadissement de l'imagination, l'ennui répétitif, le repli sur soi ?

Ne finit-on pas par ressembler à la vie qu'on s'est choisie ?

Ne voit-on pas déjà des groupes d'individus se ressemblant tellement qu'ils semblent interchangeable ?

Quelle singularité peut-elle se construire, en fuyant toute altérité ?

Au sein du système de compétition actuel, l'autre est souvent perçu comme un adversaire potentiel.

Les parents qui poussent leurs enfants à être « meilleurs » que leurs camarades en classe (par peur que leurs rejetons ne se retrouvent au chômage, ou ne figurent pas parmi les « winners » ?) illustrent le propos. Il n'est pas question de coopération, c'est chacun pour soi, l'imaginaire capitaliste se pérennise là aussi.

Hannah Arendt écrit : « *L'ouverture à autrui est la condition préalable de l'humanité* ».

Les alternatives sociales et écologiques, l'amitié, l'amour, ne sont pas du goût du capitalisme, les individus n'y sont plus divisés, ils retrouvent le chemin de la coopération, de la confiance, de l'entraide, de la gratuité.

Ce qui est désintéressé et authentique donne bien peu de prise à la société marchande.

Ce qui est important a-t-il un prix ?

46

Il en faut du courage

Il en faut du courage pour vivre dans un monde où l'aprémoidélugisme règne.

Il en faut du courage pour supporter la violence du capitalisme et de ceux qui s'y complaisent.

Il en faut du courage pour essayer d'être heureux dans un Monde de plus en plus déshumanisé.

Il en faut du courage pour entendre le mépris des « ruisseurs vers le bas ».

Il en faut du courage pour simplement rester humain.

Pour simplement être gentil.

Il en faut du courage pour entendre certains écolos affirmer que la voiture électrique et le nucléaire permettront à nos enfants de vivre sur une planète habitable.

Il en faut du courage pour voir des occidentaux payer pour tenter de perdre leurs bourrelets sur des vélos statiques devant un écran, pendant qu'à quelques centaines de kilomètres de là, un africain ramène de la mer quelques poissons pour sa famille, sur un vélo fatigué des années 50.

Il en faut du courage pour voir des millions de supporters acclamer des millionnaires taper dans une balle et si peu de monde pour défendre la vie (y compris de ceux-ci).

Pour simplement comprendre que la plupart des êtres souffrent, et n'en point trop souffrir.

Il en faut du courage pour continuer à espérer.

Il en faut du courage pour supporter le coq imbécile qui vous colle dangereusement, perché dans son prétentieux SUV.

Il en faut du courage pour entendre dire que vendre des armes ou des pesticides est nécessaire à l'emploi.

Il en faut du courage pour supporter les petits employés nantis d'un petit pouvoir qui vous empoisonnent grandement la vie.

Il en faut du courage pour supporter la montée des haines racistes.

Il en faut du courage pour observer l'aliénation quasi généralisée et n'y pouvoir rien.

Il en faut du courage pour devenir soi au milieu des modes et des normes étouffantes.

Il en faut du courage pour supporter de voir certains parents encourager leurs enfants à piétiner les autres enfants.

Il en faut du courage aux enseignants et aux soignants pour croire encore à leur mission, dans une société où tout devient marchandise.

Pour supporter de voir se faire tabasser celles et ceux qui luttent pour la survie de l'humanité.

Pour simplement faire des enfants.

Il en faut du courage, et pourtant nous pouvons essayer d'être heureux dans un monde inhumain.

Lucie Aubrac (qui libéra son mari des geôles nazis les armes à la main !) faisait, après la guerre, la tournée des écoles pour qu'on n'oublie pas l'horreur, le fascisme.

Elle affirmait qu'elle n'avait jamais été aussi heureuse qu'à cette époque !

C'était, disait-elle, parce qu'ils pouvaient être arrêtés et tués à tout instant que le moindre instant de leur vie prenait de l'importance, que la vie avait toute sa saveur.

La peur au ventre mais l'espoir au coeur, les Aubrac vécurent intensément, comme peu.

Je nous souhaite la même chose (le fascisme en moins).

Autonomie, singularité, individuation, subjectivation. Quatre définitions et un questionnement

J'évoquerai bientôt les notions d'autonomie, de singularité, d'individuation et enfin de subjectivation.

Il convient donc d'en donner les définitions.

Autonomie

Cornélius Castoriadis définit le sujet de l'autonomie

« comme instance active et lucide (connaissant ses déterminismes) rendant possible une politique de la liberté fondée sur la responsabilité des individus ».

Singularité

Caractère exceptionnel de ce qui distingue.

Affirmation de sa personnalité, de ce qui nous différencie des autres (Le Petit Robert).

La psychanalyse appelle « sujet » ce qui parle dans l'individu, le seul à pouvoir se poser à lui-même la question : « Que suis-je ? ».

Individuation

Processus de formation naturelle de l'individu psychologique comme être distinct de la psychologie collective.

La première étape de l'individuation est donc un processus de différenciation qui a pour but de développer la personnalité individuelle (psychologie.com).

Processus psychologique par lequel un être devient in-dividu (du latin individuum, « ce qui est indivisible »), c'est-à-dire une unité autonome et indivisible, une totalité (Jung).

En ce sens, l'individualisme forcené d'aujourd'hui est une individuation ratée.

Subjectivation

Processus multiples et permanents, en partie inconscients, permettant à l'individu la production de soi. Capacité à se reconnaître comme créateur de sa propre vie, comme sujet (l'auteur).

J'emploierai ces termes dans la suite de mes réflexions et questionnements..

Leurs définitions sont assez proches pour que je les interchange de temps en temps. Des puristes ne manqueront pas de me le reprocher.

Ils auront raison, les bougres (j'espère qu'on ne me conduira pas au bûcher, je crains la chaleur).

L'explosion actuelle des demandes de reconnaissance ne débouche pas sur un grand nombre d'individus autonomes, mais, sur une société-troupeau.

Charles Melman écrit ; « *On a tort de penser que le sujet est avide de préserver sa singularité. Bien au contraire, on le voit se mettre en quête de toutes les identifications où il pourra se dissoudre* » .

Chacun veut se différencier et être comme les autres, dans le même temps (mission impossible).

Les carences identitaires nuisent fortement à l'autonomie individuelle et donc à l'autonomie collective.

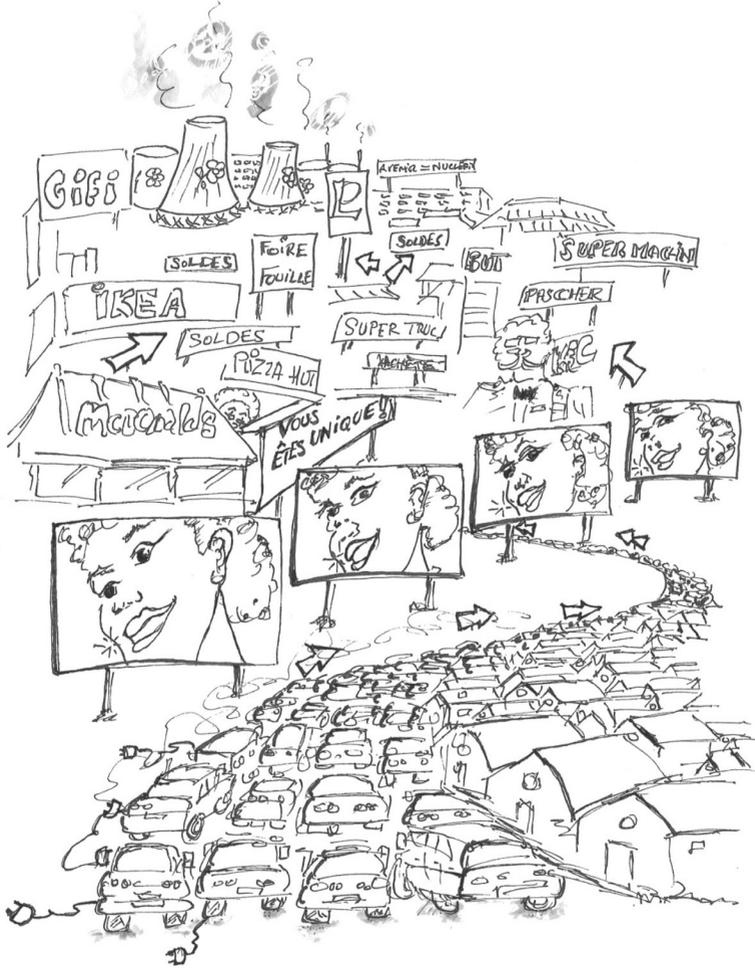
Elles produisent la mal-vie, le mal-être, que nous observons partout.

Elles produisent les catastrophes sociales et écologiques que nous subissons.

Une société composée d'individus non-autonomes, sans personnalités, est sans défense face à des « mangeurs d'hommes », face à des dominateurs en puissance (eux-mêmes malades, tentant de faire quelque chose de leurs problèmes sur le dos des autres).

Le système capitaliste s'accroche profondément en nous.

N'est-il pas temps d'y aller voir ?



Subjectivation et capitalisme

Le développement personnel à la sauce libérale

Si la plupart des slogans actuels de la publicité peuvent se résumer en celui-ci: « Unique comme vous ! », dans les faits le capitalisme s'oppose à toute tentative authentique de subjectivation.

Il n'a pas besoin de sujets singuliers mais d'un troupeau d'individus objectivés.

Pour le dire autrement, le caillou dans le soulier du capitalisme est l'être singulier, autonome, qui se passe (pour se soutenir) des doudous et des pseudos-personnalités (véritables béquilles identitaires), que celui-ci propose en permanence (l'immense vogue marchandisée du « développement personnel », stages, coaches, bouquins, films...).

L'être autonome ne se contente pas de survivre, il vit.

Tout homme qui vit vraiment est un artiste, inatteignable (ou bien peu) par l'imaginaire capitaliste.

Un système malade détruit actuellement la planète, et c'est le mal-être de la plupart des femmes et des hommes (et des autres genres), qui le pérennise.

Le système marchand s'adapte aux manques, aux souffrances, aux peurs des individus. Il propose un développement personnel (attente forte), à sa sauce (en vente partout, pourquoi ne pas en tirer de gros profits ?), ne tenant pas compte d'une recherche profonde de subjectivation, mais de demandes exprimant le souhait de se singulariser, tout en se coulant bien dans son moule.

Ce qui est impossible.

Dans les estives, les troupeaux de moutons se mélangeant, les moutons finissent par avoir tous la même odeur.

« Parce que vous le valez bien », « Parce que vous êtes unique », « Démesurément vous », « Unique comme vous », et caetera... Messages quotidiens semblant s'adresser à chacun (et le flatter). Messages captés par des millions d'individus au même moment...

Pseudos-singularités fabriquées à la chaîne.

Individus ayant l'air épanoui, pensant de la même façon, possédant les mêmes objets, se retrouvant dans les mêmes bouchons au volant des mêmes voitures (qui dans les pubs, circulent toujours dans de magnifiques paysages déserts ou dans des villes désertées), en ayant hâte d'acheter le prochain modèle (fabriquer une voiture qui dure 30 ans est déjà possible, mais aurait très peu de succès).

Le système capitaliste a besoin d'hommes-objets, d'hommes-marchandises sachant se servir d'une machine ou d'un logiciel, pouvant acheter de quoi paraître et pouvant supporter l'insupportable. C'est tout. Il ne leur demande ni d'être curieux d'eux (l'introspection est en recul), ni du Monde.

Il propose un développement personnel bidon, consistant à accepter et devenir prosélyte d'un système fournisseur de compensations (et de consolations) et d'un bien-être de façade faisant fi de ce qu'est véritablement le Monde, faisant fi de la domination et de l'exploitation. Faisant fi du social, des inter-actions entre les êtres. Faisant fi de ce que nous sommes vraiment. Et... ça marche (pour l'instant) !

On mesure l'étendue de la déroute actuelle en entendant, par exemple, de plus en plus de jeunes affirmer leur désir de ne plus vouloir «perdre leur temps» à suivre des cours jugés «inutiles»: philo, histoire, français...

Seul les mathématiques semblent avoir encore un peu la côte. Il n'y a plus qu'elles qui comptent...

L'éducation nationale s'adapte à ces demandes émanant des entreprises et des individus. Elle abandonne petit à petit (même s'il y a des résistances) l'idée de façonner des êtres éclairés et curieux, et risque de devenir une simple pourvoyeuse de «compétences» au service des entreprises, participant ainsi à la création d'un esprit de compétition nécessaire au système, à la guerre de tous contre tous.

Le capitalisme vampirise tous les domaines de la vie, pourquoi l'école y échapperait-elle ?

Le temps de l'inauthentique

L'être singulier, autonome, est « irrécupérable » par le système marchand. Il consomme peu de doudous, se remplissant l'âme et le corps de choses vraies. Il ne participe pas (ou bien peu) à la destruction de notre vaisseau.

L'agitation du monde moderne ne le concerne pas ou peu.

Qui dira les renoncements à une vie authentique chez l'homme d'«affaires», la starlette, l'«influenceuse», le snob, le politicien professionnel, le nouveau riche, l'ancien, le grand (et le petit) actionnaire ?...

Comment concilier les comportements qu'il faut adopter pour ces « réussites » dans le monde violent de l'argent, du pouvoir et des apparences, avec les gestes désintéressés, avec la tendresse, l'amour ? Comment, la journée, manipuler des êtres grâce au mensonge, à la mauvaise foi et parfois la violence psychique, et le soir, vivre d'authentiques sentiments ? Les comportements de requins (pauvres requins) et d'hypocrisie sont-ils conciliables avec une vie familiale, amicale, amoureuse, faite de poésie et de tendresse ?

Le capitalisme ne peut se perpétuer qu'avec des individus s'éloignant de leur humanité. Des êtres « hors d'eux » vivant leurs « pseudos-vies » comme une liberté.

Un grand nombre d'individus vit désormais ces « pseudos-vies » (dépourvues de sens, se ressemblant, semblables à des vies de fourmis) et se soutient encore dans la compétition généralisée, « grâce au narcissisme de petites différences vécues comme grandes » (Freud).

Voyez les petites différences des feux et des clignotants, sur les SUV, qui, pour l'essentiel, se ressemblent).

Dans la quête éperdue de reconnaissance et de réussite financière, les hommes capitalistes se croient tous différents... en même temps.

Bukowski écrit: « *Quand tout le monde est pareil, tout le monde est personne* ».

Pour ne pas être exclu du système (que signifie «exclu» dans ce cas ?), il faut renoncer à toute profondeur, à toute singularité. L'école en abandonnant les savoirs fondamentaux, en abandonnant le développement de la curiosité (il y a quelques résistances, mais si peu, et ces résistant(e)s souffrent) participe à ce désastre, la publicité fait le reste.

Raoul Vaneigem écrit : « *Une école où la vie s'ennuie, enseigne la barbarie* ».

La bêtise au front plat est devenue la norme. Non seulement on ne la cache plus, on n'en a plus honte, mais, on l'exhibe !

« *Si à 50 ans on n'a pas de Rollex, on a raté sa vie* » ! a dit un homme ayant passé sa vie à créer des publicités pour des produits inutiles, et des slogans vides de sens pour des politiciens professionnels malades. Tout un programme.

L'on observe alors (un peu fatigué) des millions d'individus s'agiter (et détruire notre vaisseau), se perdre chaque jour un peu plus dans la participation à une hystérie collective basée sur l'inauthentique, les semblants, les apparences.

Woody Allen écrit : « *... j'aimerais avoir un message un peu positif à vous transmettre. Je n'en ai pas. Est-ce que deux messages négatifs, ça vous irait ?* »

50 Hamsters

Le sport de compétition professionnel et la recherche éperdue de reconnaissance, s'ouvrent sur le même vide que celui du toujours plus d'argent, de pouvoir, d'objets.

Dans sa roue à hamster, l'homme moyen moderne croit toujours que d'autres s'en sortent mieux que lui. Que d'autres ont plus de trucs et de machins, de sources de jouissance, de sources d'apparences, et de... consolation (ou de compensation, voir le chapitre Consoland). Il court alors plus vite pour tenter de les rattraper (de les dépasser, peut-être), à la manière du coq stupide juché dans son auto, prêt à tuer toute sa petite famille pour dépasser le plus grand nombre.

Et la roue de hamster ne s'arrête jamais. Les très riches y figurent également, ils ont simplement plus de trucs et de machins, et, jamais assez. Le capitalisme exproprie les hommes d'eux-mêmes. Avec leur assentiment. Et c'est bien le problème !

Il leur propose de vivre plusieurs vies en une (ce qui lui permet de nouveaux profits grâce au «commerce des morceaux identitaires»). Proposition immédiatement interprétée par l'homme moyen moderne de la façon suivante: vivre intensément.

Rêve de marchands multipliant les clients en un seul. Rêve d'homme capitaliste (vivre le plus de choses possibles devient synonyme de vie réussie) qui s'apercevra trop tard que c'est n'avoir vécu aucune vie que d'avoir essayé d'en vivre plusieurs. Qu'il n'est déjà pas si facile d'en vivre une seule.

Étranger à lui-même, l'homme moyen moderne endosse des pseudos-personnalités en prêt à porter et penser, en vente partout.

Disparue la corvée d'avoir à devenir soi.

Il s'agit de donner l'image de quelqu'un de libre et heureux, en harmonie avec le système. De sembler être dans le coup, de sembler être un « winner ».

Dans la roue à hamster, on se juge et compare d'après des critères de plus en plus vils, de plus en plus mesquins. Alors, on mise tout sur les apparences, on fétichise les corps. Des corps jamais comme il faudrait. Et en avant la muscu, la chirurgie esthétique, le blanchiment des dents (et le noircissement de la peau), le « comblement !... » des rides, et caetera... (et tout cela crée de l'emploi, est bon pour le PIB !). Il faut épater plus que plaire. Il faut ressembler à ce que les autres attendent de vous, selon les normes du moment. Comportements pathologiques considérés comme la vie normale.

Dans la roue à hamster, la consommation qui était une activité parmi d'autres, est devenue LE mode vie, une fin en soi.

Des générations entières passent l'essentiel de leur temps de vie (leur seule vraie richesse) à travailler, à courir, à stresser, pour acheter des trucs ou des machins, et/ou obtenir un statut social « envié ».

Au secours, arrêtez la planète, je veux descendre !

Changer par en haut ?

Où l'auteur apporte, une fois de plus des éléments déprimants

Alors, comment penser encore qu'une société plus juste et plus tendre puisse advenir en votant de temps en temps, en modifiant quelques institutions, en faisant quelques réformes ? Capitalisme et individus s'auto-façonnent dans des allers-retours permanents.

Changer est essentiellement affaire individuelle (je ne suis pas en train de dire que le collectif ne sert à rien !).

Chacun est unique et doit trouver ses réponses à ses problèmes (avec l'aide d'un bon psychanalyste, je le conseille). La psychanalyse invite à trouver ce qu'il y a de plus spécifique en chacun (ici pas de troupeau possible, en ce sens, la psychanalyse est révolutionnaire). Il s'agit de se trouver, de changer, d'évoluer pour se subjectiver, s'individuer.

Gide écrit :« *Toutes choses ont été dites, mais comme personne n'écoute jamais, il faut toujours les répéter* ».

Des grecs anciens à aujourd'hui en passant par Gandhi et Luther King, nombreux furent ceux qui émirent cette nécessité impérieuse: changer l'homme afin de pouvoir changer le Monde.

Alors, je répète, encore et encore (ça en devient pénible).

J'ai pourtant longtemps rechigné à cette idée, préférant les fables rassurantes des «Lendemain qui chantent», du «Grand Soir»...

Puis, voyant que nous croupissons, j'ai commencé à douter, et à chercher.

Mes recherches (je n'ai aucun diplôme) commencèrent avec l'histoire, puis ce furent l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychologie sociale, la psychanalyse.

Je faisais également de nombreuses rencontres en « présentiel », en chair et en os, avec des femmes et des hommes investi(e)s dans des expériences alternatives sociales et écologiques, dans le sud de la France et ailleurs.

Mes recherches m'amènent ici, même si je dois reconnaître que cela ne m'enchant guère, découvrant que la tâche est encore plus importante que je le pensais... Non, voter, faire des réformes institutionnelles et économiques, ne suffira pas. Seriner des messages d'amour, non plus (même si l'amour est la réponse).

De fait, les appels en direction des « décideurs » politiques pour qu'ils agissent dans les domaines sociaux et écologiques sont inutiles. Pourquoi en serait-il autrement ?

Ne sont-ils pas, presque tous, consanguins avec la Surclasse ? Surclasse qui continuera à accumuler pathologiquement jusqu'au dernier jour de notre vaisseau, tout en continuant, au sein d'un monde dévasté, à considérer la justice sociale et l'écologie comme des freins...

Quant aux électeurs, ne sont-ils pas (pas tous) le nez dans le guidon, affairés à sur-consommer pour tenter eux aussi d'aller mieux ? Soutiens conscients ou inconscients des précédents.

Les « décideurs » vont-ils jamais contre l'opinion de leurs électeurs ? Combien eurent ce courage ?

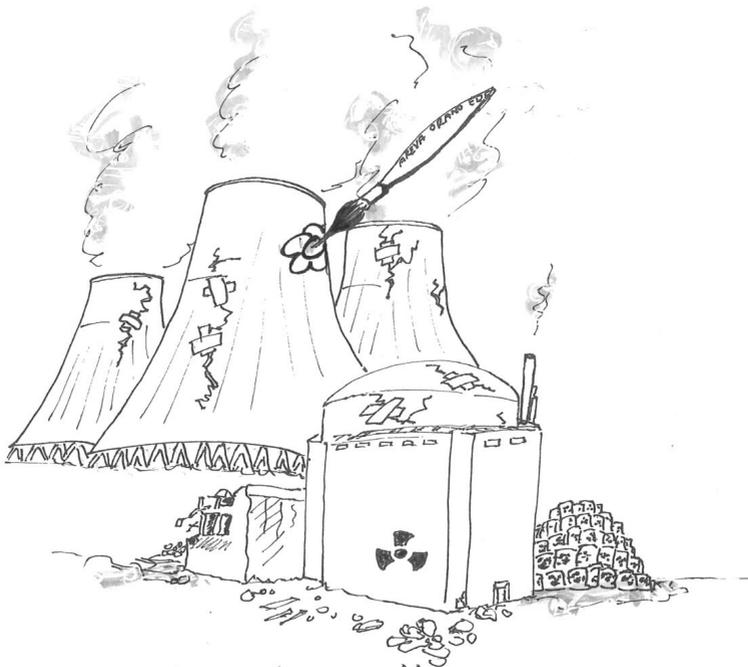
Les hommes ne se comportent pas forcément dans le sens de leurs intérêts. Ceci est également valable au moment des élections.

Coluche écrit : « *Pour que les écolos gagnent, il faudrait que les arbres votent !* ».

La civilisation a été créée pour donner un cadre, des limites, prescrire ce qu'il y a à sublimer (canaliser les pulsions) pour pouvoir vivre ensemble, en paix.

Mais le capitalisme et l'homme capitaliste ont ouvert la Boîte de Pandore des pulsions, déclaré la fin des limites.

Que peut bien signifier alors: « changer par en haut » ?



CROISSANCE,
VOITURES ÉLECTRIQUES,
RETOUR EN GRÂCE
DU NUCLÉAIRE....

Changer par en haut ? La politique est-elle intrinsèquement sale ?

Politique

Adjectif emprunté au latin *politicus* : « relatif au gouvernement des hommes » (Dictionnaire étymologique et historique de la langue française).

Adjectif emprunté au grec *politikos* : « qui concerne les citoyens, l'Etat » (*idem*).

« Désigne ce qui est relatif à l'organisation d'une cité ou d'un Etat et à l'exercice du pouvoir dans une société organisée » (Wikipédia).

« Polis » signifie « cité » (au sens politique du terme).

« -ikos » suffixe d'adjectif donne « ique » en français. Politique signifie donc : « qui concerne les citoyens, la vie de la cité ».

Les résultats des différentes dernières élections montrent un désintérêt grandissant pour la politique, en tous cas pour la représentation.

Les « citoyens » semblent se désintéresser du sort de la société à laquelle ils appartiennent. Les moins désabusés pensent ne plus avoir aucun moyen de contrôle et de participation aux décisions. D'autres se désintéressent totalement d'institutions collectives, qui ont pourtant un impact sur leur vie de tous les jours.

On peut en déduire sans trop faire d'erreurs qu'avec le temps, cela entraîne:

Un désintérêt pour les autres et le bien commun.

Un repli sur soi.

Un repli sur la sphère familiale ou les « clans ».

Un repli sur le local, un rejet du national et de l'international, alors que les « macros-problèmes » ne seront résolus qu'à l'échelon de l'État (voire plus haut), et que le local non seulement ne pourra pas tout régler, mais intéresse vivement la famille Lapeine (dont le nom breton cache de lointaines origines africaines).

Une démission de la responsabilité, de l'esprit critique.

La politique, qui est l'art de s'occuper de ce qui nous concerne et devrait être l'une des plus belles activités humaines (avec l'art et l'amour) a été salie, dévalorisée...

Si l'on compte les non-inscrits, les votes blancs, les votes nuls, les abstentions et le fait qu'un grand nombre vote pour ne pas voir arriver la famille Lapeine (ou Zemmour) au pouvoir (le piège), les présidents de la République de ces derniers temps ont été élus avec des scores ridicules qui devraient les inciter à l'humilité, et à écouter un peu plus.

Il n'en est rien. Est-ce surprenant ?

Présidents-rois mégalos, politiciens corrompus (pas tous) non jugés (ou remis rapidement en liberté), les institutions sont aux mains du monde des « affaires » (dans les deux sens du terme).

Ceux qui devraient chouchouter le bien commun font l'exact contraire.

Pendant la pandémie de 2020/21, on continuait à fermer des hôpitaux, à supprimer des milliers de lits.

Gageons qu'il y aura, par contre, toujours un lit de disponible pour l'un de ces « décideurs » de « l'élite ».

Malgré tout cela, des hommes et des femmes sont élus(e)s (la droitisation des votes est le reflet de l'intégration à l'imaginaire capitaliste), et mènent des politiques inféodées aux banques et multinationales, qui touchent chacun dans sa vie quotidienne.

Des femmes et des hommes décident (par exemple) de prolonger la vie de déjà vieilles centrales nucléaires (dont les cuves ne peuvent pas être changées et commencent à fissurer...), d'en mettre les déchets sous le tapis pour des siècles, de sanctionner les chômeurs, de reporter l'âge de la retraite, et j'en passe et des moins bonnes.

Pourquoi tant de gens votent-ils encore pour celles et ceux qui dégradent toutes les conditions de la vie, de leur vie ?

Changer par en haut ? L'État, l'Europe et nous et nous et nous

Un abîme s'est creusé entre représentants et représentés. Entre grands actionnaires et classes populaires.

Des politiciens professionnels, des actionnaires, des technocrates, gagnent des dizaines de fois plus que ceux qui font fonctionner le pays, que ceux qui soignent, nettoient, éduquent, construisent, réparent.

Les anarchistes ont raison de poser la question de l'État. Il est potentiellement totalitaire. Le curseur est simplement plus ou moins haut. Notre pays ressemble, depuis quelques décennies, à une royauté, avec, par moment des accès de violence répressive très proche du totalitarisme. La répression des Gilets Jaunes marque l'acmé d'une dégradation des relations entre l'État et les individus.

En 2024, de grands États sont dirigés par des dictateurs. On y enferme ou assassine des journalistes, des opposants. La France commerce avec ces pays. Des entrepreneurs, des sportifs professionnels s'y rendent, sourds aux informations des associations défendant les droits de l'homme. Honte à ces hommes politiques, à ces marchands (d'armes, souvent), à ces sportifs !

Il n'est pas d'exemple d'État au service du peuple.

Jusqu'à présent, il a (à de très rares exceptions près) toujours été au service des « puissants », de la Surclasse.

L'Europe fonctionne très bien pour faciliter les flux monétaires, développer le capitalisme, et distribuer d'énormes sommes aux agriculteurs-industriels-pollueurs.

N'a t-elle pas été créée pour cela ?

L'Europe est au service des lobbyistes des grands groupes industriels et bancaires (qui sont des milliers, en permanence à Bruxelles, contre quelques centaines pour les associations sociales ou écologues).

L'Europe n'a que faire des femmes et des hommes lambdas qui la composent, vous et moi.

Aucun projet de sécurité sociale européenne (même quand les états sociaux-démocrates et socialistes étaient majoritaires), ni de politique commune pour accueillir des gens qui se font massacrer dans leurs pays, ni de revenu minimum commun ... Les salaires mensuels de base y sont indécents (7000 € en moyenne, 24000 € pour la présidente de la commission). Prenons un autre exemple (je ne m'étendrai pas sur ces institutions, ces apartés n'ayant d'autre but que de montrer la vacuité des revendications sociales et écologiques (et éthiques), qui leur sont adressées : la BCE (la Banque Centrale Européenne) a un impact très important sur notre vie quotidienne, elle influence la vie financière de plus de 447 millions d'européens. Or, elle n'est pas contrôlée par le peuple mais par des conseils consultatifs composés presque exclusivement de représentants de banques, assurances, fonds d'investissements !...

Intérêts géopolitiques (gaz , pétrole, armes...), lobbyisme, consanguinité avec le monde du fric, salaires indécents, reconnaissance d'États dirigés par des familles de gangsters... comment avoir confiance ?

L'État français et l'Europe ne prendront jamais de décisions pour en finir avec la pauvreté, ni pour défendre véritablement les écosystèmes, tant que l'imaginaire capitaliste y phagocyttera les esprits.

54

Les alternatives, laboratoire des possibles

Les alternatives sociales et écologiques sont de plus en plus nombreuses. Tout en étant un formidable laboratoire expérimental des possibles, elles restent cependant marginales et ne permettent pas de basculement vers une société différente.

J'en ai filmé beaucoup et ai participé à quelques-unes. J'y fis de belles rencontres. Il est très important de les soutenir, mais, il leur manque à mon sens deux choses (je vais me faire des copains) :

1 - Consacrer du temps à la réflexion, à la pensée. Bien peu de cafés philo, de cafés politique, de cafés psy, de débats, de cercles de réflexion,... y sont organisés.

Faire vivre une activité dans son coin, n'est pas suffisant. Cela ne remet pas en cause un système mortifère (qui peut consentir des alternatives... dans la marge).

Dans les alternatives, il semble plus simple d'agir que d'interroger nos comportements et la politique. L'action y est sur-valorisée. Penser est encore trop souvent vu comme une inaction, une perte de temps. Or: « *connaître est agir* » (Miguel Benasayag).

2 -- Travailler sur les relations humaines. Très peu d'alternatives organisent des réunions pour que chacun puisse exprimer son ressenti par rapport aux autres, par rapport à l'ambiance. Les réunions sont quasi-exclusivement consacrées au pratique, à l'organisation. C'est dommage, les tares du capitalisme peuvent ressurgir partout (hiérarchie de domination, égo, non-écoute, manipulation...), puisque qu'elles sont les nôtres.

Nos problèmes, nous commençons à le comprendre, ne sont pas d'ordre pratique. L'échec d'une alternative (ou d'une histoire d'amour) est le plus souvent un échec de compréhension, de communication.

Ce qui motive celles et ceux qui créent ou rejoignent les alternatives semble être : fuir la violence du capitalisme, retrouver du sens, de la tendresse, de la chaleur humaine. Comment les en blâmer ? Mais, certain(e)s, allant mal, croient que cela sera suffisant pour aller mieux...

La méfiance par rapport à la politique y est très répandue, or, tous les problèmes ne seront pas résolus au niveau local. Certains macro-systèmes pourront être relocalisés (transports, eau, alimentation...) mais d'autres ne pourront être traités qu'au niveau national voire au-delà (nucléaire, déchets nucléaires, justice, sécurité sociale (oui à une sécurité sociale européenne)...

Les alternatives se méfient (souvent avec raison) de toute tentative de récupération. C'est pourtant ce qui arrive lorsque lorsqu'il n'y a pas assez eu de réflexion sur la nature du système actuel, et de ce que l'on veut faire. C'est ainsi, par exemple, que le co-voiturage (Bla bla car) est récupéré et devient une entreprise capitaliste (je vous conseille Mobicoop).

De grandes entreprises privées investissent dans le recyclage et l'économie circulaire (ayant alors intérêt à ce qu'il y ait le plus possible de poubelles...), ou dans le bio (le faisant venir de très loin), etc...

S'il y a de l'oseille (je parle ici de « blé ») à faire, on verra bientôt Bouygues créer des éco-hameaux avec des maisons en pailles... Vinci tente déjà de monopoliser le recyclage...

Le système capitaliste récupère tout, sauf ce qui s'est clairement défini contre lui. Il est totalisant.

Il peut tolérer des différences, à condition qu'elles ne sortent pas de la marge, et ne le remettent pas en question.

Créer des alternatives ne suffira pas pour aller vers un Monde plus juste et plus tendre, ou pour simplement survivre. La reconstruction d'une gauche sociale et écologique, radicalement (prenant les choses à la racine) anti-capitaliste ne sera t-elle pas nécessaire ?

55

Faut-il avoir plus peur des fins de mois ou de la fin du Monde ?

La question écologique implique toutes les autres.

Il s'agit ni plus ni moins que des conditions de la survie de nos descendants et des autres espèces.

En 2024, les catastrophes ne nous touchent pas encore (assez) directement. La peur de ne pas avoir de boulot est la plus prégnante.

Les hommes modernes affirment qu'il n'est pas possible qu'il y ait du travail (puisqu'il faut en passer par là pour avoir de quoi survivre) pour tous, ET que, dans le même temps l'on change de mode de vie.

Remarquons tout d'abord que le chômage est inhérent au capitalisme, il ne le résoudra jamais, il en a besoin pour régner sur les salaires et distiller la peur.

Travailler ou sauver notre vaisseau serait donc devenu le dilemme ?
Et des écolos d'annoncer (pour rassurer ?) les centaines de milliers d'emplois qu'on pourrait créer dans les énergies renouvelables, la relocalisation, le bio, etc...

L'écologie créera (et crée) des emplois mais ne sera pas la solution miracle pour résorber le chômage.

Il y a plus de 6 millions de chômeurs en France (et l'on n'arrête pas de tricher avec les chiffres en créant de nouvelles « catégories »). La solution n'est-elle pas à chercher du côté de la diminution du temps de travail ?

Le capitalisme, la compétition de tous contre tous, la croissance, ne sont pas compatibles avec la sauvegarde des conditions de notre survie et de celles des autres espèces.

Une droite étendue jusqu'au PS (et parfois même au PC) continue à parler de croissance, de productivisme, et donc à repousser des choix indispensables à notre survie, tout en faisant de beaux discours écolos. La droite y voit des profits supplémentaires, la « gauche » : des créations d'emplois...(ça me fait marrer, les jours où je suis en forme, mais c'est un rire nerveux).

Bien sûr le problème est mondial.

Chaque État, chaque entreprise a peur de s'écrouler si il/elle doit entreprendre des modifications écologiques face à des États et des entreprises étrangères qui elles/eux, ne les feraient pas. La peur de ne plus être concurrentiel, de perdre des marchés et des emplois, sont réels. Et c'est ce qui se pourrait se produire si nous ne sortons pas de la cage à hamster, si nous ne changeons pas de mode de vie, si nous ne changeons pas notre vision du Monde.

Il est donc logique, que pour l'instant, rien ne bouge.

Nos choix sont très souvent stupides.

Prenons un exemple : lorsque la SNCF supprime des trains de marchandises, elle ouvre un boulevard aux entreprises de camions.

Les camions se mettent à grouiller.

La pollution augmente, mais, des milliers d'emplois de chauffeurs sont créés... Il est naturel, ensuite, que ces employés défendent leur gagne-pain, défendent donc le transport routier. Cercle vicieux.

Pour sauver les écosystèmes (dans ce cas en finir avec les files de camions), il faudrait relancer le transport sur rail (mais aussi sur les canaux, en dirigeables, en mer avec des voiliers, etc...) et proposer aux chauffeurs de les embaucher.

Les travailleurs de l'aéronautique veulent fabriquer des avions, malgré la pollution qu'ils représentent (les avions, pas les travailleurs). Les travailleurs de l'automobile souhaitent qu'on sorte un modèle de voiture le plus souvent possible, alors qu'on ne sait déjà plus où les mettre (les autos). Les travailleurs des usines d'armement souhaitent...

Ce sont toutes nos activités qui sont à repenser.

C'est bien d'une planification orientée à la fois vers le social et vers la sauvegarde de la nature, dont nous avons besoin. D'une reconversion totale (en concertation avec tous et toutes) de nos activités.

Mais, il faudra pour cela, sortir du capitaliste, et, le sortir de nous.

56

Les « aprèsmoil'déluge » Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

L'homme capitaliste, est celui ou celle (ou les autres sexes/genres) qui par ses choix de vie, à des degrés plus ou moins importants, pérennise le capitalisme, instrumentalise tout à son profit.

Je le nomme, pour ce chapitre, l'« aprèsmoil'déluge ».

L'« aprèsmoil'déluge » se caractérise par un total désintéret pour ce qui se passera après sa mort.

L'«après-moi-déluge», non content de participer grandement à provoquer les catastrophes en cours, se moque comme de son premier Covid de ce qu'il adviendra aux générations à venir, dont ses propres enfants font partie (pourquoi en a-t-il fait ? Par narcissisme ? Mystère !). Il roule à fond en 4x4 sur l'autoroute (on en voit plus sur l'autoroute qu'à la campagne...).

Il prend l'avion comme on saute dans un bus.

Part aux Maldives dès qu'il commence à faire frais, «faut se dépêcher ça va bientôt être sous l'eau...». Se moque de savoir s'il y est pour quelque chose.

Change de téléphone dès qu'il en sort un plus plat.

Sera un virulent prosélyte de la 24 G, qu'il attend avec impatience.

Il est actionnaire. Parfois de sa propre boîte...

Il a des enfants-rois qui, à moins de 10 ans, brament pour avoir eux aussi un téléphone, un PC, une tablette, une montre connectée...

Il envisage de changer son 4x4 essence par un électrique quand il se sent l'âme écolo..

Il est pour le nucléaire, il faut bien que tout ce bazar fonctionne quelque temps. Ses arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière... petits-enfants (et leurs descendants) devront en surveiller les déchets et les centrales pourrissantes, mais ça ne le concerne pas (il s'en fout, il sera mort).

Quelques fois il achète bio...K par peur du cancer.

États-unien il consomme 5 planètes.

Français : 3.

Heureusement qu'il y a des Africains et des Indiens qui sucent des cailloux, ça équilibre... Pendant qu'ils sont occupés à ça, lui, tente de soigner son cholestérol en pédalant devant un écran numérique ou en allant étaler ses bourrelets en cure.

Et je pourrai en faire des pages et des pages, mais je deviendrai méchant... Que penseraient les hommes morts pendant la dernière guerre (et sous la Révolution, la Commune...) pour la liberté et la justice, en voyant la façon dont nous vivons ?

Le capitalisme n'est pas moral, il fonctionne à l'égoïsme, à l'intérêt personnel. Il ne demande aux hommes rien d'autre que de rester ce qu'ils sont : égoïstes pour la plupart (pas tous, heureusement).

Pente facile.

Albert Einstein écrit : « *Prisonniers sans le savoir de leur propre égoïsme, les êtres humains se sentent en état d'insécurité, isolés et privés de la naïve, simple et pure joie de vivre* ».

Sortir du capitalisme, envisager un Monde plus juste et plus tendre, demander un changement profond de l'humain, une diminution du nombre des *après-moi/déluge*. Dûr !

Mais il y a également de bonnes nouvelles (si si) : les questions fondamentales (qui ont mis tant de temps à émerger) se posent enfin. Notre époque n'en devient-elle pas intéressante ?

57

Et l'amour ?

Le capitalisme contamine tous les domaines de la vie, pourquoi l'amour y ferait-il exception ?

L'amour est de plus en plus vécu comme un contrat résiliable à tout moment. De nouveaux mots apparaissent : « curving » de l'anglais sinueux, manière vicieuse d'éviter quelqu'un tout en faisant semblant de conserver de l'intérêt pour lui, ou « ghosting » de l'anglais ghost (fantôme) manière cruelle de rompre en disparaissant du jour au lendemain sans aucune explication ni lettre...

Comportements en phase avec le capitalisme, avec le monde inhumain et violent des affaires.

Dès que le partenaire ne correspond plus aux attentes (qu'on ne questionne pas) ou lorsqu'un nouveau « candidat » présente davantage d'atouts, l'homme (ou la femme ou les autres sexes) capitaliste, zappe. Il doit y avoir mieux sur le « marché ». Zygmunt Bauman appelle cela : « *l'amour liquide* ».

Les liens humains se fragilisent, les relations deviennent flexibles, créant un sentiment d'insécurité. L'altérité que toute rencontre amoureuse questionne, est le plus souvent fuie.

Nous sommes passés de générations qui restaient ensemble pour la vie (pour le pire ou le meilleur) à des générations zappeuses.

Le narcissisme et les attentes de certain(e)s étant sans limites.

Quelqu'un(e)s trouveront dans ces bouleversements, « chaussure à leur pied », pour d'autres, la méfiance dans les relations humaines s'installera (accompagnée par l'incertitude et la souffrance).

Sur les réseaux sociaux, beaucoup (pas tous, heureusement) se mettent en scène comme des marchandises derrière une vitrine. Il s'agit de paraître jeune, beau et dynamique, de correspondre le plus possible aux normes de la publicité et du cinéma, de la télévision.

La concurrence est rude. Chacun devient dépendant de son portable comme d'une drogue dure, il est allumé en permanence, un message pouvant ensoleiller ou détruire une journée.

Le portable: cette formidable réussite commerciale directement liée au besoin (il s'agit bien d'un besoin) insatiable d'amour et de rassurement des individus. Le portable: source de profits faramineux sur le dos des « foules sentimentales ».

Le capitalisme tente de récupérer l'amour aussi. Des écrans géants montrent des gens (à sourire permanent) comblés par leur nouvelle auto (ou un nouveau yaourt), évoluant dans un Monde merveilleux où tout le monde a la banane (ou le yaourt), a l'air heureux et semble s'aimer.

Les automobilistes coincés dans les immenses bouchons et la pollution, contraints de voir ces écrans (ils sont disposés pour qu'on ne puisse pas y échapper), ne donnent pas la même impression...

Mais il y a des résistant(e)s. Pour elles et eux, l'amour nous mène au-delà de nous-mêmes, au-delà de l'égoïsme. L'amour est un moment de vie authentique dans une société qui ne l'est plus.

Sa valeur réside en lui-même, au-delà des intérêts immédiats des individus.

Zygmunt Bauman écrit : « Alors que la satisfaction du désir est l'annihilation de son objet, l'amour s'accroît avec ses acquisitions et trouve satisfaction dans leur durabilité. Si le désir s'autodétruit, l'amour se perpétue de lui-même ».

Le capitalisme n'aime pas l'amour, ni l'amitié (même si la pub les met souvent en scène).

Dans ces moments là, ne sommes-nous pas en harmonie sans le recours à ses doudous ?



5 FRUITS ET LÉGUMES
PAR JOUR ...

Sexualité épanouie ?

Le capitalisme instrumentalise aussi la sexualité (aucun domaine ne doit lui échapper), la transforme en marchandise (la séduction passe souvent par de la consommation : restaurant, cinéma, voyage, cadeaux,...), lui impose souvent son imaginaire. Obligation de performance, transformation de l'autre en objet, crainte de décevoir, règle du « donnant-donnant » de la jouissance, compulsion de communication...

Dans l'un de mes documentaires j'interrogeais Brigitte Lahaie qui animait (souvent accompagnée d'un psy) une émission sur la sexualité, sur une radio périphérique . Cette émission quotidienne montrait à quel point nous sommes loin d'une sexualité épanouie, et à quel point cela a de l'influence sur nos vies (comme Wilhelm Reich l'avait compris), et donc sur les sociétés que nous pérennisons, elle aurait dû être programmée sur une radio de service public comme France Inter ou France Culture.

A mille lieues de l'étalage à tous les coins de rue d'une « sexualité heureuse », les témoignages des auditeurs étaient effarants. Je n'imaginai pas à quel point la plupart des femmes et des hommes de notre pays (et sans doute au-delà) avait des problèmes avec quelque chose d'aussi naturel. A quel point, la misère sexuelle existaient encore.

Un exemple ? Le clitoris. Les recherches sur le clitoris sont très récentes. On découvre enfin qu'il n'existe que pour le plaisir, et rien d'autre (n'en déplaise aux religieux coincés).

Qu'il est bien plus important que la petite perle visible.

Que l'orgasme par la pénétration lui doit, en réalité, tout (n'en déplaise aux mâles fiers de leurs «teubs»).

Lorsque mes enfants avaient 13 ans, j'avais visionné avec eux un documentaire prémonitoire sur le clitoris (c'était en VHS...). Nous en avions discuté, beau moment de vie.

En 2020 est sorti « *Mon nom est clitoris* » formidable documentaire de Daphné Leblond et Lisa Billuart Monet. Je le recommande à toutes et tous.

La pseudo-libération sexuelle n'a fait que déplacer les sentiments de culpabilité. Auparavant régnaient inhibition et frustration, le poids de l'Église y étant pour beaucoup. Aujourd'hui apparaissent de nouvelles souffrances : difficultés avec la « performance sexuelle », frigidité, dysfonctionnement érectile, impression de n'être jamais « à la hauteur »...

Le libertinage (très « tendance » chez les hommes capitalistes) d'aujourd'hui a bien peu à voir avec celui du 18ème siècle. Les libertins du 18ème siècle prônaient la liberté sexuelle mais également celle de penser et d'agir. Brisant les règles sociales et morales de l'époque, ils analysaient et critiquaient la société aristocratique, la montrant comme un jeu de dupes reposant sur le mensonge et le masque social.

Pour les « libertins » d'aujourd'hui, il s'agit seulement d'assouvir des pulsions.

En Capitalocène, la libération sexuelle n'est qu'un marché (juteux) de plus. On continue à exposer des corps et des pseudo-plaisirs pour vendre n'importe quoi. Le sexe est devenu un produit comme un autre.

Il s'agit aujourd'hui d'« optimiser » sa jouissance sexuelle (comme n'importe quelle autre activité). Des coachs et des spécialistes sont là pour aider... L'homme moyen moderne est prêt à consumer puis jeter les objets de jouissance (parfois d'autres êtres objectivés).

Dans les années 80 (!), Reiser dessinait un homme essayant vainement de se masturber dans une pièce tapissée d'affiches pornos... disant quelque chose comme: « et dire qu'avant, il me suffisait des images du catalogue de La Redoute »...

Oublié le mystère du désir ?

La question écologique implique toutes les autres Notre agitation menace le Monde

Sans éco-système viable, nous mourrons tous.

Plus d'homme capitaliste, de SUV, de travail, de chômage, de course aux apparences, de voyages en croisière ou en avion, de loterie nationale, de coupe du Monde de baballe...

Rien.

Ah si ! Des insectes, des centrales en feu et des déchets nucléaires.

Et pourtant une majorité de femmes et d'hommes (souvent parents de petits Terriens) se comporte comme si ce fait était sans importance. Le mode de vie occidental est une catastrophe mais semble apporter des « bénéfiques » immédiats très importants à l'homme capitaliste. Bénéfiques importants qui le soutiennent et l'empêchent d'envisager l'hypothèse d'y renoncer, même en partie, même en sachant qu'ils seront la cause de sa propre extinction ou celle de ses enfants !

Rappelons que près de 86 % de l'empreinte écologique des hommes (qui, a doublé depuis 1960 !) est le fait de 20 % de la population mondiale. Ces 20 % sont la Surclasse et la partie des Classes Moyennes la plus riche. Elles sont en lice et bien placées pour emporter les championnats inter-galactiques de l'idiotie.

De fait, s'ils continuent à vivre aussi sottement, ni les hommes capitalistes, ni leurs enfants, n'auront le temps d'aller vivre dans des boccas enterrés, sur Mars.

Rappelons également que ces 20% sont également à l'origine des injustices sociales, de l'exploitation d'êtres humains, ce qui tendrait à prouver que les luttes écologiques et les luttes sociales ne peuvent que se rejoindre pour déboucher un jour sur un autre système, une autre façon d'être au Monde (le plus tôt sera le mieux!).

En politique, la droite vote toujours pour la croissance et le productivisme, souvent rejointe par les écologistes de pacotille et les sociaux démocrates, qui ont en commun de croire (ou de faire

semblant de croire) que le capitalisme pourrait être un peu moins violent avec la nature et les hommes, qui en font partie.

Une gauche radicalement anticapitaliste, sociale et écologiste est donc à soutenir, malgré ses difficultés, ses soubresauts.

Sous nos latitudes, la croissance économique a permis d'atteindre un certain niveau de vie. Elle n'est plus désormais liée à un sentiment de meilleure qualité de vie. Au contraire.

Il nous faut donc arrêter de croître et même décroître (je parle ici des pays « riches » et de leurs habitants les plus pollueurs) dans les domaines qui portent atteinte à la vie.

Ce n'est pas cette **décroissance choisie** qui risquera de nous ramener à l'âge de pierres, mais bien la continuation d'une croissance infinie sur un monde fini. Il nous reste peu de temps pour éviter la destruction définitive des conditions de vie sur notre unique et merveilleux vaisseau. Décroître dans les domaines mortifères s'accompagnera d'une croissance en humanité, de nouveaux rapports à la nature et aux autres. Ce sera l'occasion d'aider ceux qui souffrent (ceux qui fabriquent nos gadgets, participant largement à « notre » croissance), à vivre dignement.

Mais ceci ne pourra être le fait que d'hommes (et tous les autres sexes...) allant bien (ou pas trop mal...).

Une décroissance imposée (outre sa violence) ne mènerait nulle part (ou bien à la barbarie), car les causes profondes de la croissance et de la sur-consommation seraient toujours là, enfouies au cœur des hommes (et des autres genres).

Alors, décroissance choisie ou barbarie ?

Pourquoi changer est-il si difficile ?

« *Notre tête est ronde pour permettre à la pensée de changer de direction* ». Francis Picabia

Le changement est la seule chose qui nous permette de progresser, d'évoluer. Et pourtant de nombreux obstacles s'y opposent, dans la sphère sociale comme dans la sphère privée.

En voici quelques-uns :

Il n'y a pas de mode d'emploi.

La difficulté à connaître ses désirs (et au fond, à se connaître).

La représentation du réel et de soi, souvent faussée.

Notre cerveau reptilien est adapté au plaisir immédiat, et, n'aime guère le changement.

Les habitudes (s'attrapent plus vite que le courage). Elles rassurent, créent une zone de confort.

Changer demande des efforts.

L'inconnu peut faire peur, beaucoup préfèrent rester dans une situation où ils souffrent, mais... qu'ils connaissent.

La peur de se tromper et de se retrouver dans une situation pire.

Croire que ça va être difficile, voire impossible, le manque de confiance en soi.

Croire qu'on est comme on est, c'est notre « caractère », c'est tout.

L'attachement à une souffrance, à une névrose (la psychanalyse explique ce genre de faux non-sens).

La peur d'échouer (ou la peur de réussir... le vertige de la liberté).

Avouer qu'on s'est trompé est difficile.

Le regard des autres (famille, amis, collègues,...).

Se sentir obligé de se conformer à « la norme ».

Les biais cognitifs (voir plus loin).

Le striatum (voir plus loin). L'inconscient (voir plus loin).

La difficulté à se laisser aller à l'inconnu, au rêve, à l'imagination.

La difficulté à évaluer la balance pertes/gains. L'aversion à la perte (même minime).

Lorsqu'on s'est construit autour d'une névrose forte (ou d'une croyance religieuse ou politique forte), le changement peut apparaître comme très déstabilisant.

Le manque de soutien.

La volonté de maîtrise (de soi et des autres).

La non-prise en compte réelle de la finitude (les individus qui ne fuient pas la pensée de leur mort, font des choix plus courageux).

...

Le mot *changement* est le plus employé par les élu(e)s au service du capitalisme (c'est même à ça qu'on les reconnaît). À chaque campagne électorale, nous avons affaire à une multitude de slogans, l'intégrant. Avec le temps, chacun a compris (sauf ceux qui continuent à « faire semblant » d'y croire et quelques décérébrés) qu'il a été totalement vidé de son sens.

Changer réellement est changer de point de vue sur soi et les autres. Il y faut du courage. Certain(e)s ne l'auront pas (ou ne voudront point l'avoir).

Toutefois, il est impossible d'être en paix sans accepter, que tout change à un moment ou un autre. Sans accepter le fait que le changement est au coeur même de la vie, qu'il est naturel.

Les femmes et les hommes qui sont fermés au changement sont malheureux.

Les hommes (et les autres genres) pour la plupart, n'aiment pas le changement et c'est pourtant ce qui les a fait grandir, évoluer.

C'est peut-être parce que tout changement porte une mélancolie.

Anatole France écrit : « *Tous les changements, même les plus souhaités ont leur mélancolie, car ce que nous quittons, c'est une partie de nous-mêmes ; il faut mourir à une vie pour entrer dans une autre* ».

N'y a-t-il pas en chacun de nous, un sentiment de perte, que tout changement vient raviver ?

Changer ? Le cerveau, coupable idéal ?

Nous avons le même cerveau qu'il y a 70 000 ans.

Le cerveau reptilien n'aime pas le changement, n'aime pas sortir des habitudes, des zones de confort.

Notre néo-cortex, lui, est en pleine évolution, comme chez la plupart des espèces.

De nombreux chercheurs pensent que comprendre le fonctionnement de notre cerveau est suffisant pour comprendre nos comportements.

Le monde de l'entreprise s'intéresse beaucoup à cette façon mécaniciste d'aborder tout changement, il y voit l'occasion de modifier les comportements (grâce à la biologie ou à une « rééducation »), pour obtenir encore plus de performance chez les individus.

Dans la recherche actuelle des causes de notre sottise (oeuvrer à notre propre disparition), le « striatum » est devenu une vedette.

« Le striatum est la partie antérieure du cerveau qui régule notamment la motivation et les impulsions. C'est probablement la zone cérébrale la plus importante dans la prise de décision, et elle tient aussi un rôle important dans les phénomènes d'addiction » (Wikipédia).

Le striatum est ancien, comme le cerveau reptilien, avec l'attention portée sur le présent ou le futur proche.

Il « distribue » de la dopamine (molécule du plaisir) chaque fois que l'individu a la sensation de s'être préservé ou a obtenu quelque chose (manger, boire, copuler, apprendre, obtenir un statut social élevé...).

Selon les neuroscientifiques, le néocortex apparu bien plus récemment ne sert qu'à répondre aux exigences du striatum.

Nos problèmes dépendraient donc du fonctionnement de notre cerveau ? Le néo-cortex (cerveau récent, siège du raisonnement) prend conscience de la situation mais les catastrophes écologiques continuent (à cause de l'assouvissement des exigences du striatum pour obtenir de la dopamine).

Tous camés.

Et en avant l'agitation pour obtenir une voiture encore plus grosse, un poste encore plus élevé, une maison encore plus grande, des voyages, des objets, des êtres...

Mais, le striatum libère moins de dopamine à mesure que les effets bénéfiques sont éloignés dans le temps.

L'objectif est bien : de la drogue comme récompense : à court terme.

Pour la neuroscience il suffirait d'inverser les valeurs actuelles de valorisation sociale (mettre en valeur celles et ceux qui agissent pour préserver la planète, par exemple) pour que les humains changent de comportements et arrêtent de surconsommer, la récompense allant alors dans une autre direction.

Si simple ? Qu'attend-on pour le mettre en œuvre ?

Le striatum est au commandement d'un cerveau toujours plus performant et réclame toujours plus de récompenses pour son action dans la guerre de tous contre tous, l'envie, la jalousie,... qui caractérisent notre époque.

Cette explication a du succès car elle nous déresponsabilise : « ce n'est pas moi qui me fait agir, c'est mon cerveau, ma biologie »...

Au fond, ne sommes-nous pas beaucoup plus qu'un simple agencement neuro-biologique ?

Albert Einstein écrit : « *Ceux qui aiment marcher en rangs sur une musique : ce ne peut être que par erreur qu'ils ont reçu un cerveau, une moelle épinière leur suffirait amplement* ».

Et Brassens: « *La musique qui marche au pas, cela ne me concerne pas* ».

Les biais cognitifs nous font marcher de travers

Les biais cognitifs sont des pensées qui détournent la pensée rationnelle ou logique.

Ce sont des façons intuitives de porter des jugements (ou de prendre des décisions) demandant moins d'efforts qu'un raisonnement.

Pouvant donc entraîner des résistances au changement.

Ils sont souvent à la base de jugements faux et sont dus à plusieurs facteurs :

Déficiences intellectuelles.

Manque de temps pour penser (le confinement en redonne).

Émotionnels (maintenir une image de soi valorisante).

Bêtise.

Motivationnels (éviter une dissonance cognitive quand on est soumis à deux croyances ou idées incompatibles).

Biais : oblique par rapport à une direction principale.

Cognitif : qui concerne l'acquisition de connaissances (psychologie, linguistique, logique, perception, ...).

Il existe de très nombreux biais cognitifs, en voici quelques-uns :

- Biais de confirmation (ne prendre en considération que les infos confirmant notre idée ou croyance).
- Biais de croyance (toujours conclure par sa croyance ou idée).
- Biais de notoriété (croire quelqu'un sur ses apparences).
- Biais de confiance (plus de la moitié des individus estime être plus intelligent que la moyenne).
- Biais de négativité (donner plus de valeur aux expériences négatives).
- Biais de cadrage (être influencé par la manière dont quelque chose est présenté).
- Biais de représentativité (juger sur des éléments insuffisants ou non représentatifs).

- Biais de statu quo (changer amène trop de risques ou d'inconvénients).
- Biais de faux consensus (penser avoir plus de soutien qu'on n'en a).
- Biais de l'illusion du savoir (rester sur des croyances erronées sans chercher d'autres infos).
- Biais de compétence (sous ou sur-estimer ses compétences).
- Biais de conformisme (penser et agir comme les autres).
- Biais de l'illusion de contrôle (grâce à un objet porte-bonheur par exemple).
- Biais de l'illusion de corrélation (croire en une relation entre deux événements non reliés).
- Biais rétrospectif (surestimer, une fois des événements arrivés, comment on les jugeait prévisibles).
- et caetera...

Les biais cognitifs freinent pensée, réflexion, débat et donc : changement.

Dans une société globalement hyper-individualiste (et basse de plafond...), ils ne peuvent qu'exploser.

Beaucoup d'entre eux ont à voir avec la connerie (voir le chapitre sur ce passionnant sujet).

On voit déjà ce que cela donne avec la « cancel culture » et les réseaux sociaux où il est de plus en plus difficile de dialoguer, d'échanger, de débattre harmonieusement (les biais cognitifs y faisant des ravages).

Chacun restant rigide sur ses positions, pas ou peu approfondies.

J'ai pu constater cela partout, y compris dans des lieux alternatifs, l'émotionnel (considérer ses sentiments et ses ressentis comme uniques preuves) prenant très souvent le pas sur la réflexion et les faits.

Les expériences de décisions participatives, ne trouvent-elles pas là, une des causes de leurs échecs (l'une des autres étant la non-connaissance de nos déterminismes...) ?



Sans légende...

63
Bêtise
Généralités

Bêtise : « *manque d'intelligence et de jugement, sottise, idiotie, imbécillité...* » Le Petit Robert.

Imbécilité : « *faiblesse d'esprit, arriération mentale, grave manque d'intelligence...* » Le Petit Robert.

Connerie : « *manque d'intelligence et de jugement, sottise, stupidité...* » Le Petit Robert.

La bêtise, la connerie, l'imbécilité, lorsqu'elles atteignent un niveau paroxysmique (comme dans l'époque où nous vivons) freinent naturellement la réflexion, la possibilité de changements.

Je n'évoquerai pas le lieu commun qui veut que nous soyons tous con, ou tous le con de quelqu'un.

La notion de con est éminemment subjective.

De plus, être pris pour un con par un abruti peut être voluptueux.

J'évoquerai ici la connerie lourde, celle qui conduit les hommes à détruire leur propre planète, à frapper leur femme ou leurs enfants ou leur chien, à humilier leurs collègues, à tuer toute une famille pour gagner quelques minutes sur la route, à insulter et frapper les supporters d'une autre équipe de baballe, etc...

Ceux qui pensent encore que la Terre est plate, au moins, ne font de mal à personne.

Je n'insisterai pas non plus sur les différences entre bêtise, connerie, imbécillité, sottise et autre crétinerie.

Elles sont trop minimes pour l'usage que j'en veux faire ici.

Par exemple (au hasard), que dire de Trump ?

Est-il con ? Bête ? Idiot ? Crétin ? Imbécile ? Fou ?

Une définition unique et définitive de la connerie (par exemple) serait une connerie de plus, le con étant celui qui n'écoute pas, qui considère sa vérité comme absolue, qui conclut.

Je ne le ferai donc pas. Ouf !...

Bertrand Russell écrit : « *L'ennui en ce monde c'est que les idiots sont sûrs d'eux et les gens censés pleins de doute* ».

Parmi les « personnes nocives », le con et le malade-psy (qui s'ignore ou qui ne se soigne pas) rivalisent en tête de classement. Le cumul des deux est possible, mais heureusement rare (on en trouve pourtant jusque dans les plus hautes sphères des entreprises et des États).

La vie sociale ne devrait-elle pas être organisée autour d'un but : empêcher les enfants de devenir aussi cons que leurs cons de parents ?

Sont-ce les cons qui créent cette société à la con ou bien l'inverse ?

À moins que ce ne soit les deux ?

Récemment, un ami s'est enchaîné à des arbres bordant une route du Midi. Des motards voulaient les tronçonner, l'un d'eux s'étant tué en en percutant un. L'arbre avait dû faire un pas vers la route...

On ne dira jamais assez la cruauté des arbres qui, quelques fois, vont jusqu'à prendre des places de parking, m'empêchant de garer mon 4x4 électro-nucléaire !

Astrologie, superstitions, coutumes stupides, religions... la crédulité fait le lit de la connerie. Mais de belles conneries ont également été accomplies au nom du rationalisme.

La connerie commence avec le prosélytisme, avec la conviction de détenir LA vérité.

L'instruction et la culture, ne sont malheureusement pas des remparts suffisants contre la connerie (ni contre les maladies mentales). Les cons instruits (et boursoufflés de pédanterie) ne prolifèrent-ils pas ?

Après s'être répandue sur la Terre, la bêtise part désormais à la « conquête » de l'espace.

Est-ce bien étonnant ?

Bêtise et capitalisme, le couple parfait

De tous temps, les pouvoirs ont exploité la bêtise. Nous avons seulement franchi un cap, grâce à la possibilité récente, donnée à tous, de pouvoir l'exprimer partout et à tous moments, devant des foules ébahies. Formidable progrès.

Degaulle (qui n'était pas la moitié d'un con et dont la pensée nous manque autant que celle de Mitterrand) disait de façon hautaine que les Français étaient des veaux. Quel plaisir pouvait-il alors tirer de leur domination ? (PS : je n'ai rien contre les veaux)

Le pouvoir rend-il con ?

Ou bien sont-ce uniquement des cons qui aspirent à dominer (d'autres cons) ?

Les cons dominateurs sont-ils moins cons que les cons qui aspirent à être dominés ?

Toute l'histoire humaine montre la difficulté qu'ont les hommes à sortir de la bêtise.

Alors qu'il n'y a jamais eu autant de moyens pour sortir de l'ignorance et des idées reçues, notre époque voit le triomphe absolu de la bêtise avec son cortège de suffisance, de mauvaise foi, d'insignifiance, de vacuité...

Des légions de demeures font les unes des médias ou profèrent des flots de conneries et d'inepties sur les réseaux « sociaux ». Les data-center en débordent (entraînant une énorme consommation d'électricité, des pollutions, de la chaleur...).

La bêtise ne se cache plus, elle s'étale, elle s'exhibe. Elle se veut la norme de l'époque, elle est parfaitement intégrée à un système basé uniquement sur les apparences.

Ces dernières années, des copains me voyant m'échiner dans la recherche des causes profondes de nos comportements, me disaient : « ne cherche pas les gens sont cons, c'est tout ! ».

Outre que je ne me sente pas très bien moi-même (la connerie n'est-elle pas autant contagieuse que le covid ?), je trouve l'explication assez juste les jours de fatigue, mais un peu courte les autres jours.

Ce qui caractérise ces « pathologies » (dans leurs versions lourdes) est une suspension de l'intelligence, une absence totale de doute, d'écoute et d'empathie. Un refus de l'approfondissement et de la contradiction. Les nouveaux médias en sont donc le support idéal. L'homme capitaliste (l'homme moyen moderne): le candidat idéal.

On reste confondu par la bêtise et la vulgarité des sociétés dites « modernes ». Certains programmes de la TNT (par exemple) ne pourraient même plus être caricaturés par les Inconnus, les Nuls, Charlie Hebdo, Siné-Hebdo ou Groland.

De jeunes décérébré(e)s siliconé(e)s ont des millions d'abonnés sur les réseaux sociaux. Aaahhhh !... L' « Entarteur », Noël Godin, ne sait plus où donner de la tarte.

Pierre Desproges écrit : « *Si les hommes font moins de conneries en février, c'est qu'ils n'ont que 28 jours* ».

Lorsque l'argent et les apparences sont la mesure de tout, à quoi bon grandir en humanité ? Les progrès de la bêtise ne sont-ils pas nécessaires à la pérennisation du capitalisme ?

Pour que la Surclasse et le haut des Classes Moyennes maintiennent leur domination et leurs privilèges, n'est-il pas nécessaire que les mécanismes de cette domination demeurent ignorés, et que les hommes ne soient formés qu'à des compétences parcellisées ?

Le chemin qui mène à la bêtise (et au capitalisme) est pentu, on y glisse facilement.

Gustave Flaubert écrit : « *Le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du bourgeois. Le rêve est en partie accompli.* ». Il écrivait cela à la fin du 19ème siècle... des progrès significatifs ont été accomplis depuis...

La bêtise artificielle détrônera t-elle la bêtise naturelle ?

Je ne saurais trop conseiller pour clore ce chapitre (inclôturable), la lecture de l'incontournable « Dictionnaire de la bêtise » de Jean-Claude Carrière, qui vient de faire la connerie de nous quitter, ainsi que celle du bouquin de Maxime Rovere : « Que faire des cons ? pour ne pas en rester un soi-même ».

65

Trop nombreux ?

Notre vaisseau comptera bientôt 10 milliards de terriens (nous étions 1 milliard en 1800).

Durant mon existence, la population de la Terre aura plus que doublé. Une telle surpopulation pose, on le sait, des questions en termes de partage des ressources. D'autant que les inégalités sont grandes entre les continents et à l'intérieur de ceux-ci.

Aussitôt des mains se lèvent *« ça y est, on a trouvé la cause unique de tous nos maux : nous sommes trop nombreux..... ce n'est pas parce que l'homme capitaliste vit comme un ~~porc~~ (j'aime les porcs) ogre, non ! c'est à cause de tous ces « crèves la faim » qui n'arrêtent pas de se reproduire.....à cause d'eux, on ne pourra bientôt plus prendre l'avion pour aller se dépayser... chez eux ! »*

Une question se pose :

Notre mode de vie actuel serait-il moins pathologique, s'il était celui de 500 millions d'individus (voulant toujours plus, sans limites) ? Ne déboucherait-il pas à terme sur les mêmes problèmes ?

S'il est vrai qu'il y aura bientôt des problèmes d'eau, de semences, de nourriture, est-ce la faute de ceux qui veulent seulement survivre ou bien des multinationales qui contrôlent dorénavant les ressources fondamentales pour en tirer toujours plus de profits (et de certains États qui s'emparent de richesses naturelles communes à plusieurs pays) ?

Et de la surconsommation dans les pays « riches » ?

Il faut naturellement s'atteler au problème (tabou) de la surpopulation.

Dans les sociétés « occidentalisées », la baisse de la natalité et l'infertilité grandissante semblent travailler en ce sens. Mais il y a tout aussi urgent: inciter à changer de mode de vie (en le vivant bien) celles et ceux qui détruisent déjà jour après jour, consciemment ou inconsciemment notre unique vaisseau (ça ne va pas être facile...)

L'Europe pourrait donner l'exemple (au Monde entier), en mettant en œuvre une **Décroissance choisie** dans certains domaines, et donner ainsi la possibilité aux peuples démunis d'atteindre un niveau de vie décent (et à en rester là, comme elle le ferait alors elle-même...), on peut rêver. Nous en sommes loin. Ce qui pousse à l'insatiabilité et à la destruction semble plus puissant.

Il en est que j'ois dire que tout cela se règlera tout seul (épidémie, écocide, guerre nucléaire, etc...).

Ils se voient déjà (bien entendu) dans la future « team » des survivants comme les dé-cryogénisés que j'évoquais plus haut, ou les « survivalistes », petites bandes de *Problémos* (je vous conseille ce film), fiers par avance de survivre à l'horreur, et surtout de survivre aux autres (mais pour combien de temps ?).

D'autres évoquent le fait, pour quelques « élus » (là aussi), d'aller faire déborder leurs poubelles ailleurs.

Ils ne parlent pas de « découverte » mais de « conquête » de l'espace. Tout un programme ! On devine alors ce qu'il adviendrait de Mars, la seule planète qu'une « élite » de riches cinglés pourrait (c'est tout de même peu probable) atteindre, et y survivre dans des bocalux enterrés (chouette perspective !) juste avant que la Terre ne soit définitivement inhabitable (je ne sais pas qui envie...).

Et on pourrait, comme ça, sauter de planète en planète, les fuir à chaque fois que la poubelle déborde.

Amis extra-terrestres ! ne prenez pas contact avec nous, nous sommes trop cons !

Sur Mars ou sur notre vaisseau, les questions ultimes ne sont-elles pas celles de l'insatiabilité, et de ses causes profondes ?

Je suis un vieux con... de gauche et écolo

Il nous faut aller bien mal pour être représentés par des êtres allant aussi mal. Partout de petits coqs prétentieux règnent en roitelets d'opérette. Partout des individus y sont hélas soumis.

Une réflexion sur le pouvoir et la domination s'impose (je l'ai déjà dit mais, la sénilité me gagne).

A quoi nous servirait (par exemple) de relocaliser économie, énergie, culture... si cela aboutissait à la création de féodalités locales ? L'extrême droite (les nostalgiques de Pétain et des Chemises Noires) ne s'intéresse-t-elle pas, elle aussi, au « local » ?

Comment inciter des femmes et des hommes intègres, réellement motivé(e)s par le bien commun, à prendre des responsabilités à la place de femmes et d'hommes attiré(e)s par le pouvoir dans le but de tenter vainement de dompter leurs errances pathologico-égoïstes ?

Ne devrait-on pas refuser tout pouvoir à celles et ceux qui le demandent avec trop d'insistance ?

Pour l'instant, ce ne sont pas les plus aptes (au niveau des compétences et de l'honnêteté) qui sont élus, mais bien les plus aptes (les plus doués pour se faire des relations, écraser des concurrents...) à se faire élire.

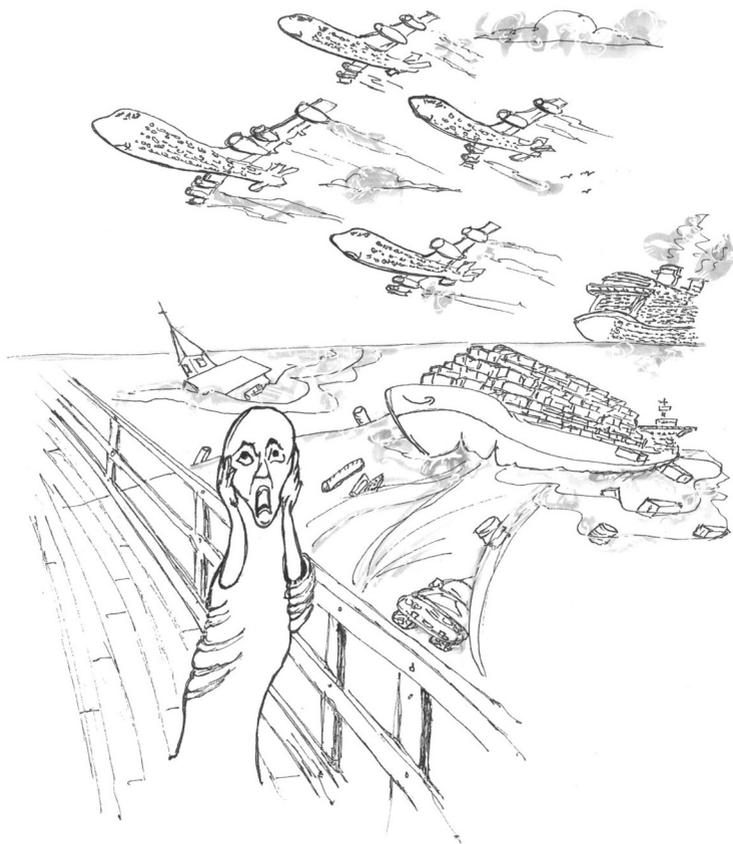
Je suis un vieux con de gauche. De celle qui tente de se construire entre social et écologie. Je suis un vieux con qui croit encore aux valeurs de solidarité et de fraternité.

Il est intéressant d'observer que dès que l'on évoque la nécessité d'en finir avec le capitalisme, on nous renvoie Staline (au niveau social) et Rahan (au niveau écologique).

Ainsi, nous serions définitivement condamnés au libéralisme, au capitalisme ? Le TINA (There Is No Alternative, il n'y a pas d'alternative) de Margaret Thatcher serait donc l'ultime voie empruntable par l'humanité ?

Il est dans la nature du capitalisme de vouloir toujours plus, de refuser toute limite. Un capitalisme à visage humain est impossible, c'est un oxymore de plus.

Une fois élu(e)s, les hommes et les femmes de droite (ou de la gauche caviar), ne soutiennent-ils pas un système mortifère ? Pourquoi ?



Manipulation et domestication

La publicité nous lessive le cerveau

« *C'est bien joli tout ton baratin...* » me disent des copains « *...mais le capitalisme tient parce qu'il manipule les gens* ».

La manipulation des masses par la publicité et les médias est évidente, écrasante.

La publicité porte la promesse d'une société d'abondance.

Abondance d'objets, de loisirs, de divertissements... pour chaque problème ou coup de blues : un doudou.

Elle calme les peurs, réduit les conflits sociaux (qui se terminent presque tous par de la consommation, sauf pour les très pauvres), permet d'écouler la surproduction (voitures, télévisions, etc...), mais surtout, participe à la création (et pérennisation) d'un imaginaire, que tout le monde est censé adopter.

Elle s'inscrit dans le discours capitaliste, y contribue.

Mais la publicité sert surtout à « dresser » à la consommation (oui, comme on dresse un cheval). Il s'agit de dresser les individus à être conformes à des normes, à un mode de vie, tout en leur faisant croire que c'est leur choix, qu'ils sont libres.

Elle fait semblant de croire à la singularité de celui ou celle à qui elle s'adresse, l'un des slogans actuel est : « Soyez vous-mêmes ! ». Comment pourrait-ce être le cas ? Des trucs et des machins (avec quelques fois de petites différences censées donner le sentiment de singularité) proposés à des centaines de milliers d'acheteurs potentiels, dans le même temps !?...

Bien peu nombreux sont ceux qui dénoncent cette agression massive et permanente (véritable fascisme soft) que les individus subissent dès le plus jeune âge.

Ils nous faut analyser la publicité :

- À quoi s'accroche-t-elle ?
- Ne joue-t-elle pas sur une promesse d'émancipation, en jonglant habilement entre individualisme forcené et besoin de conformisme ?

- Ses slogans ne participent-ils pas à créer un social et des individus particuliers, tournés vers eux-mêmes ?
- Ne participe-t-elle pas à un appauvrissement du langage et des manières de vivre ?
- N'impose-t-elle pas des impératifs glacés de « beauté parfaite » et de jeunisme ?
- Ne joue-t-elle pas un rôle de « cocon » pour les plus fragiles ?
- Comment transforme-t-elle des désirs en besoins ?
- Ne crée-t-elle pas des joies factices pour celles et ceux qui sont incapables d'en inventer de vraies ?
- Ne joue-t-elle pas un grand rôle dans la création du snobisme de masse et de l'hyper-narcissisme ?
- Ne participe-t-elle pas à effacer la frontière entre sujet et objet ? (l'homme capitaliste tend de plus en plus à considérer les autres comme des objets dont on peut jouir).
- N'impose-t-elle pas une vision appauvrie de l'érotisme ?
- Ne joue-t-elle pas également sur les désirs d'égalité ? (le coup de génie des fabricants de cigarettes, étatsuniens, qui proposèrent aux femmes, en 1929, de fumer... comme les hommes, doublant ainsi leur chiffre d'affaires et... le nombre de cancers).
- Que dire de ceux qui l'absorbe comme l'air ambiant, sans se poser de questions (ne possédant pas de culture propre à former le regard) et en font leur modèle de vie ?
- Que dire de leurs enfants ?
- Au fond, la rengaine (un peu cachée), n'est-elle pas toujours: Sexe, jouissance et pouvoir ?

- ...

Le discours capitaliste incite le sujet à être accroché à son objet, tout en se croyant libre.

Il participe à la création de subjectivités capitalistes reproduites à l'envi à la façon d'une yaoutière reproduisant des yaourts.

Sortir du capitalisme sans analyse de son discours ?

Manipulation et domestication**E-domestication****les réseaux sociaux ou comment se manipuler soi-même**

La déroute intellectuelle et psychique actuelle est pain béni pour les dominateurs régnants (il s'agit bien d'une nouvelle aristocratie) de la Surclasse et leurs potes du monde politique professionnel (sans oublier la partie des Classes Moyennes la plus riche... les hommes capitalistes).

Complotistes, conspirateurs, fake news, mensonges, insultes, magouilles, cancel culture, mauvaise foi... l'émotionnel l'emporte presque partout, alors qu'Internet portait la promesse d'être un formidable outil culturel, un formidable outil d'émancipation.

Les algorithmes des réseaux sociaux mettent en avant les buzz (fortes audiences devant des rumeurs propageant un message jugé « fort », chutes dangereuses, débats violents, pseudos infos en exclusivité, tranches de vie censées être intéressantes, « clash » entre deux célébrités, actes stupides ou spectaculaires...) afin de maintenir beaucoup d'individus scotchés en quasi-permanence aux écrans (quitte à laisser s'exprimer la haine et le racisme). Le but premier et unique : bombarder des publicités, faire acheter encore et encore...

Mais les réseaux sociaux ne font pas que gagner des fortunes en vendant des millions de femmes et d'hommes aux marchands de pacotilles, ils participent aussi (et grandement) à la création de normes, au développement du mode de vie actuel, à la pérennisation du capitalisme, et... au contrôle des populations.

Des millions d'êtres se sont mis à dévoiler leurs existences à tous les regards (y compris ceux de la police et du Rhaine). Cela a pris tellement d'importance que cesser d'y paraître correspond à une exclusion, à un rejet. Un panoptique (architecture carcérale permettant à un gardien, logé dans une tour centrale, d'observer tous

les prisonniers...) est créé et entretenu... par les individus eux-mêmes !

Bien entendu, les réseaux (et téléphones-caméras) permettent aussi de montrer des injustices (printemps arabes, violences policières,...) et donc de développer la solidarité.

Certes, mais le prix à payer (dans tous les sens du terme) est un peu élevé. Car, il s'agit de paraître heureux et de magnifier sa vie en la mettant en scène. D'être vu, reconnu, connu, aimé, mais, le plus souvent, sur du faux, de l'inauthentique. D'avoir un moment de célébrité, peu importe comment, pour se soutenir artificiellement.

La chute, lorsque la vacuité de tout cela apparaît, est très rude (dépression... suicide).

La publicité imposait, par en haut, un bonheur bidon.

Les réseaux sociaux en impose un... par en bas.

On ne compte plus les jeunes (et moins jeunes) déprimés car n'arrivant pas à avoir assez d'« amis » (Aristote remarquait déjà : « *On ne peut pas avoir beaucoup de vrais amis* »), n'arrivant pas à correspondre à des normes et des injonctions inhumaines : corps parfaits, maison fabuleuse, amis exceptionnels, pseudo-vie intense

...

Ahmed Khiat écrit : « *Les pannes des réseaux sociaux jettent des millions d'utilisateurs dans le désarroi, exception faite des amoureux du livre* ».

La société des hommes va bien mal. La moitié des jeunes de 11 ans est déjà connectée, rivée à des écrans.

L'injonction permanente à un bonheur factice a des répercussions sur la santé mentale.

Être quotidiennement devant de la misère psychique, de l'agressivité, de fausses infos (souvent relayées sans avoir été vérifiées), de la vulgarité et de l'insignifiance... également.

Les progrès actuels de la domestication sont effarants.

L'abrutissement par les médias classiques ne va t-il pas bientôt nous sembler ringard ?

Manipulation et domestication Les médias et le discours capitaliste

« *Mais tu vois bien que les médias sont presque tous aux mains de milliardaires* » surenchérisent certains copains. « *Rien ne nous oblige à les lire ou regarder, et, il en reste un certain nombre de libres* » rétorque-je, lorsque je suis en forme.

Je ne ferai pas ici le procès des médias aux ordres ou aux mains de milliardaires, membres de la Surclasse.

Cela a déjà été entrepris. Ne s'agit-il pas de créer des médias libres (ce que je fis en Cévennes, pendant 12 ans) ou de soutenir ceux qui existent, que de se lamenter sur la main mise de la Surclasse sur tout ce qui facilite la domestication des masses, ce qui est parfaitement logique de sa part.

Je m'attacherai ici à essayer de décrire quelques-uns des motifs du discours capitaliste, sous-jacents aux actions des médias au service d'icelui.. Le désir de vivre une vie authentique n'est jamais complètement éteint, même en Capitalocène. La petite fleur repousse inlassablement au milieu du béton (elle est facile et déjà utilisée).

Le capitalisme est donc contraint (puisque pathologie il y a) d'imposer son discours, inlassablement, s'il ne veut pas voir des hommes (et tous les autres genres/sexes) lui échapper. Ce discours (passant par la pub, les médias, la TV, le cinéma...) a de graves effets psychologiques: difficultés face au caractère illimité de l'offre de jouissance, difficultés par rapport à la quantité énorme d'info disponible (que quelqu'un a appelé « infobésité ») et par conséquent difficultés à en faire quelque chose, à trier, à en extraire une analyse, une pensée... délitement du lien social, aliénation à la consommation, etc...

Le discours capitaliste tente de contrôler (de forcer) le rapport des sujets à la jouissance sans avoir l'air de le faire. L'homme capitaliste doit se croire maître de ses pensées et de ses actes.

Mais ce discours n'émane pas d'une instance sise à tel endroit de la planète (ou dans l'espace, comme dans le film « *Invasion Los*

Angelès » de John Carpenter), il est en roue libre comme le système qui l'incarne.

Il n'émane pas seulement des grands médias et de la Surclasse, mais également de l'homme moyen moderne. Il est consubstantiel à la trouille des membres dominants de la Surclasse (qui mourrons malgré leurs fortunes) et à la trouille de tous les autres individus (idem). Pas simple...

Edgar Morin écrit : « *Rien n'est fait ni dans l'enseignement ni dans les médias pour préparer les esprits à reconnaître et affronter les complexités* ».

Le discours capitaliste agit sur le désir, l'objet de consommation venant se donner au désir et le susciter. Il ramène tout objet de consommation (on a vu qu'il peut aussi s'agir d'un autre individu objectivé ou de voyages...) à une valeur de jouissance et de signe (et donc pas seulement à une valeur d'usage comme le pensait Marx), avec comme promesse un plus-de-jouir sans limites (d'où toujours plus d'extraction, de production, de pollution...). Il a du succès car il prétend résoudre un jour la question du désir (qui taraude tout sujet) par un toujours-plus-de-jouissance, et celle (liée à la première) de notre condition de mortel.

Or, cela ne marche pas, ne marchera jamais: le désir est irréductible et, nous sommes mortels. La société de consommation, incapable de se calmer, tend ainsi à devenir une société de saturation. Saturation destructrice comme nous commençons à le comprendre.

Pas étonnant que tant d'individus se sentent perdus.

Mais, il faut bien constater également que les questions de fond ennui la plupart d'entre nous.

Mieux vaut se « vider la tête » devant certains programmes de la TNT (je ne citerai personne pour ne pas avoir d'ennuis avec Hanouna...), avant d'aller dormir puis reprendre le chemin du travail...

Amin Maalouf écrit : « *Les médias reflètent ce que disent les gens, les gens reflètent ce que disent les médias. Ne va-t-on jamais se lasser de cet abrutissant jeu de miroirs ?* ».

Manipulation et domestication
Injonction paradoxale, dissonance cognitive
et autres trucs étranges

L'injonction paradoxale (double contrainte) consiste à placer un individu entre deux contraintes (ordres, injonctions, obligations) contradictoires et incompatibles. Il ne peut satisfaire l'une sans violer l'autre. Le choix entre les deux contraintes étant impossible.

L'injonction paradoxale est très présente dans les rapports de domination, au sein des familles, au niveau politique, dans l'économie, le commerce... bref, partout. « Sois spontané(e) », « prend des initiatives », « tu devrais m'aimer », « ne pensez pas à ce que vous ne devez pas faire », « innovez mais respectez les règles », « apprenez à contrôler vos émotions », « ne lisez pas cette phrase »... la double contrainte a à voir avec la perversion.

Elle peut se manifester dans une différence entre des mots prononcés et la façon de les dire, entre une façon de se tenir en contradiction avec les mots prononcés.

Récemment je lisais un journal du Midi. En première page on s'inquiétait de la disparition des « stocks » de poissons, on évoquait la nécessité de limiter la pêche. À l'intérieur du même journal une page entière était consacrée à l'acquisition par un individu d'un énorme bateau de pêche ultra moderne capable de tirer des dizaines de kilomètres de filets, et à l'honneur que cela représentait pour son port d'attache !...

On incite les individus à consommer toujours plus, et dans le même temps, on les affole devant les catastrophes climatiques dues à la surconsommation !

Des entreprises surfant sur cette vague schizophrénique, osent même affirmer que grâce à leur production, il y aura moins de pollution ! (une marque de berlines de luxe allemande, illustre récemment ses films avec des slogans de lanceurs d'alerte écologistes !). Plus fort que le greenwashing !

Le sur-tourisme fait vivre des millions d'individus, tout en détruisant leurs écosystèmes.

Certains écologistes affirment encore qu'il est possible de sauver l'humanité tout en conservant le capitalisme (et le nucléaire...). Je leur donne rendez-vous dans 20 ans... avec les enregistrements vidéo de leurs affirmations.

La double contrainte crée du mal-être (jusqu'à la psychose parfois). Elle montre une volonté de réduire l'autre à l'état d'objet, de le désubjectiver.

La dissonance cognitive est une tension qui se manifeste lorsqu'une personne est obligée d'avoir un comportement qui entre en contradiction avec ses idées, valeurs ou croyances.

Le capitalisme est inhumain sur le plan social et sur le plan écologique.

En Capitalocène, les individus sont de plus en plus amenés à agir en contradiction avec ce qu'il y a d'humain en eux, au risque de perdre leur humanité.

Comment vivent celles et ceux (évoqué(e)s plus haut), qui voient leurs écosystèmes détruits par le tourisme de masse... qui les fait vivre ?

Comment vivent les fabricants d'armes ? Les CRS ? Les travailleurs du nucléaire et de ses déchets ?...

L'homme capitaliste, est sans cesse rappelé par ce qui veut vivre en lui. Il reste toujours quelque chose d'humain au fond de lui. Même si sa manière de vivre, ses comportements vis à vis des autres, de la mode, des normes, des apparences, de la nature, pérennisent le système capitaliste et ont l'air de le rendre heureux, il est le plus souvent, en « dehors de lui ».

Il vit comme on lui dit de vivre.

Pourquoi ?

Manipulation et domestication On nous prendrait pour des cons ?

En Capitalocène, le niveau général diminue régulièrement.

L'homme capitaliste n'a pas besoin d'être instruit ou cultivé pour paraître.

Appauvrissement du langage, réduction du vocabulaire, réduction des subtilités linguistiques, quasi-disparition des temps, langage SMS, anglicismes,...

Orwell avait prédit la manipulation et l'appauvrissement du langage, afin d'empêcher la pensée.

Lorsqu'un parti politique ou une entreprise sont mal perçus, ils changent de nom (certains, dont l'homme capitaliste est adhérent ou actionnaire, le font très régulièrement, le RPR, EDF et Areva par exemple...).

Les « Conférences gesticulées » ont montré comment fabriquer des dizaines de discours (vides de sens) avec seulement quelques mots disposés de façons légèrement différentes à chaque fois.

On ne regarde plus un politicien professionnel de la même façon, après cette démonstration (drôle).

Phrases creuses, mots et discours vidés de leur sens (ou utilisés dans un autre sens), effets appris, la manipulation du langage bat son plein. Les caissières deviennent des « Hôtesse de caisse », les femmes de ménage des « techniciennes de surface », les handicapés des « personnes à mobilité réduite », la classe dominante « l'élite », un ouvrier un « agent de fabrication » « les Côtes du Nord » « les Côtes d'Armor », le Nord « Les Hauts de France », les bombardements de civils des « frappes chirurgicales », les civils tués : des « dégâts collatéraux », les vieux des seniors, les usagers des « clients », la vidéo surveillance la « vidéo-protection », les cotisations sociales des « charges sociales », et caetera...

Lorsqu'on parle de « charges sociales » (au lieu de parler de « cotisations sociales »), on affirme, et tente de faire partager, une vision du Monde particulière : celle du capitalisme qui considère la Sécurité Sociale, la solidarité, le soin pour tous, comme des poids dont il conviendrait de se débarrasser (pour les vendre à Axa, par exemple...).

L'une des manipulations récentes (d'excellents ouvrages existent sur ces sujets) consiste à faire passer dans le langage courant, celui du monde de l'entreprise. Les activités humaines ne sont-elles pas toutes susceptibles d'être « gérées » comme on gère une entreprise ? Ainsi, jusque dans les familles, on peut entendre les mots: gérer, impacter, dégraisser, employabilité, brainstorming, challenge, booster, ...

René Char écrit : « *La parole dépourvue de sens annonce toujours un bouleversement prochain* ».

On utilise l'oxymore (rapprochement de deux termes que leurs sens devraient éloigner) sans problème: « développement durable », « croissance négative », « discrimination positive », « capitalisme moral » !...

Ces oxymores sont même repris régulièrement par des militants sociaux et des militants écolos !

À l'aide ! Est-ce moi qui deviens fou ?

Ou bien subis-je seulement un coup de mou ?

La difficulté croissante à exprimer la joie, la détresse, l'injustice, les émotions, à élaborer une réflexion, une pensée, un discours, ne peut qu'entraîner de la violence.

Camus écrit : « *Mal nommer les choses, c'est ajouter du malheur au malheur du Monde* ».

Le Monde est à l'envers, n'est-il pas plus que temps de le remettre à l'endroit ?

Manipulation et domestication Révolutions ratées

Si aucun gouvernement ne bouge (sur les plans social et écologique), c'est qu'aucun peuple le souhaite vraiment. Quel « responsable » actuel serait assez courageux pour aller contre son opinion publique, contre ses électeurs ?

De plus, le changement nécessaire pour aller vers un Monde plus juste et plus tendre nécessitera bien plus que des changements institutionnels et économiques (comme je l'ai déjà radoté).

L'homme capitaliste veut bien couper l'eau quand il se lave les dents, mais changer de mode de vie, non, faut pas pousser ! Son souci du moment n'est pas la planète qu'il laissera à ses enfants (ou la misère lointaine de ceux qui lui permettent d'avoir un train de vie au-dessus de la moyenne), mais comment continuer à payer son « anneau » où est fixé son voilier (nécessaire au standing, mais qui sort en moyenne moins de 10 jours par an). Il lui faut payer ses crédits, même s'il lui faut pour cela fabriquer des armes ou des pesticides, taper sur des manifestants, manipuler et tromper d'autres hommes, vendre n'importe quoi à n'importe qui...

Sur le plan social, la plupart des syndicats (pas tous) sont de plus en plus corporatistes et revendiquent désormais essentiellement pour des augmentations de revenus. Augmentations qui seront réduites à néant les jours suivants par l'augmentation des prix, loyers, etc... Tout (ou presque) se joue dans la cour de récréation du capitalisme, qui récupère tout.

Changer le Monde n'est plus à l'ordre du jour.

Le mot Révolution est désormais utilisé pour décrire un écran encore plus plat, un ordinateur encore plus rapide, de la lessive... (la « révolution numérique » a fait gagner du temps aux hommes, et ils le passent devant leurs ordinateurs et leurs téléphones portables...).

Des hommes politiques de tous bords politiques se déclarent « révolutionnaires »... Le mot est totalement vidé de son sens (comme l'est le mot « anarchie » qui est employé pour désigner un désordre

intégral, alors qu'il s'agit au contraire de la plus belle (et inatteignable) utopie : l'intégration par chacun des lois humaines permettant un bon vivre ensemble, l'ordre sans le pouvoir, la suppression de toute forme de domination).

Actuellement, l'idée d'une société radicalement différente semble impossible à imaginer, à penser.

Des copains parlent encore de Révolution.

« *Il faudra bien prendre les armes !* » me disent-ils.

« *En quoi cela changera-t-il l'imaginaire capitaliste présent dans presque toutes les têtes ?* » leur radote-je.

Quel Monde espèrent-ils bâtir par la violence ?

De fait, les révolutions n'ont fait, jusqu'à présent, que remplacer au pouvoir des malades par d'autres malades. On ne sait pas ce qu'auraient pu réaliser la jeune République espagnole de 1936, et la Makhnovtchina de 1918 (en Ukraine), elles furent noyées dans le sang.

Georges Brassens écrit : « *La seule révolution possible, c'est d'essayer de s'améliorer soi-même, en espérant que les autres fassent la même démarche. Le monde ira mieux alors* »

C'est bien d'une « révolution intérieure » dont nous avons surtout besoin. Et pourquoi ne pas la faire ensemble ?

L'époque est caractérisée par des luttes ou des préoccupations sociales et écologiques parcellisées, le plus souvent sans liens entre elles, et n'envisageant pas, pour l'instant, une réflexion collective pour en finir avec les causes principales des problèmes sociaux et écologiques actuels : le système capitaliste et son imaginaire.

Mais, cette multitude d'associations imagine également de nouvelles pratiques démocratiques, de nouvelles façons de travailler, habiter, communiquer...vivre ensemble. Un Monde plus juste et plus tendre.

Ne sont-ce point là de nouvelles façons de résister et faire de la politique, qui s'inventent ?



73

Manipulation et domestication Voter ou aller à la pêche ?

Nous votons tous, chaque jour, pour ou contre tel type de société. Nos achats, nos déplacements, notre travail, nos loisirs, presque toutes nos activités concourent à la pérennisation (ou pas) de la société actuelle. Faire des courses en hypermarché ou dans des boutiques paysannes et bios n'a pas les mêmes conséquences sur l'emploi, la nature, les relations humaines, la vie d'un village ou d'une ville...

On renvoie souvent aux écolos que le bio est réservé à une élite friquée. Depuis les années 50, les dépenses consacrées à la nourriture sont passées de 40 à 15 % du budget des « ménages », les dépenses

consacrées à l'automobile, aux nouvelles technologies, aux voyages, ... suivant le chemin inverse.

S'il est vrai que la pauvreté progresse en notre royaume, il n'en est pas moins vrai qu'on peut voir de très coûteuses voitures garées devant des supermarchés « bas de gamme ». Le capitalisme influence toutes les couches sociales, notamment dans la course aux apparences. Manger n'importe quoi tous les jours (5 légumes/pesticides par exemple ?) au risque de se détruire la santé, n'a pas d'importance... ça ne se voit pas (jusqu'à ce qu'on soit malade). La voiture se voit, participe à la course aux apparences.

J'ai pu maintes fois observer ce fait.

Et je sais aussi que des adultes et des enfants ne mangent pas suffisamment, en France, en 2024 (alors qu'un tiers de la nourriture produite est jetée) et que tous ne sont pas dans la course aux apparences !

Chacun participe (consciemment ou non, et plus ou moins) à construire le Monde dans lequel nous végétons.

Les « vraies » élections voient s'affronter régulièrement des femmes et des hommes prisonniers, pour la plupart, de leurs problèmes psychologiques, parlant trop de bien commun pour qu'on puisse les croire un instant désintéressé(e)s.

Les électeurs, le plus souvent n'ont aucune éducation politique, sont mal informés, manipulés, et votent sur des apparences. Ce qu'on nomme « gauche » (les « fauxcialistes » au pouvoir ces derniers temps, Hollande, etc...), n'a pas fait de politique de gauche. Pour beaucoup « gauche » signifie aujourd'hui trahison.

Depuis quelques décennies les élections ne mobilisent plus, sauf quelques individus qui manifestent leur désir de voir le capitalisme perdurer en votant tantôt à droite, tantôt pour les « fauxcialistes » (tantôt pour un capitalisme dur, tantôt pour un capitalisme mou) et, les nostalgiques de Pétain.

La droitisation de la France (et de l'Europe) et les faibles scores des écologistes sont un fait.

En 2024, le besoin de continuer à acquérir des doudous (et donc bousiller la planète) l'emporte sur tout le reste.

La montée de l'extrême droite, dans toute l'Europe, met les peuples devant un choix cornélien lors des « finales » électorales : voter pour le capitalisme que nous connaissons ou laisser la haine et le racisme prendre le pouvoir. Chantage insupportable. Oubli de l'histoire.

Victoire de la violence et de la bêtise. L'histoire bégaie.

Des hommes politiques sont élus avec des scores ridicules et, se comportent pourtant en roitelets (Macron en ce moment). On ne compte plus les « affaires » mélangeant politique politicienne et magouilles financières.

Les individus sont désabusés, semblent ne plus s'intéresser au sort de la société et des institutions (dont pourtant de très nombreuses décisions ont un impact direct sur leur vie de tous les jours).

Les écolos sont divisés : le capitalisme est-il compatible avec la sauvegarde de la planète, ou pas ?

Pour l'instant, c'est la sauvegarde du capitalisme qui l'emporte...

Herbert Marcuse écrit : « *Le fait de pouvoir élire librement des maîtres ne supprime ni les maîtres ni les esclaves* ».

74

Penser le capitalisme est penser l'homme

« Enrichissez-vous et amusez-vous ! », « parce que vous le valez bien ! », « vous allez vous aimer ! », « soyez vous-même ! »... proclame le discours capitaliste semblant s'adresser à chacun.

Un hédonisme de pacotille (à tempérament et teinté de dépression) entraîne le recouvrement de la nature par des zones commerciales, des autoroutes, des porte-conteneurs, des camions, des aéroports, des ports...

Les « grands projets inutiles » ne le sont pas, aux yeux des hommes capitalistes.

Comme l'entrevoit Guy Debord, l'usine du divertissement jouxta bureaux et entrepôts, on y crée artificiellement et en permanence de l'excitation. La société moderne est société de l'ennui, il ne se passe pas grand-chose...

C'est la raison d'être des jeux d'aventures extrêmes sur certaines chaînes de la TNT, de l'omniprésence du sport de compétition servant de défouloir... (« *donnez leur des jeux et du pain* » disait déjà un empereur romain).

Boby Lapointe écrit : « *Je ne vais jamais dans les endroits où on s'amuse, on n'y rencontre que des gens qui s'ennuient* ».

Tahar Ben Jelloun écrit : « *L'ennui quand il devient maître du temps, joue au révélateur* ».

Alors, on s'agite.

L'homme capitaliste n'est pas forcément mauvais, il lui suffit de ne pas penser. D'exister en somnambule, en ne se posant pas de questions, ça tombe bien, c'est fatigant...

La pandémie de 2020/2021 qui donna (enfin) du temps aux individus pour penser leur vie et le Monde, ne déboucha que sur environ 9 % de « déserteurs » (de femmes et d'hommes décidé(e)s à faire un pas de côté), mais la preuve était faite qu'il fallait d'abord avoir du temps pour penser sa vie et éventuellement, en changer.

L'aliénation quotidienne arrache ce temps aux hommes.

Il nous faut prendre le temps de penser le capitalisme, et cela signifie penser notre rapport à la jouissance, au désir, au plaisir, à l'éphémère, à la mort...

Au fond du capitalisme, il y a la négation de l'homme.

Pour l'instant, une majorité de femmes et d'hommes (et autres genres/sexes) accepte de vivre sous le poids de l'inauthentique. Pensée et quête de sens semblent leur être devenues étrangères .

Le capitalisme est une croyance.

La croissance infinie, son crédo.

Une croyance se discute t-elle ?

Le mode de vie des très riches (et de ceux qui tentent de les imiter) ici, n'est ni juste, ni moral, ni universalisable. Il repose sur des horreurs humaines et écologiques ici, mais surtout ailleurs.

En voulant toujours plus, l'homme capitaliste se condamne à n'avoir jamais assez.

Accepter des limites, ce serait les freiner dans leur course au « supplément d'âme » devenue vitale, dans la tentative d'oublier leur condition.

Le capitalisme a à voir avec le désir et le manque, avec les questions existentielles, et touche toutes et tous. Dans une formidable intuition, Engels écrit à Marx : « *Il faut libérer l'ensemble de la société, y compris les capitalistes eux-mêmes* ».

Suffit-il de tout avoir, pour ne manquer de rien ?

75

Penser les limites

Non, tout n'est pas possible !

Depuis quelques décennies, l'autorité du père est sapée. La figure paternelle autoritaire a disparu, laissant place au vide.

Il ne s'agit pas de regretter ce fait ou de revenir en arrière, au temps des baffes et fessées, mais d'y réfléchir.

Réfléchir, par exemple, à la multiplication des enfants-rois qui ne savent plus ce que veut dire non, enfants-rois sans limites, sans cadre, préparés (pour beaucoup) à devenir de parfaits hommes capitalistes.

Le monde des affaires et de la politique politicienne déborde d'anciens enfants-rois sans limites, que seule une sanction pénale peut arrêter (et encore, ils y échappent souvent).

Une société perverse s'édifie. Une partie non négligeable de la population, a déjà du mal à simplement distinguer le bien du mal, à respecter les autres comme d'autres soi-même.

L'homme moyen moderne se donne de plus en plus de droits, de moins en moins de devoirs. La publicité et la technologie ne lui font-elles pas croire à un hors-limites ?

La 25 G et l'Iphone 92 ne sont-ils pour demain, après-demain au plus tard ?

Dans les domaines de la science et des techniques, règne l'innovation à tout prix : « puisqu'on sait le faire, faisons-le, allez, on y va ! ». Comportement irresponsable et infantile. La question des conséquences est rarement posée. Ainsi naquit l'énergie nucléaire (également par la volonté de créer des armes nucléaires), qui laissera aux générations à venir (après avoir fonctionné moins d'un siècle), le cadeau de déchets hautement dangereux, à surveiller pendant des milliers d'années (et nous aurons de la chance si nous n'avons pas d'accident avant !).

A propos du nucléaire, deux questions:

- Est-il vraiment une énergie décarbonée ? (voir les dossiers de « Sortir du nucléaire »).
- Pourquoi ses plus farouches prosélytes n'habitent-ils pas près des centrales ?

La limite est nécessaire. Le petit d'homme ne peut pas se construire en son absence.

La limite préserve le désir en l'arrachant à la jouissance immédiate.

La perte de jouissance lorsqu'on lui dit non, offre à l'enfant l'opportunité de se confronter à son désir, de ne pas en devenir l'esclave, de grandir en l'apprivoisant, et aussi d'en jouir mieux.

Le désir est en danger si l'on obtient tout, tout de suite, si l'on peut tout faire.

Du moins, ce n'est pas le désir lui-même qui est en danger, mais le plaisir de désirer et le fait qu'il nous projette au-delà de nous-mêmes, nous donne l'envie de nous déployer, de rencontrer, de grandir.

Penser la limite est penser le désir.

Le désir est l'essence même de l'homme.

Si un désir particulier (défini par une limite objective, acheter un objet par exemple) cesse quand j'ai comblé le manque (achat de l'objet), le désir en soi ne cesse pas une fois atteinte la satisfaction de ce désir.

La pulsion repose sur la possession d'un objet voué à être consommé, c'est à dire consumé, c'est à dire détruit.

Le désir est toujours le désir d'une singularité infinie ou inachevée (non-finie)

Il est inépuisable, il est mouvement sans fin ayant pour origine un manque. Spinoza écrit : « *le désir est l'essence même de l'homme, en tant qu'elle est conçue comme déterminée par une quelconque affection d'elle-même, à faire quelque chose* ».

Le désir est sans limite parce que nous sommes définis par un manque, un sentiment d'incomplétude, une « volonté inconsciente » et illimitée de nous développer, d'accroître notre être. Il est la vie même.

Ne devons-nous pas apprendre à « canaliser » nos pulsions, celle d'accaparement par exemple, pour que survivre, vivre en harmonie avec soi, les autres et la nature, soit enfin possible ?

En Occident, renoncer à quelque chose est péjoratif, est vécu comme dévalorisant, comme une régression.

Et pourtant, ne nous faudra t-il pas apprendre à renoncer à certaines choses ?

Et, à le bien vivre ?

**Penser techniques et technologies,
avec ou sans ordinateur ?**

Les catastrophes écologiques en cours (et à venir) sont dues à un mal-être que nous tentons d'apaiser en sur-consommant et donc en sur-utilisant techniques et technologies.

Ces dernières nous promettent de trouver des solutions pour sauver notre espèce et quelques autres, grâce à encore plus d'interventions de leur part !

Ainsi, les solutions techniques les plus folles circulent : arbres-panneaux reproduisant la capacité d'absorption du carbone, enzymes synthétiques augmentant la capacité d'absorption des arbres, parasols-miroirs géants placés dans l'espace pour renvoyer les radiations du soleil, injection de soufre ou de calcaire dans la stratosphère pour réduire le rayonnement solaire, bombardements d'arbres par avions (ça ne va pas assez vite au sol), sur-blanchiment artificiel des nuages (grâce à des solutions salines) pour augmenter la réflexion des rayons solaires, déversement de fer dans les océans pour favoriser la croissance du plancton, toits blancs pour renvoyer les rayons, changement du régime alimentaire des vaches pour qu'elles produisent moins de méthane (alors qu'il suffirait de manger moins de viande...), mélange du gaz carbonique à de l'eau et injection sous terre en espérant qu'il se transforme en minéraux, stockage du CO₂ sous le fond des mers ou dans certains sols, conversion du CO₂ en carburant grâce à des bactéries, relance du nucléaire, etc...

Les solutions technologiques ajoutent de la technologie là où elle est déjà omniprésente et destructrice. Elles évitent aux hommes capitalistes de se poser la question du changement de mode de vie (ce qu'ils n'ont pas envie de faire). Elles dissuadent les « décideurs » de lancer les réformes (complémentaires au changement de mode de vie) nécessaires pour sauver les écosystèmes (ce qu'ils n'ont pas envie de faire non plus).

Car, rien ne doit remettre en cause le dogme de la croissance et la dictature de la rentabilité !

Le recyclage et l'économie circulaire sont des mythes (j'y ai cru). Ils ne font que ralentir (et bien peu) les processus en cours. Ils font croire à un cercle vertueux, en la possibilité de créer toujours plus puisqu'il y aura récupération infinie et remise en circulation (voir également **effet rebond** et **entropie**).

Or, l'extraction des ressources dans le Monde progresse bien plus vite que le recyclage.

La quantité d'objets sortant chaque jour des manufactures (souvent non recyclables : canettes en alu, capsules à café, emballages à usage unique, polystyrènes, objets non-réparables, peintures, la plupart des plastiques, couches,... mais également : panneaux solaires, pales d'éoliennes, matières radio-actives...) est tout simplement gigantesque.

Le recyclage est très gourmand en énergie, et toutes les énergies s'épuisent.

Les déchets résiduels (brûlés ou enterrés, ce qui constitue d'autres pollutions) sont considérables.

L'immense majorité des objets ne peut pas être recyclée à l'infini.

Développement durable, croissance verte, économie circulaire, ne servent au fond que de « cache-misère » à une société assoiffée de production et de consommation.

Nous avons survolé, un peu plus haut, l' *effet rebond*, j'avais oublié de vous parler de l' *entropie*.

L'**entropie** (tirée d'un mot grec signifiant transformation) exprime la dégradation (ou la disparition) de matière ou d'énergie, inhérente aux processus de transformation d'icelles.

Il y a entropie, donc perte définitive, à chaque fois que l'on fabrique un objet ou utilise une énergie (ce qui va souvent ensemble).

Une croissance économique infinie est impossible sur un Monde aux ressources bientôt épuisées.

D'ailleurs, au stade de bêtise où nous sommes actuellement, si nous découvriions une source d'énergie illimitée, nous détruirions notre vaisseau encore plus rapidement.

Techniques et technologies signifient-elles quelque chose, si nous n'interrogeons pas les causes profondes de nos comportements ?

77

Des pulsions au désir. Où il est question de sein

Le désir est démesure, il tend à outrepasser toute limite.

Les exigences d'amour du petit d'homme sont sans limites. Il cherche une satisfaction illimitée.

Il souhaite le sein inépuisable et toujours présent. Il ne se consolera jamais de sa perte.

Le capitalisme n'est-il pas une tentative de redonner le sein (les doudous) à l'enfant devenu adulte ?

Les pulsions sont des phénomènes psychiques (inconscients) liés à des processus biologiques, faisant tendre inexorablement les individus vers un but (exemple : la pulsion sexuelle), grâce auquel la tension sera réduite (ou pas). La pulsion est une poussée (qui nous dépasse et nous travaille) d'ordre biologique qui s'impose au psychisme.

Le système capitaliste excite les pulsions.

La pulsion manipulée par le système (ce que quelqu'un a fort justement appelé « capitalisme pulsionnel »), induit la possession d'un objet (ou d'un sujet) amené à être consommé, consumé, détruit. Le désir, lui, est toujours désir d'autre chose, désir de désir... désir d'une singularité à déployer infiniment, désir de combler un manque ontologique (inhérent à la nature humaine).

Certaines pulsions visent à la satisfaction de besoins élémentaires. D'autres ont plus à voir avec le désir.

Le désir est ce qui transforme la pulsion, la détourne, la socialise, la mue en symbole, rend possible sa sublimation (transformation de pulsions réprouvées, en valeurs socialement acceptables).

Sublimation sans laquelle il n'est pas de société, ni d'humanisation (ni d'élévation intellectuelle et spirituelle) possible.

Le capitalisme investit dans la pulsion et le court terme.

Il a ouvert la boîte de pandore des pulsions, tout devient possible, et donc le pire (étant donné le stade d'évolution actuel des hommes...), car les pulsions sont indifférentes aux notions de bien et de mal, à la réalité, aux droits des autres, aux limites.

Si chacun se donne le « droit » de vivre selon ses pulsions (la nature sauvage et brute en nous), ce sera la barbarie. Le capitalisme lui-même sera dépassé par sa folle création.

Aujourd'hui, le capitalisme prépare la barbarie.

Il dévoile sa pulsion de mort.

Notre sort est lié au sort que nous lui réserverons.

Mais, il ne s'agira pas simplement de changer un logiciel, nous avons commencé à voir comment et surtout pourquoi nous le pérennisons, nous lui permettons (plus ou moins, et souvent inconsciemment) de survivre.

Ne s'agit-il pas, avant tout, de sortir le capitalisme de nous ?

78

C'est la totalité de notre existence qui est gouvernée par l'inconscient

Selon Freud, les deux bases de la civilisation sont :

- La maîtrise de la nature (c'est en cours).
- La sublimation des pulsions (la transformation de pulsions réprouvées en valeurs socialement acceptables et reconnues. Par exemple : le déplacement de la libido vers le sport, le travail, le bricolage, la construction d'une carrière, d'un empire,... c'est également en cours).

La civilisation est directement liée au psychisme humain.

La psyché humaine est constituée du conscient et de l'inconscient. L'image de l'iceberg peut en rendre compte, l'inconscient, la partie immergée, étant très très très très importante.

Tout passe par l'inconscient : les fonctions vitales mais également nos pensées, nos actes, nos émotions, nos réactions...

Les lapsus, les accidents à répétition, le besoin de certains de rester malade, le besoin de voler ou tuer pour être puni, les désirs de mort et d'amour mélangés, le sentiment de culpabilité chez les survivants d'attentats, le besoin de puissance, de reconnaissance, les actes manqués, les oublis, beaucoup de symptômes, bien des maladies, les échecs à répétition, les gestes compulsifs, les conduites répétitives, l'emploi d'un mot pour un autre, les fantasmes, les rêves... sont manifestations de l'inconscient.

Nous sommes agis de l'intérieur par quelque chose qui nous échappe, que nous ne maîtrisons pas (et qui n'est pas localisable même avec un bon scanner dernier cri).

Nous sommes agis par quelque chose qui ne paraît ni logique, ni rationnel :

Des symptômes peuvent cacher ce qu'ils donnent à croire initialement.

Rêver désirer la mort de quelqu'un peut cacher, au contraire, l'angoisse de cette mort.

L'agoraphobie (peur de la foule) peut cacher un désir de rencontre sexuelle.

L'angoisse de mort peut se cacher dans l'indécision permanente, la difficulté à persévérer ou à achever (une collection, du bricolage,...), dans la construction d'un empire (Trump, Poutine,...), dans la surconsommation (tant qu'il y aura à consommer, il y aura de la vie, je serai vivant).

La phobie du contact peut signifier un désir d'être caressé.

On peut jouir de la destruction, y compris de soi.

Les actes désintéressés ne le sont pas toujours.

Si la violence ne peut pas s'exprimer, elle peut être retournée contre soi.

Les névrosés s'accrochent à leurs névroses.
etc ...

Spinoza écrit : « *Les hommes se croient libres pour cette seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions, mais ignorants des causes par où ils sont déterminés* » (il écrit cela au 17ème siècle !).

Comme en écho, Blaise Pascal (17ème siècle également !) écrit : « *Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation dans laquelle ils passent toute leur vie* ».

Avant Freud, des hommes avaient pressenti l'importance de déterminismes cachés, et, l'importance des peurs existentielles dans nos comportements.



le guide du
ROUTARD
2043 ?

Soumission (partie 2)

La soumission est quasi-généralisée.

L'imaginaire capitaliste s'est installé en profondeur dans bien des psychés, il peut désormais se perpétuer, les nouveaux convertis devenant les nouveaux prosélytes.

Les causes de la soumission sont nombreuses :

Le petit d'homme né fragile et dépend longuement des autres, il doit se soumettre au bon vouloir de ceux qui s'occupent de lui, il en restera quelque chose (avant la naissance, il nageait dans la béatitude, ce que Romain Rolland appela : « *le «sentiment océanique »* »).

La manipulation par la publicité, les médias, l'éducation...

L'intériorisation de valeurs impliquant des hiérarchies de domination.

Le sentiment d'être libre, malgré le fait d'être dominé et manipulé.

La croyance dans les fondements d'une idéologie, d'une religion.

Le sentiment de ne pas être à la hauteur, d'avoir besoin d'un guide, d'une autorité.

Le désir de liberté peut s'accompagner d'une volonté de servitude (La Boétie).

L'accoutumance : les générations successives qui naissent dans un système de domestication, considèrent qu'il s'agit de quelque chose de normal, comme l'air qu'on respire.

L'habitude : l'individu est habitué à recevoir des récompenses (de toutes sortes)... s'il obéit.

Le besoin d'admirer un chef, d'avoir un père de substitution (les « petits pères » des peuples).

La fuite devant les responsabilités : ne pas avoir à penser et prendre des décisions est reposant.

Le besoin de se sentir protégé (même en contrepartie de la suppression de libertés).

La rationalisation : je finis par trouver normale ma soumission, ce qui m'évite d'en souffrir.

L'ignorance. La bêtise.

Les déterminismes psychologiques (voir Consoland).

etc ...

En 1963, l'expérience de Stanley Milgram (voir Wikipédia) confirma l'hypothèse d'Hannah Arendt (idem) : dans certaines situations, chacun de nous peut se mettre à obéir à des ordres qui le transformeront en bourreau, en monstre. Il y a un bourreau qui sommeille en chacun de nous...

Tout pouvoir repose sur du vide, sur la croyance en ce pouvoir par ceux qui souhaitent (consciemment ou pas) y être soumis (sauf en dictature).

Les rois de France ne détenaient pas leur pouvoir de Dieu, qu'ils n'avaient jamais vu, mais de cours obséquieuses. Cours, corruption, magouilles, « copains », passe-droits, lèche-culs... pullulent.

Le tyran Napoléon, par exemple, était admiré par des milliers de soldats qui après s'être battus à ses côtés pour la cause de la Révolution, s'en allèrent tuer et violer, pour lui seul, à travers toute l'Europe.

Qui fit Hitler ?

Hitler ou des milliers de petits fonctionnaires, de boutiquiers, d'hommes de la rue... ? Wilhelm Reich auteur de « La psychologie de masse du fascisme » penche pour les masses.

Partout (ou presque) règnent, encore aujourd'hui, des roitelets (entreprises, communes, départements, régions, État, etc...). Partout des cours obséquieuses et serviles les accompagnent.

Sont-ce les roitelets qui créent les cours ou bien les cours qui créent les roitelets ?

Etienne de la Boétie (« *Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux* ») n'était pas contre toute forme d'obéissance (voir le chapitre sur hiérarchie de fonction et hiérarchie de domination), il faisait le constat que la domination trouve sa source dans la soumission.

L'homme moyen moderne, l'homme capitaliste, est en servitude volontaire d'un système de domination qu'il participe à pérenniser en échange de doudous.

L'homme fasciste moderne ne sera t-il pas en servitude volontaire d'un système qu'il participera à pérenniser car lui permettant d'assouvir toutes ses pulsions, y compris les plus viles, les plus monstrueuses ?

80

Nature et beauté

Laisser disparaître la poésie des paysages naturels ?

Parkings géants, centres commerciaux hideux au milieu des champs, aéroports gigantesques, autoroutes de plus en plus nombreuses, panneaux publicitaires et écrans de TV géants... Partout s'affiche l'esthétique monstrueuse de notre aliénation.

Ce décor semble avoir toujours été là pour les générations récentes, habituées à la laideur, parce que nées avec. Plus rien ne s'oppose (ou presque) à ce que tous les 15 ans, en France, une surface équivalente à la Dordogne disparaisse sous, le goudron, le béton et la ferraille.

Des municipalités (souvent de gauche, hélas) donnent des autorisations de construction à des supermarchés sous prétexte d'un accès plus facile à l'alimentation pour les plus démunis, parce que « ça crée de l'emploi » (ce qui est faux : lire « *Les coulisses de la grande distribution* » de Christian Jacquiau).

Les grandes surfaces ne font pas de social, elles détruisent des emplois, sont étudiées et conçues pour faire acheter plus que le pousseur de caddie avait prévu (et surexploitent leurs employés et leurs fournisseurs).

Plus loin on construit ou agrandit un aéroport.

L'homme moyen moderne vit désormais presque comme les riches. Il veut et peut sauter dans un avion quand il le souhaite pour aller se « ressourcer » en Inde pendant 15 jours... 25 000 jets volent en

permanence au-dessus de nos têtes. Il y en aura bientôt le double ! Certains aéroports (en Allemagne par exemple) sont au bord de la saturation.

L'homme capitaliste se moque de son empreinte écologique, « on n'a qu'une vie » répète-t-il, pourquoi se priver de prendre l'avion dès que l'envie s'en fait sentir ? Au pire il fera planter des arbres, ou éteindra la lumière plus souvent, ou mangera un peu moins de viande... pour se donner bonne conscience.

Lorsque j'étais enfant (il y a moins de 50 ans), on pouvait se baigner presque partout. Aujourd'hui, les cours d'eau sont à sec ou pollués... Tout s'est passé si vite ! Nous allions en Ardèche faire du camping, dans le champ d'un paysan ami que nous aidions de temps en temps en échange de l'emplacement. Les « campings internationaux », avec supermarché et discothèque intégrés, n'existaient pas encore. Les centres de vacances en nature reconstituée et aseptisée n'étaient pas encore à l'étude. Les quelques Parisiens présents ne regardaient pas encore de haut ceux-là même qui avaient bien de la chance de vivre là toute l'année.

Une société réduite à un supermarché planétaire, où la richesse matérielle est la mesure de tout, ne peut engendrer que laideur et violence.

Christian Godin écrit : « *les orientations vertes du capitalisme ne sont que des ruses pour faire triompher l'artifice. Elles ne font que nous éloigner davantage du sens de la nature, désormais perdu* ».

L'économie au service de l'appât du gain, ne mesure que nos pertes d'humanité. Des êtres dont il n'est plus exigé que l'augmentation de leurs performances dans des domaines souvent emplis de vacuité (les rendant facilement remplaçables) finissent par tolérer (et même apprécier) l'artificiel, la laideur.

L'homme capitaliste devient indifférent à la laideur (l'horreur répétitive des entrées de ville).

L'important n'est-il pas qu'il ait une grosse auto avec de belles jantes et un beau tableau de bord d'avion (ou presque). Mais, pour aller où ?

Elisée Reclus écrit : « *Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu des paysages, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine, la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort* ».

Nos psychés ne dépendent-elles pas aussi des lieux où nous passons notre temps de vie ?

81

Nature et corps. La peur de l'organique

Si l'homme moyen moderne, l'homme capitaliste, aime (adore ?) son téléphone portable, il supporte de moins en moins ses odeurs, ses poils, ses formes, bref : la nature en lui.

Son corps ne lui plaît pas tel qu'il est. Il le remodèle, l'aseptise, le modifie, sans cesse. Il n'est jamais assez beau, jamais assez valorisant. Jamais assez conforme aux canons esthétiques de l'époque, diffusés partout grâce à des images trafiquées, où le moindre « défaut » a été gommé.

Corps « parfaits », sourires figés, dents plus blanches que le blanc. Modèles de femmes et d'hommes impossibles à atteindre (ils n'existent pas). C'est qu'il faut correspondre à des critères de plus en plus sévères et la compétition est là aussi, rude. Dans certains pays, des jeunes utilisent la chirurgie esthétique dès l'âge de 14 ans.

Dans le même temps, l'homme capitaliste refuse de souffrir physiquement et psychologiquement.

Au moindre bobo il appelle le SAMU ou les pompiers (qui commencent à en avoir assez).

Des sites Internet de rencontres garantissent (sans rire) la rencontre idéale, celle où il n'y aura jamais de problème, ni donc de souffrance psychique !...

Que veut dire la maîtrise de la nature (et de la nature en soi) par le système, et par les individus ?

N'est-ce pas la tentation d'en finir avec tout ce qui est naturel, avec tout ce qui existe indépendamment de nous ?

Le Monde se couvre d'images trafiquées, auxquelles il faudrait correspondre.

Difficile d'y échapper. Elles sont placées partout où le regard se pose (combien de manifestations contre ce fascisme-soft ?)

Une partie de la population s'en moque, une autre en souffre. Un formidable marché vit (bien) de cette souffrance: Coachs, fitness, régimes, influenceuses, « comblement » des rides (!), musculation, piercings et tatouages, noircissement de la peau, blanchiment des dents, chirurgie esthétique, épilation, désodorisants, tonnes de bouquins... Le « mal-être avec son corps » crée de l'emploi et des profits, c'est bon pour le PIB...

L'homme capitaliste a peur de vieillir, de ne pas correspondre à des normes (extravagantes) et donc d'être rejeté (nous avons vu que seules les apparences comptent aujourd'hui), son corps est devenu un problème, il faut sans cesse le modifier.

L'idéal serait de s'en défaire... ou bien de l'incorporer à du robot...

Le projet d'« homme augmenté » ne vient-il pas du désir inconscient de : « *nous guérir d'être humain* » (Jean-Pierre Lebrun) ?

D'en finir avec la condition humaine, le vieillissement du corps et les questions existentielles ?

Corps et inconscient (la nature en nous) gênent l'homme moyen moderne, l'homme capitaliste.

En Capitalocène, le corps est réduit à n'être plus que le support des injonctions permanentes des normes publicitaires. L'esprit, lui, intègre les logos des marques dès le plus jeune âge (un signe, une couleur suffisent). L'aliénation au système capitaliste (l'intégration de son imaginaire) se met en place de plus en plus tôt. Les enfants reconnaissent les marques avant de savoir s'exprimer !

Viol des consciences.

Que dit de nous notre façon de traiter la nature en nous ?

Que dit de nous notre façon de traiter la nature ?

Nature et émotions. Nettoyez-moi tout ça !

L'homme moyen moderne nomme la nature « environnement », ce qui a deux conséquences :

- Il se positionne en dehors d'elle, la nature devient ce qui l'entourne.
- Cela lui permet de l'objectiver (la considérer comme un objet, qui peut être utile à ses désirs, à son expansion), et de se définir personnellement comme étant quelque chose d'autre, quelque chose de supérieur à elle.

L'homme moderne ne connaît plus qu'une nature aseptisée, balisée. Il reste très peu de nature sauvage.

La présence humaine est si prégnante que les autres espèces peinent de plus en plus à trouver leur place, et s'éteignent.

Alors qu'on se perd dans la technologie, la nature nous renvoie à nous-mêmes, à notre solitude existentielle, elle déclenche des émotions. Les émotions sont la nature en nous, on ne les maîtrise pas, elles surviennent, c'est tout. François Terrasson écrit « *Chacun trouve beau ce qui correspond à son organisation émotionnelle, et laid ce qui la choque* ».

L'homme moderne a peur de ce qu'il ne maîtrise pas.

Il a besoin de maîtriser la nature, de maîtriser ses émotions.

Marais, carcasses, odeurs fortes, la nature sauvage (ce qu'il en reste) nous rappelle notre faiblesse, notre organicité (les boyaux dans notre ventre), ce que nous sommes réellement, notre vacuité, notre finitude.

La nature est (et sera peut-être)... sans nous, c'est tout. Elle n'enchant plus (grand monde).

Les objets de la technologie nous font croire à un « hors-limites », nous enchantent, nous magnifient (je suis peut être faible, mais je fais partie de cette espèce qui est capable de produire mon prodigieux Smartphone, ma prodigieuse berline électro-nucléaire...).

Pour l'homme capitaliste, la nature (aseptisée et balisée) est devenue lieu de détente, d'évasion, avec l'implicite de l'aliénation qui le conduit habituellement.

L'homme moderne, vivant de plus en plus dans des cités, s'éloigne de la nature, et, de la nature en lui. On ne parle plus de nature mais d'« idée de nature ». Pour beaucoup de petits d'hommes, la nature est ce parc artificiel où on l'emmène de temps en temps.

Dans le monde-entreprise, il s'agit d'administrer le vivant comme on administre le reste.

Ce qui motive les dirigeants des grandes entreprises et les politiciens professionnels (mais également les hommes capitalistes), est plus important que la préservation de la nature : accumuler pour calmer l'angoisse.

Ainsi, continuent-ils inexorablement à détruire les conditions même de leur survie, par peur de la mort ! Étrange paradoxe.

Le mode vie de l'homme capitaliste implique une certaine attitude par rapport à la nature.

Elle est désormais perçue (le plus souvent) comme lieu de défoulement, stock de ressources (elles s'épuisent) et poubelle (elle déborde).

Dans mon département, même les petites villes se mettent à couvrir la nature de supermarchés (et de lotissements). C'est à qui aura la plus vaste zone commerciale (sous prétexte de créations d'emplois, ce qui est faux).

Le commerce recouvre la nature de son pragmatisme hideux, symptôme de notre mal-être.

Notre rapport à la nature ne pourra changer qu'en développant une « intelligence émotionnelle », en apprenant à discerner nos émotions (surtout si elles nous dérangent), pour les vivre mieux.

Pour (ré)apprendre à aimer ou respecter la nature, ne faut-il pas (comme pour la tendresse et l'amour) du temps, de la lenteur, de la contemplation, un consentement à l'inactivité... à la rêverie ?

Nous pensons nous connaître
La bonne blague

Si nous voulons changer le Monde (au moins la société des hommes), y introduire justice, tendresse et vie en harmonie avec la nature, il nous faut comprendre la part inconsciente que nous y projetons.

Nous pensons nous connaître (et connaître les autres), alors :

Pourquoi une grande joie peut-elle cacher son contraire (ou des plaisanteries: la tristesse) ?

Pourquoi n'agissons-nous pas toujours pour notre bien ?

Pourquoi certains s'ingénient-ils à tout rater ?

Pourquoi sommes-nous si souvent attachés à nos blessures, maladies et névroses ?

Pourquoi sommes-nous hypnotisés (pas tous, il est vrai) par ce qui brille et fait vroom ?

Pourquoi avoir plusieurs histoires d'amour est-il souvent moins angoissant que se confronter à une seule ?

Pourquoi existe-t-il une jouissance de destruction ?

Pourquoi la compétition et la guerre demeurent-elles des moteurs ?

Pourquoi est-il parfois difficile d'aimer et de désirer la même personne ?

Pourquoi peut-on être excité par quelque chose de dégoûtant ?

Pourquoi (parfois) ces fuites de soi-même pour des causes humanitaires, idéologiques... ?

Pourquoi (parfois) le besoin d'être puni, de se sentir coupable de quelque chose ?

Pourquoi avons-nous besoin d'étiqueter les autres, alors qu'ils évoluent ?

Pourquoi croyons-nous si souvent que ce sont uniquement les autres qui nous gâchent l'existence ?

Pourquoi nions-nous la présence de la violence, en nous ?

Pourquoi sommes-nous si nombreux à traverser l'existence sans essayer de nous connaître ?

Nietzsche écrit : « *Pour ce qui est essentiel, la conscience est superflue* ».

L'autonomie de l'inconscient, ce vaste monde inexploré et incontrôlable en nous, est ce qui nous trouble le plus. En ce début de 21ème siècle, l'homme censé être maître de toute chose ne peut qu'être ébranlé par le rôle primordial joué par quelque chose, en lui, qu'il ne contrôle pas, et pourtant le détermine.

En Capitalocène : silence total là-dessus.

Le capitalisme déteste la pensée, mais il déteste aussi l'introspection. Pour faire tourner la roue à hamster, nul besoin de penser, ni d'essayer de savoir qui l'on est.

Pensée et introspection sont donc deux merveilleux outils dont nous pouvons disposer pour sortir du capitalisme, et le sortir de nous.

Nous savons désormais que l'agitation des hommes modernes est due à une tentative d'étouffer l'angoisse, de camoufler le vide.

Il nous faudra encore, apprendre à vivre avec l'infinie solitude existentielle, sans quoi nous périrons... avant le terme (j'ai des copains qui pensent qu'il n'y a que cela qui puisse sauver la planète). Ce tête à tête avec le silence du Monde, avec l'essentiel, peut se partager.

La fraternité, l'amitié, ne reposent-elles pas, au fond, sur notre commune condition et la nécessité de trouver un peu de chaleur, de tendresse, de consolation ?

Fernando Pessoa écrit : « *Nous vivons tous dans ce Monde, à bord d'un navire originaire d'un port que nous ne connaissons pas, et faisons route vers un port que nous ignorons. Nous devons avoir les uns pour les autres une amabilité de voyageur* ».

Ce que nous pensons (disons et faisons) par rapport à la mort, n'est-il pas plus important que ce que nous pensons (disons et faisons) par rapport à n'importe quoi d'autre ?

**Je n'aime pas les gens.
La gentillesse**

On peine à imaginer sa mort.

On peine à imaginer la mort de notre civilisation.

Comme la mort, la catastrophe écologique est sans images.

Celles d'aujourd'hui ne sont pas (encore) assez fortes pour toucher les individus (ça va venir...).

Quand les images seront assez fortes (les catastrophes plus près de chez lui), l'homme capitaliste en fera caca dans son pantalon (aucune tenue cet ouvrage), et partira aussi vite que possible, dans son SUV électro-nucléaire, vers la campagne (on s'y piétine moins en cas de fin du Monde, et l'on peut espérer y trouver de quoi dîner une dernière fois).

Il n'y a que dans la conscience angoissée de notre mort que nous sommes vivants, authentiques. Que nous comprenons l'importance de la vie, l'importance de nos choix. Le déni de la mort (toute la société est organisée autour de ça) ne peut qu'empêcher de vivre vraiment.

Deux films récents, *Les noces rebelles* (Sam Mendès 2008) et *La vie domestique* (Isabelle Czajka 2013) montrent la vacuité qui s'empare de membres de la Classe Moyenne (aux USA et en France) ayant acquis tout ce à quoi ils aspiraient et se trouvant alors devant un vide abyssal : celui de leur vacuité.

Nous créons (et nous nous créons) sur fond de néant, d'absence de sens (l'homme moyen moderne croit alors donner un sens à son existence en la passant à acquérir toutes sortes de choses).

C'est l'absence de sens donné, qui peut nous permettre de trouver une place d'où parler.

Les personnages des deux films (et de millions d'hommes moyens modernes actuels) ont en commun d'être absents à eux-mêmes, d'avoir laissé leur vie filer. L'American Way of Life, qu'ils ont

scrupuleusement suivi, ne leur a pas permis de vivre vraiment. Seulement d'accumuler des trucs et des machins...

Nietzsche écrit : « *Si les dieux existaient, qui aurait-il à créer ?* ».

Sur un mur de Montpellier, en 1979, quelqu'un avait écrit : « *Je suis Dieu, et je m'ennuie* ».

Que vivent toujours les murs qui parlent !

Cornélius Castoriadis écrit : « *L'ultime vérité de la société occidentale est la fuite éperdue devant la mort* ».

Savoir que nous allons mourir donne toute sa saveur au moindre instant de vie.

Alors, pourquoi la gâcher en Capitalocène ?

Je n'aime pas les gens, j'aime des gens. Tous les gens ne sont pas aimables (à mon sens). Je ne le suis pas non plus pour tous les autres (à leurs sens). Je n'aime pas les gens d'emblée, et pourtant je sens souvent leurs souffrances, leurs blessures. Peut-être font-elles écho aux miennes ? C'est peut-être ces blessures qui font d'eux des hommes capitalistes (ce qui ne les excuse pas totalement).

Je n'aime pas les gens et cependant j'ai décidé d'être gentil.

« *La gentillesse est un travail* » me disait une amie poétesse et cueilleuse de plantes sauvages en Cévennes.

Un travail qui n'est pas torture et permet de respirer, de vivre mieux dans une société où se développent méfiance et guerre de tous contre tous.

L'acteur du film inoubliable « *Le cercle des poètes disparus* », Robin Williams, écrit : « *Tous ceux que tu connais ont une bataille interne dont tu ne sais rien. Sois gentil. Toujours* ».

J'ai décidé, comme lui, d'être gentil. Gros boulot !

Ça ne signifie pas être « gnan-gnan », mais seulement le désir de mettre un peu de paix et de tendresse dans le Monde.

Ne devons-nous pas commencer par là ?



85
Rosebud

Le fait que nous soyons déterminés par notre inconscient (ainsi que par le social et l'histoire, mais nous les déterminons en retour, également) ne signifie pas que nous soyons condamnés au bien ou au mal.

Nous n'avons aucune guerre à gagner.

Nous sommes les déserteurs de toutes les guerres (fussent-elles économiques).

Entre la Bourse et la vie, nous choisissons la vie.

La fable de la concurrence est servie à tous les hommes, dans tous les « camps », dans le même temps. Elle ne concerne que celles et ceux qui veulent bien y croire.

Qu'ils y croient, et y perdent ce qu'ils ont de plus précieux (leur temps de vie), les regarde.

A ce propos, ne devrions-nous pas demander à toutes celles et ceux (et les autres genres) qui veulent vivre en compétition et en guerres permanentes, de foutre le camp quelque part (sur Mars, dans des bocaux, par exemple) ?

Pardon, un moment d'égarement.

Où en étais-je ? Ah oui, perdre son temps de vie...

C'est ce qui arrive à Charles Foster Kane, dans le film d'Orson Wells *Citizen Kane* (1941), l'un des chefs-d'œuvre du cinéma mondial. Kane passe son existence à bâtir un empire médiatique et financier. Il accumule argent, pouvoir, œuvres d'art, propriétés,... Et pourtant, il ne va pas bien. Son dernier mot sur son lit de mort, est : *Rosebud* (bouton de rose). Qu'est-ce à dire ?

Le dernier plan du film nous montre une luge abandonnée dans un hangar, dont le nom apparaît : *Rosebud*.

Kane aura passé sa vie à surcompenser une blessure de l'enfance.

Il jouait dans la neige avec sa luge lorsqu'il fut emmené loin de chez lui, loin de tout ce qu'il affectionnait.

La luge est brûlée avec d'autres affaires et des dizaines d'œuvres d'art que Kane accumulait fiévreusement, dans son palais notamment.

Les désirs dont l'accomplissement procure du bonheur (ou de la joie) viennent de l'enfance. Ils ont bien peu à voir avec l'argent, les enfants ne rêvent pas d'argent.

Cela suppose-t-il qu'il faille renoncer à la jouissance de la consommation ? Non, si elle n'obéit pas à une surenchère sans fin, comme c'est le cas actuellement. Tant qu'elle investira (dans les inconscients) la croissance infinie (donc la prédominance de l'économie sur la vie), rien ne changera, notre unique et commun vaisseau prendra de plus en plus l'apparence du Titanic.

Mais, la prise de conscience nécessaire sera impossible par des arguments uniquement rationnels (s'adressant exclusivement à la conscience).

Pour nous, « foules sentimentales », il s'agit peut-être de sortir du déni (par rapport à notre finitude), d'écouter nos accords musicaux profonds pour savoir si nous sommes en harmonie, d'apprendre à accepter le hasard, l'aléa, l'imprévu, de tenter de devenir artiste de notre propre vie. Mais aussi de débusquer l'aliénation (qui par définition est cachée) et ses pourquoi(s) .

Pas facile, mais tellement nécessaire !

Il s'agit peut-être de repartir de ce que nous sommes, de notre nature pulsionnelle violente et cependant ouverte aux possibles, aux évolutions, à l'hominisation, à la tendresse, à la poésie du vivant...

Et, lorsqu'il y a eu violence, de « *faire quelque chose de ce qu'on nous a fait* »(Cocteau).

Quelle plus belle aventure ?

86

CONSOLAND

La consommation-compensation

Les causes profondes de nos comportements actuels (pérennisation du capitalisme et destruction de notre vaisseau) ne sont-elles pas les besoins insatiables de compensation et de consolation ?

Le capitalisme n'est-il pas devenu un système de compensation et de consolation ?

N'en n'a-t-il pas toujours été ainsi ? N'enfonce-je point des portes ouvertes ?

Compensation : Vient du latin compensatio (cum=avec) et pensare (=peser) : contrebalancer, équilibrer un effet par un autre.

La compensation (recherche supplétive de jouissance ou de satisfaction) est à l'oeuvre lorsqu'il y a une souffrance intime entraînant un déséquilibre, et donc, le besoin de rétablir un équilibre :

- Sentiment de ne pas avoir été aimé.
- Peur de ne pas être aimé.
- Manque d'estime de soi.
- Frustration.
- Peur d'être faible, de ne pas être à la hauteur.
- Peur de ne pas être assez « performant ».
- Besoin inconscient de puissance, de ré-assurance.
- Carence identitaire (peur d'être vide).
- Peur de ne pas être reconnu.
- Peur du manque de sens.
- Peur d'assumer sa fragilité.
- Difficulté à « gérer » ses affects.
- Peur de ne pas arriver à assumer un statut social (voulu par soi ou les autres, société, famille, etc...).
- Peur de ne pas arriver à comprendre le Monde et soi-même (attitudes narcissiques de compensation).
 - Peur de ne pas correspondre aux normes en vigueur (esthétique, mode,...).
 - Manques (tendresse, amour, sexe,...).
 - Jalousie (par rapport à un objet ou un sujet).

...

Consommer sert à calmer les peurs, les manques...

Nous l'avons toutes et tous vécu un jour ou l'autre.

Compenser en consommant offre une gratification sur le court terme. Les inconvénients sont souvent sérieux et apparaissent sur le long terme (surconsommation alimentaire, baisse ou disparition du désir,...).

Outre les facteurs listés plus haut, la société capitaliste impose des idéaux normatifs élevés.

Les individus ne peuvent pas (en général) les atteindre, ils doivent alors se procurer des compensations (que propose... le système).

Le masochisme semble être une composante de l'homme capitaliste, il participe en effet à créer une société dans laquelle il stresse en permanence.

Mais le stress ne l'empêche-t-il pas d'être atteint par l'angoisse (voir chapitre sur les peurs et, le chapitre suivant) ?

Les compensations passent, le plus souvent, par la consommation de doudous (objets, voyages,... dont la consommation est en forte hausse) ou de drogues légales (ou pas) dont la consommation est en forte hausse également (avec l'apparition récente en Europe, de drogues très violentes venues des USA) ou de drogues communes (le travail forcené, le militantisme forcené...).

Mais cela peut également passer par un type de comportement : nous avons vu que le narcissisme était une attitude compensatoire.

Il y a sur-production, sur-consommation, et, sur-pollution... pour compenser.

87

CONSOLAND

La consommation-consolation

La consolation n'est-elle pas la plus importante cause de nos comportements actuels ?

Consolation : du latin consolatio, action de soulager. Soulagement apporté à la peine de quelqu'un.

La **compensation** essaie de nous soulager des peurs et manques.

La **consolation** essaie de nous soulager de l'angoisse.

Nous avons vu que l'angoisse était une très forte peur, née d'un « déficit informationnel », d'une menace vague, indéfinissable et très effrayante...

Nota : les présents choix de définitions (concernant compensation et consolation) n'ont pour but que d'essayer d'éclaircir le propos, dans un contexte précis.

Dans le langage de tous les jours, un enfant peut être consolé pour avoir perdu un jouet, par exemple.

Ici, la consolation a à voir avec les peurs profondes, liées le plus souvent à l'éphémère, à la solitude, à la mort, à la condition humaine. L'épidémie de COVID (par exemple) a ravivé (un moment) l'angoisse de mort, jusque là déniée, et donc, le besoin de consolation.

L'angoisse est liée à ce qui nous échappe, à l'éphémère, à tout ce à quoi l'on tient et qui pourtant disparaît un jour où l'autre, à la peur (très ancienne) d'être abandonné, à notre propre disparition

Walter Benjamin écrit : « *Le Capitalisme sert essentiellement à apaiser les mêmes soucis, les mêmes tourments et les mêmes inquiétudes auxquels ce qu'il est convenu d'appeler religion, donnait autrefois réponse* ».

Les églises du capitalisme sont les temples de la consommation, ouverts tous les jours, et bientôt, toutes les nuits...

L'homme capitaliste, celui qui a intériorisé les valeurs du capitalisme, participe à construire une société dont le but est de fuir l'idée même de la mort, en s'étourdissant, en consommant.

Il construit, par ses comportements, une société de déni (refus de reconnaître une réalité traumatisante), de consolation par la consommation. Et, toujours plus de consommation, car les angoisses liées à notre commune condition ressurgissent continuellement. Il faut alors tenter de les fuir encore et encore... sans jamais y parvenir !

Cercle infernal.

En résulte la destruction de notre vaisseau, et le fait que la plupart des hommes (et les autres sexes/genres) sont aliénés, étrangers à eux mêmes.

Les politiques, alternatives, luttes, revendications... pour aller vers des sociétés plus justes et plus tendres qui ne tiendront pas compte de ces constats, sont (à mon humble avis) vouées à l'échec. Mes recherches m'ont amené ici, et cela ne m'a ni rassuré, ni fait plaisir...

J'en ois quelques uns penser « *c'est bien joli tout ça, mais, que peut-on faire ? Par quoi remplacer les consolations du capitalisme ?* » Ce

sont deux excellentes questions et je vous remercie de les avoir pensées.

Peut-être s'agit-il moins de remplacer quelque chose par autre chose que d'appréhender différemment (et de différentes façons), notre commune condition.

En tous cas, la réflexion est ouverte, et n'est-ce pas la plus belle chose que nous puissions faire ensemble (en créant pour cela, des lieux chaleureux comme certains existent déjà) ?

88

CONSOLAND

Nous sommes bien plus que des travailleurs-consommateurs

Chaque être humain est unique.

Chaque être humain est bien plus qu'un simple travailleur-consommateur (même l'homme capitaliste, même s'il se laisse réduire à cette pauvre dimension pour le moment).

Chaque être humain doit pouvoir développer son être, s'autonomiser, se singulariser, s'individualiser, découvrir tous ses possibles, son unicité poétique.

De plus, sans exploration de l'altérité en soi (et de ses richesses insoupçonnées), pas de compréhension de l'altérité extérieure, pas de vraies rencontres possibles, pas de social possible.

Comment une vie collective peut-elle être possible avec des êtres non-autonomes, flottants, *sans gravité* (Charles Melman), en dehors d'eux, aliénés à un imaginaire morbide ?

L'imaginaire capitaliste n'aide pas à la construction de subjectivités autonomes.

Bien au contraire, il dé-subjectivise les individus, les ré-habillant d'une subjectivité clonée à l'infini, une pseudo-subjectivité au service d'un système économique mortifère.

En ce sens (et en l'inversant), je crois l'avoir déjà dit mais radote : la singularité vraie est l'outil le plus puissant contre le capitalisme. Quelqu'un qui va bien, qui « travaille » sur ses peurs et angoisses, n'a pas (ou peu) besoin de doudous. Une société d'individus allant bien ne pérenniserait pas le capitalisme. Serait légère sur la Terre.

Renoncer à surconsommer, en finir avec le capitalisme, ne pourra être le fait que de femmes et d'hommes allant bien (ou pas trop mal). Le PIB pourrait décroître sans que notre vie se rapproche de celle des hommes des cavernes, puisque, dans la roue de hamster (vous vous rappelez ?), travail et consommation sont liés par nos peurs et manques, dans un cercle infernal et pathologique (je travaille pour consommer et consomme pour créer du travail).

Et je ne ferai pas des pages sur les activités nuisibles contenues dans le PIB : pollutions et dépollutions, fabrication d'armes et de pesticides, gadgets inutiles, voyages en avion ou croisières, nourriture empoisonnée, agriculture intensive, maladies et coûts que cela entraîne, maltraitance des animaux, gaspillage de nourriture, etc... d'autres l'ont déjà fait, et fort bien.

La question est: à quoi pouvons-nous renoncer ?

Il s'agira d'en débattre ensemble, mais la condition sera toujours de pouvoir renoncer à certaines choses tout en allant bien avec ça (et même, en allant mieux avec ça).

Travail et consommation, en diminuant, laisseront du temps pour penser, ressentir, aimer, créer, vivre enfin ! On appelle cela : la Décroissance.

Il s'agit ni plus ni moins de réhabiliter l'homme pluri-dimensionnel, de redonner du sens à nos vies.

De ne pas seulement faire moins, mais d'inventer de nouveaux usages, de nouvelles façons d'être au Monde.

Il semble bien que si nous ne commençons pas rapidement à oeuvrer pour cette **Décroissance choisie**, dans quelques années, devant

l'importance des catastrophes écologiques (nous n'avons encore rien vu), les populations affolées (qui n'auront pas changé de mode de vie) risquent d'appeler au secours un éco-totalitarisme à faire pâlir d'envie la famille Lapeine.

89 **Plutôt la vie**

« Viva la muerte ! », c'était le cri de guerre des troupes fascistes de Franco, soutenues par l'Église, massacrant la jeune République Espagnole élue en 1936.

« Nous aimons la mort comme vous aimez la vie » c'était le cri de Ben Laden, et c'est apparemment le cas de tous les « fous de Dieu », des croisades chrétiennes aux Talibans en passant par les actuelles extrêmes droites catholiques d'Europe (on brûlait des hommes et des livres il n'y a pas si longtemps, en Europe).

Une pulsion de mort est également à l'oeuvre dans le capitalisme. Cette pulsion le pousse à la barbarie, à détruire le vivant, à s'autodétruire.

Le moteur du capitalisme est la pulsion de mort, mise au service de la croissance.

La course sans fin à une production qui n'est plus en rapport avec la satisfaction des besoins, mais mue par un désir insatiable, ne peut mener qu'au néant.

L'accumulation (favorisée par l'industrialisme et le productivisme) est le problème, et nous avons commencé à voir pourquoi.

Accumulation et mort sont liés.

L'argent pour l'argent est un moyen (illusoire) d'aspirer à l'immortalité (d'où les mécanismes d'investissement, les intérêts, etc...).

Il y a quelque temps je regardais les images d'une assemblée de grands actionnaires d'une « grosse » société française. La plupart étaient au seuil de la mort et continuaient à lever la main en tremblotant pour que leurs actions grimpent encore et encore ! (avec

les conséquences sociales et écologiques dramatiques qui allaient en résulter...). L'angoisse de mort, dans cette assemblée de très riches, était manifeste (ce qui n'excuse pas pour autant leurs comportements). Elle est présente à tous les niveaux de la société.

Céline écrit : « *La race des hommes n'est jamais tranquille* ».

Pascal écrit : « *Nous ne nous tenons jamais au présent* ».

L'homme capitaliste, membre des Classes moyennes, enviant le grand actionnaire membre de la Surclasse, ne sera pas débarrassé de son angoisse de mort, même s'il parvient à le remplacer.

Le pauvre, enviant l'homme capitaliste, non plus (je re-rappelle que je ne dis pas qu'en finir avec la pauvreté n'est pas une tâche prioritaire).

La spéculation (qui cause des ravages sur toute la planète), fait croire que les choses seront toujours ce qu'elles sont. La situation présente est reportée dans le futur, il s'agit d'abolir le temps qui mène à la mort, de reporter la mort. Un peu comme le font inconsciemment certains collectionneurs (ils ne doivent jamais finir leurs collections, car, tant qu'il y a à collectionner... il y a à vivre). Un peu comme le font ceux qui bâtissent un empire (tant qu'il y a à bâtir, il y a à vivre, et l'empire est comme une « survivance » de soi).

Observez ces « conservateurs » en tous genres (membres de partis de droite, grands et petits bourgeois, grands et petits actionnaires) qui serrent les fesses, pétants de trouille, en voyant le temps filer. Accumulant encore et encore. Souhaitant que rien ne change, jamais...

Les liens entre capitalisme et angoisse existentielle sont étroits.

Les déterminismes psychiques, sociaux et historiques commencent à être connus, mais ne condamnent nullement d'avoir à les subir éternellement.

Connaître les problèmes est déjà commencer à les résoudre.

José Saramago écrit: « *Chaque chose porte en elle sa réponse, ce qui prend du temps, ce sont les questions* ».

Le capitalisme (pérennisé par les hommes capitalistes) mène à la mort, tout en la déniait.

Quant à nous, foules sentimentales, notre devise n'est-elle pas:
« plutôt la vie » ?

90

Une époque formidable (et trois propositions)

Les projections, dans tous les domaines, n'incitent pas à l'optimisme. Alors, pourquoi qualifier notre sombre époque de formidable ?

Parce que c'est l'époque où les hommes commencent (enfin) à se poser les questions de fond, celles sur lesquelles tout repose, et qui ont mis tant de temps à émerger !

- Derrière l'économique et le politique (et nos comportements de tous les jours), qu'y a-t-il ?
 - Pourquoi participons-nous (plus ou moins) à la pérennisation d'une société qui détruit la nature (dont nous faisons partie) et les relations humaines ?
 - Le Monde ne va-t-il pas mal, parce que nous allons mal ?
 - Comment aller mieux ?
 - Comment, par exemple, concilier singularité authentique et collectif ?
- etc...

Les hommes commencent à comprendre qu'ils ont un avenir commun, qu'ils ont un savoir à extraire de leurs problèmes, de leurs comportements. Nous savons désormais ce qu'il nous reste à faire: changer. Individuellement et collectivement. Tâche difficile, mais, combien enthousiasmante !

Je suis heureux de vivre dans cette époque, car nous sommes au bout et au commencement de quelque chose.

Bien sûr, la réponse est l'amour.

Mais, nous ne changerons pas l'homme en serinant des messages de paix et d'amour.

La culture n'y suffira pas non plus (beaucoup de nazis étaient cultivés, relire Walter Benjamin).

Il sera nécessaire de reconnaître la violence et la démesure en nous.

De permettre aux hommes (le sexe mâle) d'exprimer leur sensibilité, de reconnaître le féminin en eux.

De cultiver l'intelligence émotionnelle (pour mieux vivre les émotions, surtout les plus difficiles).

De penser le sujet entre individu et collectif.

De faire fonctionner alternatives et politique (après lui avoir redonné tout son sens), conjointement.

...

Trois propositions (j'ai essayé, on peut):

1 - Penser nos comportements. Un boulot **intellectuel**, qui pourrait être soutenu par le collectif (et la transdisciplinarité). Canaliser et sublimer nos pulsions agressives et de domination. Nous sommes tous capables de le faire, comme nous sommes tous capables de construire une maison... (je l'ai fait alors que je pensais cela impossible).

2 - Explorer nos zones d'ombre, les causes profondes de nos comportements, de nos peurs, de nos manques, essayer de savoir qui nous sommes, ce qui nous meut, nos émotions, nos désirs profonds... Un boulot d'**introspection**, plus délicat, qui pourrait être soutenu par le collectif (et la transdisciplinarité, dont la psychanalyse et l'écopsychologie). Un boulot important pour la vie sociale (partager nos peurs, nos expériences, nous rend plus forts, meilleurs), mais également pour la vie quotidienne de chacun.

Eugène Delacroix écrit : « *Il faut une grande hardiesse pour oser être soi* ».

Comment quelqu'un qui ne se connaît pas, peut-il espérer changer des choses dans sa vie et dans la société ?

Tant qu'un grand nombre de femmes et d'hommes croira que le capitalisme (la Chine est aussi un système capitaliste) peut l'aider à supporter ses angoisses existentielles, celui-ci perdurera, détruisant tout, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à détruire.

3 - Vivre. Quiconque ne se contentant pas de survivre, et essayant de vivre, de se connaître, d'être curieux, est un artiste. Quiconque essayant de vivre est en accord, en harmonie avec les autres, avec la nature.

La devise d'Higelin était : « *la vie est dure, il manquerait plus qu'elle soit molle !* ».

Jolie réflexion philosophique.

Qu'en pensez-vous ?

91

Brigitte

C'était le Noël de 2008, il pleuvait des baignoires.

Une bande d'artistes, de plasticiens, de fous en tous genres avait monté un chapiteau de cirque au milieu d'un champ à la sortie de Villeneuve lès Maguelonne.

Ils avaient appelé cette initiative : « Les Boules de Noël », ils avaient les boules... refusaient la sur-consommation gangrenant cette fête.

Sous le chapiteau où l'eau avait fini par s'infiltrer, il y avait du théâtre, de la musique, des rires, des conférences, des films suivis de débats, j'y étais pour l'un des miens.

C'est là que je la vis la première fois.

Le lendemain nous faisons connaissance à La Pointe Courte, à Sète.

Nous avons eu d'autres vies. Nous ne nous quittâmes plus.

Il n'y eut alors pas une journée où nous n'échangeâmes des idées sur la politique, la religion, le cinéma, les bouquins, la philosophie, la psychanalyse, la vie... Nous courrions voir des conférences, étions

abonnés aux émissions de philo de « France Cul », à des ciné-clubs, aux soirées Théma d'Arte...

Une soif d'apprendre, de comprendre... deux êtres n'ayant pas fait d'études, s'aimant, aimant la vie, aimant les livres, le sexe, le cinéma, les gens avec qui on peut parler de choses légères et profondes...

C'était une belle personne, attentive aux autres, on ne pouvait pas ne pas l'aimer.

Elle savait écouter, je lui disais qu'elle aurait fait une formidable psychanalyste, elle en riait.

Nous nous disions que nous avions encore au moins quinze/vingt ans pour nous balader ensemble, pour apprendre ensemble, pour faire l'amour, pour voir de beaux paysages ensemble, rencontrer de bels gens ensemble.

Nous avons acheté une Dacia Dokker d'occasion, je l'avais équipé d'un matelas, le but était d'arpenter notre région, en utilisant les petites routes, à la découverte de lieux non touristiques et de vraies rencontres... Nous avons commencé à le faire.

Et puis, à l'hiver 2019, elle se sentit fatiguée.

Dans l'attente des examens, une nuit, elle me demanda « tu crois que c'est grave ce que j'ai ? ».

Je lui répondis que je n'en savais rien et la serrai dans mes bras.

L'angoisse s'insinuait en nous.

En janvier 2020, les résultats des examens annonçaient ce que l'on croit qui n'arrivera qu'aux autres : un cancer. Mal situé, non opérable.

Et puis, ce fut les voyages à Montpellier pour les chimios, les consultations, les scanners...

Des copains nous donnaient des conseils, nous cherchions, il n'y avait rien pour la sauver.

Elle m'avait demandé de rester à la maison, au milieu de la forêt, jusqu'au bout.

J'étais dévasté, le coeur dans un étau.

Désespéré de n'avoir aucune possibilité de changer quoi que ce soit.

Je la voyais tantôt en colère, tantôt désespérée d'avoir à quitter la vie.

Nous étions inconsolables.

Brigitte avait vécu près de grandes cultures agricoles industrielles dans le Nord, mais elle portait également de profondes blessures, une mère non-aimante, un père souvent absent qui se tua le jour de son mariage, l'un de ses enfants avait été retrouvé mort chez lui, en 2016. J'avais mes souffrances, moins profondes.

Nous essayions de faire quelque chose de tout ça, en nous aimant, en aimant nos enfants respectifs, en aimant quelques amis, en aimant la vie follement.

Je sais que nous devons tous mourir, mais nous espérions avoir encore du temps.

Je ne l'entendis jamais se plaindre, malgré les souffrances et l'angoisse.

Quand on est amoureux on est toujours un peu con.

Ainsi, le mazet au milieu de la forêt avait été baptisé officiellement « Les Chats » (il y en avait trois plus nous deux), mais, entre nous, c'était la « Maison Sucrée Maison » (en hommage aux Bidochons).

Le mini camping-car (le Dokter) était la « Pépémobile », j'étais son « Chat » ou son « Chadamour ». j'avais fini par l'appeler « Chatounette » parce qu'elle n'aimait pas trop que je l'appelle « ma Chatte », surtout en public (je me demande pourquoi...).

Hier les trois chats dormaient sur notre lit, à l'endroit où elle vécut ses dernières semaines.

J'écrivais ce livre qui traite de notre difficulté à vivre notre commune condition, il n'était pas fini lorsqu'elle s'envola, et, elle ne lisait plus depuis plusieurs semaines.

J'aurai tant aimé avoir ses critiques, en débattre avec elle, comme nous le faisons si souvent.

La réalité a rejoint la réflexion.

Notre rencontre était une évidence.

Chaque jour je lui disais : « T'ai-je dit aujourd'hui, que je t'aime ? ».

Mais c'est elle qui avait compris.

Alors qu'elle était en Normandie pour un colloque, elle m'avait écrit une belle lettre qui se finissait par ces mots :

« Je nous aime ». C'était bien ça.

Chaque jour, dans un profond respect mutuel, avec amour et tendresse, nous créions un « nous », tout naturellement.

Comme nous avons eu de la chance de nous rencontrer, et qu'elle accepte que nous fassions un bout de chemin ensemble !

Ma peine est profonde, profonde.

Aujourd'hui j'essayais de réfléchir à ce qui me faisait le plus souffrir. Au-delà de ce « nous » et de cet amour stoppé en plein vol, je crois que c'est d'avoir entendu son désir de vivre encore, et d'avoir lu dans ses yeux l'immense tristesse de celle qui sait que ce ne sera pas possible. Et de n'y rien pouvoir.

J'ai fermé les yeux de mon amour, ma « Chatounette », le samedi 18 décembre 2021 à 11 heures du matin. Je lui répétais que je l'aimais pendant qu'elle mourait.

J'étais allongé près d'elle dans la jolie chambre en bois et en verre que j'avais construite pour nous. Dehors il y avait un oiseau qui volait de branche en branche.

Voilà, ce livre est fini, je n'en écrirai pas d'autres, ce serait inutile répétition.

Je vous propose quelques unes des lectures qui m'ont accompagné pendant la réalisation de mes films et de ce bouquin.

Que la vie vous soit douce. Il n'y a que l'amour.

Si vous passez par chez nous, serrez-moi juste dans vos bras.

Belbézé

janvier 2024.

92
Lectures

Alain ACCARDO

Le petit-bourgeois gentilhomme. La moyennisation de la société

ALAIN

Propos sur le bonheur

Alain BADIOU

Eloge de l'amour

Jean BAUDRILLARD

Le Système des objets : la consommation des signes - La Société de consommation

Zygmunt BAUMAN

L'Amour liquide, De la fragilité des liens entre les hommes - S'acheter une vie L'éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?

Miguel BENASAYAG

Fabriquer le vivant ? - Éloge du conflit Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable - Résister c'est créer

Georges BRASSENS

Tous ses textes

Pierre BRUNO

Lacan passeur de Marx

Albert CAMUS

Le Mythe de Sisyphe - L'étranger - Les justes

Jean-Claude CARRIERE et Guy BECHTEL

Dictionnaire de la bêtise

Cornélius CASTORIADIS

L'Institution imaginaire de la société - Les Carrefours du labyrinthe...

Domaines de l'homme, le Monde morcelé - La Montée de l'insignifiance

- Sujet et vérité dans le monde social-historique

Gilles CHATELET

Vivre et penser comme des porcs

Stig DAGERMAN

Notre besoin de consolation est insatiable

Guy DEBORD

La planète malade - La Société du spectacle... et ses films.

Angélique DEL REY

De l'engagement dans une époque obscure - Connaître est agir

Pierre DESPROGES

Tous ses bouquins et sketches

Anne DUFOURMANTELLE

Eloge du risque

Jacques ELLUL

L'illusion politique - Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?

Le bluff technologique

Sigmund FREUD

Psychopathologie de la vie quotidienne)

Cinq leçons sur la psychanalyse - Totem et tabou - Introduction à la psychanalyse

Marcel GAUCHET

Le nouveau Monde

René GIRARD

La Violence et le sacré - Des choses cachées depuis la fondation du monde

- Le Bouc émissaire - Géométrie du désir

Sergio GHIRARDI

Lettre ouverte aux survivants, de l'économie de la catastrophe à la société du don

Christian GODIN

La haine de la nature

Roland GORI

L'individu ingouvernable - La folie évaluation

André GORZ

Stratégie ouvrière et néo-capitalisme - Écologie et Politique - Adieux au prolétariat - Lettre à D. Histoire d'un amour

Alain GRAS

Le choix du feu – Aux origines de la crise climatique Fragilité de la puissance, se libérer de l'emprise technologique

Aldous HUXLEY

Le meilleur des Mondes

Ivan ILLICH

Némésis médicale Le Chômage créateur - Une société sans école

Christian JACQUIAU

Les coulisses de la grande distribution - Les coulisses du commerce équitable

Etienne de LA BOETIE

Discours de la servitude volontaire

Henri LABORIT

La nouvelle grille - Eloge de la fuite

Paul LAFARGUE

Le droit à la paresse

Christopher LASCH La Culture du narcissisme - Le moi assiégé

Culture de masse ou culture populaire ?

La culture de l'égoïsme, entretien avec Cornélius Castoriadis

Didier LAURU

De la haine de soi à la haine de l'autre

David LEBRETON

Disparaître de soi, une tentation contemporaine - L'adieu au corps

Jean-Pierre LEBRUN

Un monde sans limite - La perversion ordinaire - La condition humaine n'est pas sans conditions - Je préférerais pas

Bernard MARIS / Philippe LABARDE

Ah Dieu que la guerre économique est jolie!

Michela MARZANO

Extension du domaine de la manipulation - Visages de la peur

Karl MARX

Misère de la philosophie et ouvrages de Lucien Sève sur l'oeuvre de Marx

Charles MELMAN

L'homme sans gravité - La nouvelle économie psychique

Sandra MESHREKY

Psychanalyse sans domicile fixe

Jean-Claude MICHEA

L'Empire du moindre mal - Le complexe d'Orphée : la Gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès - L'âme de l'homme sous le capitalisme, postface à La culture de l'égoïsme

Edgar MORIN

Introduction à la pensée complexe

Robert MUSIL

L'homme sans qualités

Jean-Pierre MUYARD

Pourquoi tombons-nous malades ?

Friedrich NIETZSCHE

Crépuscule des idoles - Ainsi parlait Zarathoustra - Le gai savoir - Au-delà du bien et du mal

George ORWELL

1984 - La ferme des animaux

Jean-Michel OUGHOURLIAN

Genèse du désir

François PARTANT

Que la crise s'aggrave ! La fin du développement

Jean-Bernard PATURET

D'une soumission l'autre...

Jacques PREVERT

Paroles - La pluie et le beau temps - Fatras etc...

Sabine RABOURDIN

Les sociétés traditionnelles au secours des sociétés modernes - Replanter les consciences

Jacques RANCIERE

Le maître ignorant - Chronique des temps consensuels

Wilelm REICH

La psychologie de masse du fascisme - La révolution sexuelle

Jean-Marc REISER

Tous ses albums

Marie ROMANENS et Patrick GUÉRIN

L'écopsychologie, comment renouer avec la nature pour agir autrement

Maxime ROVERE

Que faire des cons ? pour ne pas en rester un soi-même

Pablo SERVIGNE et Raphael STEVENS

Comment tout peut s'effondrer, petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes

François TERRASSON

La peur de la nature

Francesc TORRALBA ROSSELLO

L'art de savoir écouter

Raoul VANEIGEM

Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations - Adresse aux vivants sur la mort qui les gouverne et l'opportunité de s'en défaire ...

...

Jean-Claude Decourt

CONSOLAND

Compensations et consolation.
Le capitalisme pérennisé
grâce à nos peurs et nos manques

Détruisant la nature et les relations humaines, créant misère et ultra-richeesse, violent et mortifère, le capitalisme est devenu une évidence, une culture totalisante. Pourquoi ?

Pourquoi le besoin pathologique des très riches de « toujours plus et toujours plus vite » est-il devenu celui d'un très grand nombre de femmes et d'hommes ?

Pourquoi continuons-nous à détruire les conditions mêmes de notre survie ?

Après trois documentaires consacrés à la Simplicité volontaire et à la Décroissance et deux autres consacrés à essayer de comprendre nos comportements par rapport au capitalisme et à la nature, s'appuyant sur de nombreuses rencontres humaines, sur l'histoire, l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la psychologie sociale et la psychanalyse... Jean-Claude Decourt propose ici des réflexions singulières sur ces questions... et quelques autres.

Ce livre n'a pas pour but d'apaiser les inquiétudes. Ni de les encourager. Il dérangera comme il l'a dérangé. Mais, n'est-ce pas nécessaire ?



Autodidacte, Jean-Claude Decourt fut employé, ouvrier, paysan, couvreur-charpentier, créateur d'une télé de paysan, documentariste...

En 2024, il vit dans un mazet (petit mas) au pied du Larzac, où il prépare des courts-métrages.



Imprimé dans l'Hérault
ISBN : 979-1-0415-3833-1
Dépot légal : mars 2024
Prix : 12 €